

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

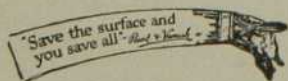


LEATRICE JOY

Sèche rapidement et dure longtemps —



Choisissez, parmi 10 couleurs à la mode durables, la nuance que vous désirez. Une ou deux couches suffisent, dans la plupart des cas, pour obtenir un beau fini durable.



Un Nouvel Email Berry Merveilleux

Il est peu de plaisirs comparables à celui que l'on trouve à faire ressortir, avec l'Email Berrycraft de séchage rapide, toutes les beautés cachées de sa maison. Ce fini absolument nouveau s'applique tout aussi facilement que les anciens émaux à l'huile, mais de plus il sèche en quatre heures. Il est durable, imperméable à l'eau et n'exhale aucune odeur désagréable. ¶ Le Berrycraft s'étend uniment et recouvre toutes les surfaces, murs, boiseries, meubles et métaux, sans laisser la moindre trace de pinceau. Procurez-vous ce fini extraordinaire chez le marchand de votre localité. S'il en manque, il pourra se le procurer immédiatement pour vous.

Ecrivez pour recevoir notre nouveau dépliant illustrant toutes les couleurs de l'Email Berrycraft

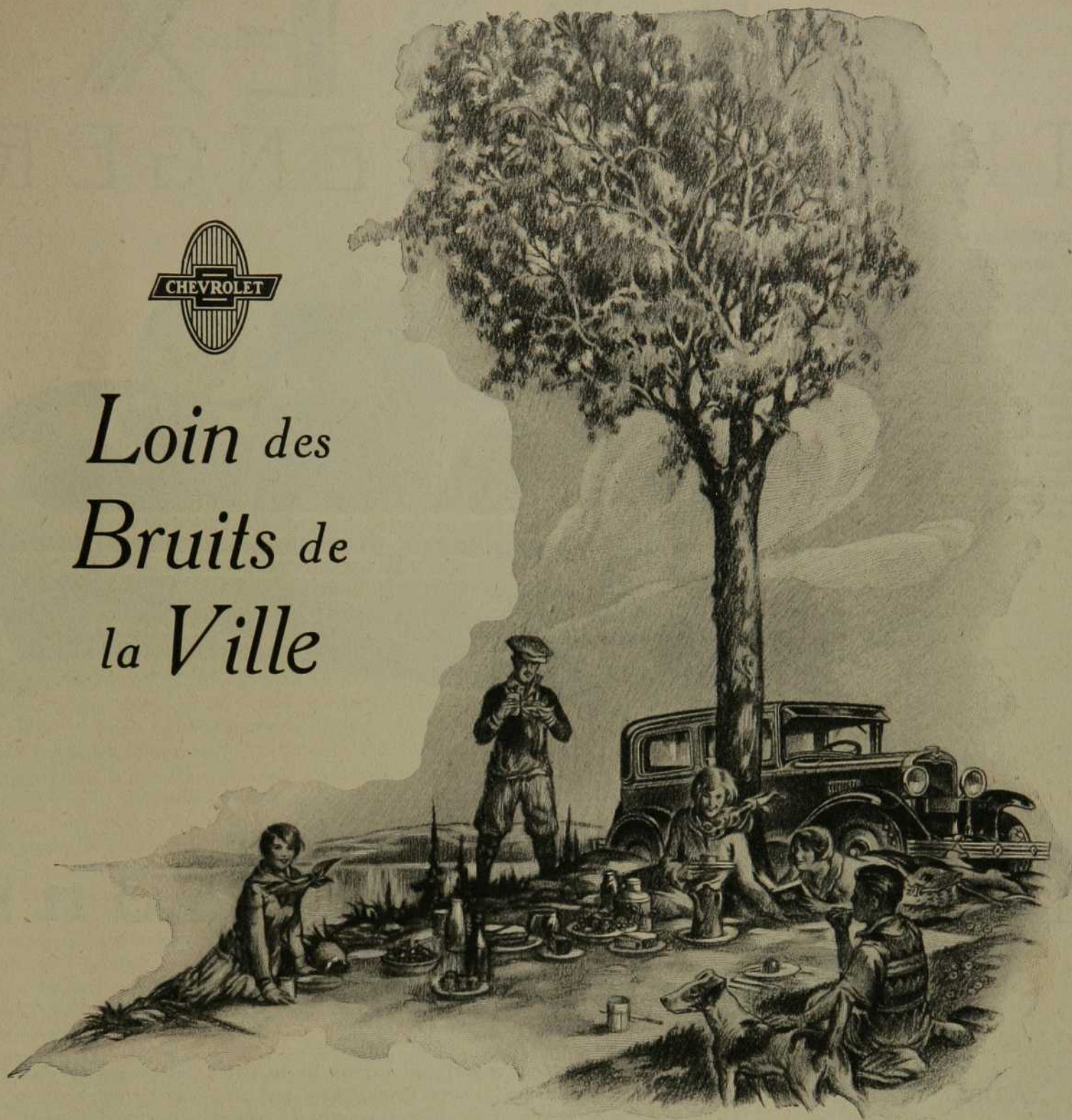
BERRY BROTHERS
Vernis — Emaux — Laques
Walkerville, Ont.

Principales Agences Étrangères:
Londres, S. E. 15, Hatcham Road
at Old Kent Road; Paris, 54, Rue
de Paris, Charenton; Berlin,
Ober Wallstrasse 20; Turin, 16
Via Gotto.

L'Email Berrycraft est fabriqué par le manufacturier du Vernis Liquid Granite, de l'Email à Parquet Lionoil, de l'Email Luxeberry, du Finit pour bois Luxeberry, du Berryloid et autres finis durables.



Loin des Bruits de la Ville



DANS l'herbe des champs, à l'ombre d'un arbre ombrageux. Sur les bords d'un lac aux eaux tranquilles. Là où tout est calme et silence. Un pique-nique en automobile, loin de la ville tumultueuse.

Il faut sortir de la ville pour demander à la campagne ses plaisirs simples et reposants.

Vous trouverez le bonheur au volant de votre Chevrolet. Trop rapidement encore filent les milles. Trop vite arrive la fin de la journée.

Un Chevrolet vous permet de jouir du grand air. Il vous donne les joies du voyage... les émotions de la vitesse... l'impression d'une force motrice puissante... dans un confort et une sécurité absolus.

Chevrolet vous entraîne sur toutes les routes... gravit les montées les plus ardues, grâce à son moteur à six-cylindres... se tire des pires impasses... de la boue ou du sable.



Et pour ce qui est de la beauté, que dire de l'exécution artistique des Carrosseries Fisher du Chevrolet!

Le Chevrolet par Excellence, c'est le tapis magique sur lequel vous franchissez l'espace à volonté, à la poursuite de jolis coins tranquilles où vous reposer ou de villes nouvelles à visiter. Le Chevrolet vous fait sortir de la routine quotidienne. Votre dépositaire Chevrolet vous expliquera le mode de paiement facile et économique de ce "Six du prix d'un Quatre".

Le
CHEVROLET
par Excellence
de L'HISTOIRE DE CHEVROLET

Le Chevrolet par excellence est exposé chez tous les agents Chevrolet. Un assortiment complet de modèles de

\$665

en montant

à l'Usine, Oshawa.
Taxes en plus.

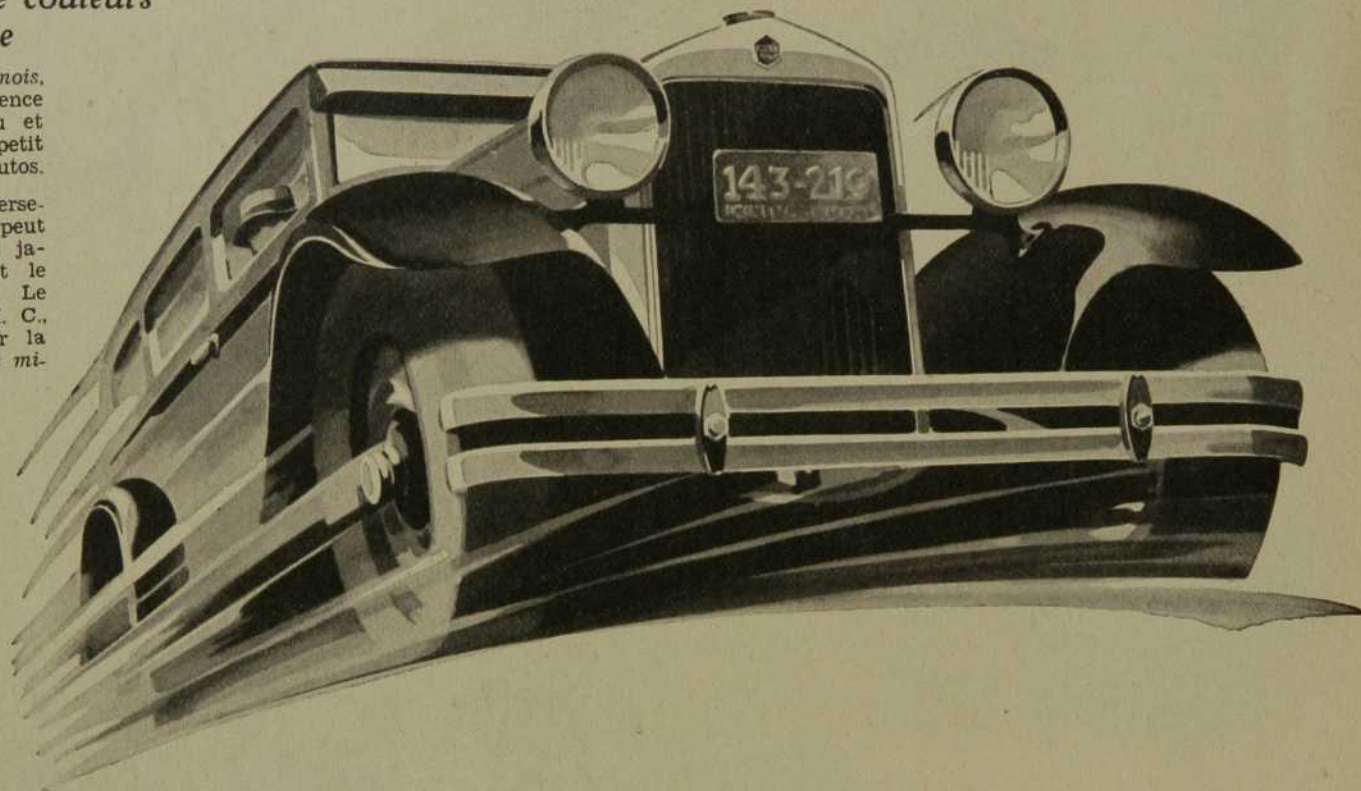
PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS OF CANADA, LIMITED

ESSEX THE CHALLENGER

*Une grande variété de couleurs
sans surcharge*

*Quelques dollars par mois,
telle est l'unique différence
de prix entre ce beau et
gros Essex et le plus petit
et plus léger des autos.*

*Par exemple, votre verse-
ment au comptant peut
être de \$325.00, mais ja-
mais plus, dans tout le
Canada, que \$388.00. Le
Mode d'Achat H. M. C.,
vous permet de payer la
balance en versements mi-
nimes et faciles.*



Nous vous défions de trouver mieux

**Aussi l'équipement
complet**

*des voitures les plus luxueuses
et les plus belles*

*Amortisseurs hydrauliques, freins sur les
4 roues, volets de radiateur et épurateur d'air.
Il ne vous en coûte pas un sou de plus. Aussi
le nouveau miroir de rétro-vision à l'épreuve
des REFLETS aveuglants, serrure de sûreté,
démarreur et indicateur électrique d'essence
et d'huile sur le tablier.*

*Toutes les pièces brillantes chromées.
Additionnez vous-même le coût de tous ces
accessoires gratuits et vous arriverez à \$100
d'«Extras» que l'Essex vous procure sans
surcharge.*

Essex "Challenger" fait tomber les barrières des classes de prix. Il peut défier les autos de n'importe quel prix, pour le roulement, le style et le confort, aucun autre auto ne vous offrant autant de valeur au dollar. C'est ce qui explique qu'Essex se vende en aussi grande quantité. C'est ce qui explique que des automobilistes par milliers renoncent à leurs anciens favoris pour adopter l'Essex "Challenger".

Un gros "Six" de la plus grande dimension. Belle apparence. Spacieux et confortable. Capotage et accessoires élégants et riches. Un moteur SUPER-SIX—capable de grimper à la plus grande vitesse—de donner du 60 milles à la journée. Et pour la vivacité, il défie tous les autres. Fabriqué par Hudson,

sous les brevets du Super-Six — rien d'étonnant qu'il soit aussi puissant.

Dans la "Semaine Nationale du Challenger", Essex a établi des records qu'aucun auto de son prix n'a jamais égalés.

\$840
ET PLUS

tous prix F. A. B. Windsor, taxes en plus

Faites-vous
donner une
démonstration
sur la route et
ETUDIEZ
L'ESSEX.

LEGARE AUTOMOBILE AND SUPPLY CO., LIMITED
SIEGE SOCIAL: 535, rue Ontario Est, MONTREAL

QUEBEC: 405, rue St-Paul OTTAWA: 245, rue Queen KINGSTON: 210, rue Wellington

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES — Québec — Valley Junction — Chicoutimi — Cowansville — Saint-Evariste Stn — Granby — Joliette — Lachute — Montmagny —
Mont-Joli — Sherbrooke — Sorel — Saint-Hyacinthe — Saint-Jean — Saint-Jérôme — Rivière-du-Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville.

Volume XL
No 49

ABONNEMENT
Canada

Un an - - - \$3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - \$5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Samedi, 9 h. à midi

Tél.: LANcaster 5819 - 6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - Musical

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, rue de Bullion
MONTREAL CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under Act
of March 1879

Montréal,
4 mai 1929

AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande.

Carnet Editorial

L'Acrobate



N'ACROBATE n'est pas forcément un homme, à preuve, tous les singes ou à peu près sont acrobates, mais je crois bien que tous les hommes sont des acrobates. Même ceux qui sont loin de s'en douter.

Tant qu'il marche encore à quatre pattes, c'est-à-dire à l'heureuse époque de sa toute première jeunesse, l'homme — ou plutôt le futur homme — jouit d'un bonheur d'autant plus complet qu'il ne le connaît pas et, par conséquent n'envie rien autre chose.

Dès qu'il est capable d'adopter la position verticale pour se déplacer dans un sens ou dans un autre, alors, dame! ça change complètement... Il est dans un état d'équilibre instable qu'il ne peut maintenir qu'au prix d'efforts sérieux, d'adresse incontestable et d'une vigilance de tous les instants. Une chute par ci, un horizon par là, ces petites calamités passagères lui inculquent petit à petit la plus ou moins juste notion du monde extérieur c'est-à-dire de tout ce qui l'entoure.

C'est l'apprentissage du métier d'acrobate qu'il sera tenu d'exercer toute sa vie.

Et ce métier, il en est inconsciemment très fier, car il a su le compliquer merveilleusement à l'aide de ce qu'il a appelé la civilisation et qui se compose de très peu de plaisirs, de beaucoup de besoins et de davantage encore d'inutilités.

Un jour, il y a très longtemps de cela, il a regardé ses pieds et leur a tenu ce langage: "Vous me rendez bien des services mais vous allez tout nus; ce n'est pas beau!" Et il les habilla de cuir, de lanières et autres accessoires dont il modifia la forme suivant ses caprices au cours des temps. Il y perdit tout d'abord de l'aplomb mais il le regagna par l'habitude qui est, on le sait, une seconde et quelquefois même une troisième nature. Il y gagna aussi des cors aux pieds, chose admirable qui augmenta son mérite d'acrobate, car il marcha comme auparavant sans paraître s'en soucier.

Entre temps il avait appris à courir, à sauter, à se ficher par terre et à se relever avec plus ou moins de grâce. Ces mouvements déjà fort beaux ne lui suffisaient pas; le culte du dieu Bacchus lui apprit à zigzaguer et les leçons données par l'ambition lui apprirent à ramper.

Quand il sut tout cela, il fut un parfait acrobate, c'est-à-dire un homme.

Mais... car il y a un "mais" dans toutes choses, surtout celles qui peuvent être un motif de jalousie, mais l'homme dut payer la rançon des talents précieux qu'il avait acquis. Cette rançon fut tarifée par ses semblables, par la nature et par cette chose mystérieuse, impondérable, qui flotte sans cesse au-dessus des événements et que l'homme appelle le hasard.

La rançon de son bel équilibre fut la chute assez fréquente et toujours inattendue; les malencontreuses pelures de bananes abondent dans la vie et ne se rencontrent pas seulement sur les trottoirs; il y en a sur la voie politique, sur la route financière qui devient alors, par le plus ironique assemblage de mots, une banqueroute; il y en a dans les sentiers de l'amour, bref il y en a partout.

L'homme le sait fort bien mais il n'est pas acrobate pour rien et il sait à l'occasion déployer une merveilleuse souplesse pour reprendre ou maintenir son équilibre.

En matière politique surtout il est admirable et peut rendre des points à n'importe quel danseur de corde de profession; il se livre à d'étonnantes acrobaties, il penche à droite, à gauche, ne tombe ni d'un côté ni de l'autre, il sait tourner et se retourner si bien qu'il est fort difficile de préciser sa position de l'instant et souvent impossible de prédire la suivante à moins d'observer d'où souffle le vent de la faveur.

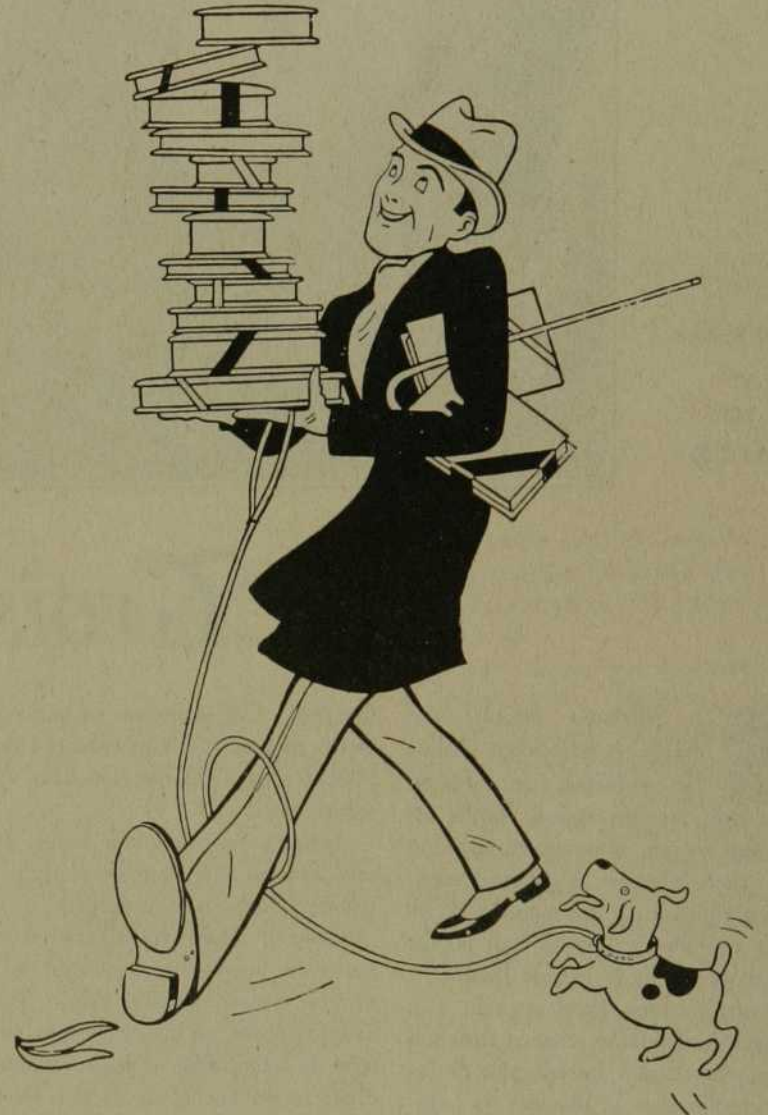
C'est à bien suivre les mouvements de l'un d'eux qu'un ingénieux constructeur eut un jour l'idée de fabriquer des girouettes. A noter que la girouette et l'homme politique ont encore un autre point de ressemblance: ils ne tournent parfaitement que quand ils sont bien graissés.

Si l'homme est obligé, pour faire son chemin dans la vie de se livrer à une perpétuelle acrobatie, les nations elles-mêmes n'en sont pas dispensées; la corde des relations est souvent tendue entre quelques-unes d'entre elles, et c'est là-dessus que dansent des artistes spéciaux, dont l'échine est particulièrement souple. On les appelle des acro-diplomates. Notre siècle de merveilles a vu leur nombre s'accroître de façon sensible. Les uns sont fort adroits; d'autres se contentent d'être décoratifs.

On a construit, pour une certaine catégorie d'entre eux un grand établissement international à Genève; cela s'appelle, je crois, le cirque des nations. Ce n'est pas très utile évidemment mais c'est inoffensif.

Si l'homme est un bel acrobate lorsqu'il s'agit de politique ou de finance, les talents qu'il déploie en ces occasions ne sont que peu de chose comparés à ceux dont fait preuve un amoureux. Il y a tant de pelures de bananes sur son chemin!

Les principales sont le caprice et la jalousie; contre les premières il n'y a pas grand chose à faire, les meilleures précautions sont inutiles et il n'y a qu'à les accepter avec philosophie. Les deuxièmes sont généralement semées par l'amoureux lui-même; il est tellement fier de sa conquête ou de ce qu'il croit en être une qu'il ne peut s'empêcher de s'en vanter à tout venant; il se croit aimé et cela



lui donne une très haute opinion de lui-même. On le préfère aux autres, donc il vaut mieux qu'eux et tout dans sa démarche comme dans son attitude témoigne de cette intime satisfaction. Il se drape dans son amour comme un empereur romain dans sa toge mais c'est une belle imprudence...

Il est un principe bien humain, c'est que l'on a toujours un plaisir plus raffiné à voir se ficher par terre un monsieur bien habillé qu'un pauvre diable en guenilles. La chute, beaucoup plus sensationnelle s'accompagne d'intéressantes grimaces qui sont une première joie et la dégringolade laisse des traces beaucoup plus apparentes.

En amour c'est la même chose, aussi gare à ceux qui sont trop heureux ou qui simplement paraissent l'être; les jalouses pelures de bananes ne lui manqueront pas. Neuf fois sur dix, ce sont ses meilleurs amis qui les jetteront sous ses pieds.

La conclusion de tout ceci c'est qu'il est évidemment bon à l'homme d'être acrobate pour se frayer un chemin dans la vie avec quelque sécurité, mais il ne doit pas trop exhiber ses talents et quelquefois même pas du tout.

Mais, dira-t-on, adopter cette ligne de conduite n'est-ce pas faire preuve d'hypocrisie? Non, de sagesse plutôt...

FERNAND DE VERNEUIL

NOUVELLE
par
JO.
VALLE



ILS SE RENCON-
TRAIENT TOUS
LES SOIRS...

Les Trois Meuniers

LES Michaud étaient trois frères, et exerçaient chacun la profession de meunier. Leurs trois moulins étaient établis sur la même rivière, d'amont en aval, et situés, dans la vallée, à de longs espaces l'un de l'autre. En montant sur la toiture en tuile de l'un, il était impossible d'apercevoir le toit de l'autre.

Les trois frères, âpres au gain, travaillaient sans relâche, chacun dans son moulin, cherchant à faire le plus de farine possible avec le blé que les cultivateurs leur apportaient. De sorte que, d'un bout de l'année à l'autre, les rives étaient jour et nuit troublées par le *tictac* perpétuel des trois moulins.

Les frères Michaud ne se voyaient jamais. Leur père était mort à la besogne, subitement, un soir que, pour économiser de la main-d'œuvre, il avait voulu descendre des sacs pesants sur son dos. Comme il ne laissait pas de testament, les biens furent partagés et chacun reçut un moulin à son choix. Les trois frères s'étaient rencontrés pour la dernière fois chez le notaire.

— Les trois Michaud sont comme chien et loup ! dit-on dans le pays.

Joseph, l'aîné, était resté célibataire. Ses cadets, Jean et Jacques, s'étaient mariés. Jean eut un garçon dans le même temps qu'il naissait une fille à

Jacques. Ces naissances ne les avaient pas rapprochés, et leurs enfants allaient atteindre leurs dix-huit ans sans s'être jamais vus...

Jacques, veuf de bonne heure, vivait seul avec sa fille Antoinette, qu'il appelait Nanette, par abréviation.

Celle-ci, douce, travailleuse et câline, avait heureusement modifié le caractère morose de son père. Levée avant l'aurore, on la voyait en sa mince robe de serge, aller et venir, joyeuse et diligente, en s'occupant de tous les travaux du ménage, préparant le repas des ouvriers, ou descendant, au bout d'une corde, le seau dans la rivière pour le remonter plein d'eau fraîche !

Elle n'avait aucun souci en tête, travaillait en chantant, chérissait son père, et répandait autour d'elle sa gaieté printanière de belle fille blonde. Elle aimait les fleurs, et grâce à elle, des roses, des iris, des capucines décoraient les vieux murs du moulin.

Jamais son père n'eût consenti à s'en séparer car elle était la fauvette de son logis, et il lui semblait qu'avec elle toute vie serait partie du moulin.

Cette calme et sereine existence semblait ne devoir jamais être troublée quand, du jour au lendemain, Jacques Michaud tomba gravement malade et fut forcé de s'aliter.

Nanette mit toute sa vaillance à le remplacer, et lui prodigua les soins les plus dévoués.

Malgré tous ses efforts, la vieille prospérité du moulin, si chèrement acquise, à force de travail, déclina rapidement, au fur et à mesure que la maladie de Jacques se prolongeait. Les uns après les autres, cultivateurs et marchands de farine oublièrent le chemin de ce moulin que n'égayait plus le joyeux rire de la blonde Nanette.

La belle fille ayant perdu sa gaieté, c'était la mort du moulin. Elle fut suivie à un court intervalle par celle du meunier. Il rendit le dernier soupir un soir d'hiver, laissant sa fille ruinée et seule au monde. Le moulin, déjà hypothéqué pour subvenir aux frais de cette longue maladie, fut vendu au profit des créanciers, et la malheureuse jeune fille, sans ressources, quitta, le cœur gros et les larmes aux yeux, cette vieille maison où elle avait vécu de si belles années.

Après lui avoir jeté un dernier regard, elle partit en pensant qu'elle l'avait vu peut-être pour la dernière fois...

Le moulin de Jean Michaud était situé en amont de celui du défunt. Nanette s'y dirigea en suivant le bord de

la rivière. Son intention était de demander du secours à cet oncle qu'elle n'avait jamais vu. Un mince baluchon au bras, comme un corps sans âme, elle allait lentement en choquant ses sabots aux cailloux du chemin.

Elle n'était plus le frais coquelicot de l'an passé car maintenant sur sa blonde tête, un pauvre bonnet noir remplaçait sa coiffe écarlate de petite fée printanière.

A l'heure où le soleil descendait derrière les collines bornant l'horizon, elle arriva, le cœur serré, au moulin que des paysans lui indiquèrent comme étant celui de Jean Michaud.

Elle le compara à celui qu'elle venait de quitter. A la clarté du couchant, il lui parut morne et sombre, avec son petit toit mal défendu contre le vent, et sa vieille roue qui tournait si tristement dans l'eau grise.

Il lui semblait que l'homme qui habitait ce grand bâtiment clos, sans fleurs ni chansons, devait être méchant.

En tournant autour du moulin, elle découvrit, au bord de l'eau, quelqu'un qui se penchait pour emplir son seau. Elle le dévisagea avec curiosité.

C'était un grand et fort jeune homme, bien découplé. Les reflets pâles du crépuscule éclairaient son visage

(Suite à la page 35)



NOUVELLE
par
PIERRE
NAUROY

"HELAS! JE TE
SUIS INDIFFÉ-
RENT, JE LE
VOIS !..."

ETIENNETTE l'avait attendu toute la matinée avec impatience. Elle devait se rendre, l'après-midi, au thé offert par les Malestroux, des gens très riches et dont le fils n'était pas à dédaigner, mais non! Toute la matinée, la jeune fille avait maudit, pour les angoisses dont elle était cause, sa modestie.

Enfin, l'objet était là. C'était une cloche, toute petite, qui, enfoncée largement, cachait le haut du visage, casquait la nuque et ne laissait guère voir que deux pointes de cheveux blonds. Etiennelette souriait à sa propre image, essayait cette merveille devant la glace, quand Mme Saurier ouvrit la porte.

— Crois-tu, maman, qu'il est chic, mon chapeau! s'écria Etiennelette.

— Il est charmant!
— N'est-ce pas?
— Un peu petit, sans doute.
— Voyons, maman, il est dans la bonne moyenne.

— Peut-être. En tout cas, je connais quelqu'un qui te critiquera.

— Qui donc?
— Roger.
— Oh! lui! Le jour où il ne trouvera rien de désagréable à me dire...

Roger Marcy était un ami d'enfance d'Etiennelette. Une grande partie de leur jeunesse s'était passée côte à côte. Ils avaient tous deux perdu leur père à quelques mois d'intervalle et, comme ils étaient voisins, cela les avait rapprochés davantage. Ils se rencontraient plusieurs fois par semaine. Ils se con-

fiaient leurs petits secrets. Ils se tutoyaient. Mais — par quel sentiment d'animosité superficielle? — ces amis n'avaient jamais, l'un pour l'autre, que des mots acerbes, des critiques désobligeantes et des pointes. Comme chien et chat vivant de compagnie, on aurait dit qu'ils prenaient plaisir à se gourmander. Mme Saurier, qui avait rêvé autrefois d'un mariage entre eux, y avait renoncé depuis longtemps.

Au reste, la bonne dame ne se trompait pas en présageant l'opinion du jeune homme sur le nouveau chapeau, le chapeau merveilleux arboré par sa fille.

A peine arrivée chez les Malestroux, Etiennelette, dans la demi-intimité d'un petit salon, se trouva face à face avec Roger, et celui-ci, comme elle s'y attendait, s'écria aussitôt, un pli d'ironie au coin des lèvres:

— C'est gentil d'avoir mis ça sur ta tête! tu as apporté une casserole pour nous faire la cuisine?

Ils se regardèrent dans les yeux avec des sourires agressifs. Etiennelette répondit:

— Alors, tu trouves laid mon chapeau?

— Affreux!

— Pourtant, ce sont ces petits chapeaux-là qui me vont.

— C'est toi qui le dis!

— Et je n'en mettrai jamais d'autres!

— Tu crois?

Quand Roger critiquait ses opinions, ses lectures, ses façons d'agir, Etiennelette n'en était effleurée qu'à peine. Mais d'entendre ridiculiser son goût en fait de toilette, l'amour-propre de la femme se sentait blessé cruellement. Et c'est en tapant du pied pour affirmer sa résolution inébranlable qu'elle répéta:

— Non, je n'en mettrai jamais d'autres, et ce n'est pas toi qui me feras changer d'habitude.

Il y avait dans ses regards un tel défi que le jeune homme en fut cinglé. Il riposta:

— Eh bien! moi, je t'affirme que je t'en ferai mettre un autre.

— C'est une gageure?

— C'en est une.

— Je la tiens.

Et sans savoir, ni l'un, ni l'autre, comment ils pourraient triompher, les deux jeunes gens se séparèrent sans même se tendre la main.

Roger, qui ne s'émouvait pas facilement, sentit un toc-toc bizarre sonner dans sa poitrine quand il arriva chez Mlle Saurier, ce jour-là. Deux mois s'étaient écoulés depuis les propos ai-

gres échangés avec Etiennelette au sujet de son chapeau, et depuis deux mois une transformation inattendue s'était faite en lui.

A peine le défi jeté à la jeune fille, il l'avait regretté. Pourquoi se faisait-il un jeu de lui être désagréable? Elle était charmante, après tout, intelligente, gracieuse et fine! Elle était jolie aussi, si jolie! Et il venait de s'en apercevoir tout à coup. Deux sentiments contraires, aussitôt, luttèrent dans son cœur: le désir de plaire, maintenant, à Etiennelette, et le désir de ne point lui céder. Il chercha le moyen de les concilier, il chercha longtemps et, dès qu'il eut trouvé, il passa chez la fleuriste d'abord, se fit faire un petit bouquet mystérieusement enveloppé et se rendit ensuite chez la jeune fille.

Il attendait depuis cinq minutes à peine, son paquet sur les genoux, quand elle entra.

— Bonjour, Roger! fit-elle gaie-ment. C'est gentil de venir me voir!

La jeune fille n'avait pas été sans remarquer le changement survenu dans les façons de son ami. Elle aussi s'était prise à regretter ses taquineries et ses mots cruels. Elle aussi s'était aperçue qu'il était beau garçon, mais surtout d'esprit délicat et de cœur généreux. Elle aussi avait cessé de lui pousser des pointes et, quand elle le rencontrait, son sourire, comme aujourd'hui, se faisait plus engageant.

Roger répondit:

(Suite à la page 42)



"JE VOUS LAISSE. A TOUT A L'HEURE !"

NOUVELLE
SENTIMENTALE

Leur Coquetterie

Par CLAUDE
MARSEY

LA petite Mme Dubreuil passa devant Maurice Brienne, eut un sourire complice vers son amie Hélène et laissa tomber négligemment ces mots :

— Je sais que vous n'aimez, ni l'un ni l'autre, la musique. Restez donc dans ce petit salon. Vous y serez très bien pour bavarder. Si vous avez quelque chose de particulier à vous dire, c'est le moment. Je vous laisse. A tout à l'heure !

La portière retomba derrière elle. Avant même qu'ils fussent revenus de leur surprise, Hélène Jacquemont et Maurice Brienne se trouvèrent seuls, face à face, prisonniers de la pièce étroite.

Protester eût été de la dernière inconvenance. Les deux partenaires acceptèrent, comme une fatalité inéluctable, le geste audacieux de la maîtresse de maison. Mais, troublés à la fois et mécontents, ils demeurèrent, pendant de longues minutes, silencieux.

Depuis six mois bientôt, chaque semaine, ils se rencontraient tous deux chez les Dubreuil. L'un, célibataire endurci, mais gai, spirituel, original,

était de ces sportifs qui conservent une jeunesse, une élégance d'allure déconcertantes. S'il proclamait sans cesse ses quarante-huit ans, c'était pour qu'on se récriât, pour qu'on refusât de le croire. Menue coquetterie d'un homme qui, par ailleurs, affectait de vouloir déplaire aux femmes. L'autre, blonde, délicate et jolie, était devenue veuve de bonne heure après un mariage en grisaille. A ses amies intimes, elle avouait son âge : vingt-neuf ans. Elle paraissait les avoir en effet, sans rien de plus. On ne la disait pas éloignée de l'idée d'un remariage.

Malgré les principes misogynes de M. Brienne, une certaine sympathie n'avait pas tardé à rapprocher la jeune femme et lui. On ne fut pas sans le remarquer autour d'eux. Mme Dubreuil la première, et, tout de suite, avec l'imagination rapidement construc-

tive des femmes, celles-ci avait conclu : il faut les marier.

Elle s'y était employée aussitôt par mille petites ruses adroites et tenaces. Vainement. Le projet ne semblait pas déplaire à Hélène. Par contre, Maurice Brienne, sans renoncer à ses visites coutumières, continuait d'affecter la plus insensible froideur. Il détournait avec adresse les conversations insidieuses, évitait les apartés et, aux instants décisifs, cherchait le salut dans la fuite.

Ce soir pourtant, il s'était laissé prendre comme un enfant, comme un niais. Tête à tête avec Hélène, il se voyait contraint d'y rester. Dans le salon proche, le duo du piano et du violon avait commencé. Maurice Brienne sentit le ridicule de sa bouderie silencieuse et, brusquement, prit son parti :

— Mme Dubreuil, dit-il, vient de nous mettre dans une situation bien

étrange. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il est vrai, cela devait arriver. Eh bien ! Causons ! Mais, auparavant, promettez-moi d'excuser à l'avance ma franchise.

— Je vous le promets.

— Nous connaissons trop la vie, vous et moi, pour ne pas deviner le piège qu'on nous tend. On cherche à nous marier, chère madame. Je ne sais ce que vous en pensez. Pour ma part, je n'ai jamais caché mon opinion sur le mariage. Il me fait peur. Je l'ai toujours fui comme une atteinte à la liberté. Aujourd'hui encore, je maintiens mon point de vue : je me trouve bien comme je suis et j'y reste.

Hélène ne desserra pas les lèvres. Mais une ombre voila tout à coup la clarté fraîche de ses prunelles. Maurice Brienne s'en aperçut. Il se reprocha sa brutalité de langage et, pour réparer sa maladresse, reprit d'une voix moins nette, plus émue :

— D'ailleurs, je vous dois cet aveu : si quelqu'un pouvait me convertir, ce serait vous. Depuis que j'ai le plaisir de vous connaître, mon estime n'a cessé de vous connaître, mon estime n'a cessé de vous connaître, mon estime n'a cessé de vous connaître.

(Suite à la page 42)





UN ESCENE DE BANDITISME DE HAUTE MER. PIRATES JOUANT AUX DES LES FEMMES QU'ILS ONT CAPTUREES AVEC UN VAISSEAU MARCHAND.

L'Histoire Maritime

Bandits de Haute Mer

Par L. R.

DES que l'homme eut le courage d'affronter le mystère de l'océan avec un bateau de commerce ou de voyageurs, d'autres se mirent à sillonner les mers comme les chasseurs parcourent les bois à la poursuite du gibier ou plutôt comme les malfaiteurs vont s'embusquer sur les routes à l'affût des passants.

Les tout premiers débuts de la navigation marquent donc ceux de la piraterie.

Les premiers navigateurs grecs furent de vrais pirates; les Argonautes si vantés n'étaient que les dignes ancêtres des corsaires de Psara et des *Uskoks* de l'Adriatique. Leur fameux voyage ne fut qu'une expédition de forbans. Les héros de la guerre de Troie n'étaient eux-mêmes riches que de ce qu'ils pillaient dans leurs courses sur les mers; nous voyons, dans l'*Illiade*, Ménélas se vanter fièrement de l'argent qu'il a volé ainsi et l'*Odyssée* nous montre le fameux Ulysse ravageant, avec toute l'avidité féroce d'un corsaire, le ville des Ciconiens.

La piraterie comme le vol étaient,

chez les Grecs, un penchant naturel et parfaitement avoué. Aristote ne le dissimule point et Thucydide raconte avec complaisance les courses et les ravages de ses ancêtres. Il ne craint pas d'écrire ceci: "Les Grecs embrassaient autrefois avec ardeur la profession de pirates; ils reconnaissaient l'autorité absolue de leurs chefs, choisis constamment parmi ceux qui possédaient les plus hautes qualités. Ces chefs devaient à la fois enrichir les aventuriers qui se confiaient à leur activité et pourvoir à la subsistance des pauvres de la communauté; aussi honorait-on la piraterie comme un exercice qui menait souvent à la gloire."

Prendre le superflu des uns pour le donner aux autres qui manquaient du nécessaire c'était assurément du vrai socialisme mis en pratique, et cela nous prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Les lois d'Athènes, au commencement, autorisèrent même les associations de pirates; souvent, pour grossir sa flotte, la république faisait appel à leurs vaisseaux. Cet embauchage de

bandits de haute mer cessa il est vrai plus tard, et la piraterie fut défendue sévèrement, mais elle n'en continua pas moins d'exister.

Les pirates furent même presque plus nombreux que jamais et, en tout cas, ils se gênèrent beaucoup moins; ils firent la course à tous les bateaux sans en excepter ceux de leur propre pays.

Rome souffrit elle-même des expéditions de ces pirates sortis par innombrables flottilles des ports de l'Archipel et de divers autres endroits de l'Asie Mineure. César fut lui-même un jour capturé par eux et dut payer une forte rançon pour sa liberté. Il n'avait sans doute pas trouvé la farce de son goût, car il n'eut rien de plus pressé que de s'en vergen par la destruction de nombreuses flottilles de pirates et la pendaison d'un bon nombre de ces intéressants personnages.

Une vengeance en amène une autre, et les pirates considérant qu'on leur avait fait ainsi un très grave affront, joignirent le restant de leurs escadres aux débris de la marine de Mithridate et aux navires errants que la ruine de

Carthage et de Corinthe laissait sans abri. Cette flotte formée de tant d'éléments divers sortit du port de Seleuce où elle s'était réunie et partit à l'aventure commencer d'affreux ravages.

Ces pirates attaquèrent la flotte romaine dans le port d'Ostie et la brûlèrent; ils interceptèrent ensuite les convois de grains venant d'Afrique et Rome fut menacée d'une disette.

Publius Servilius réunit alors une nouvelle et puissante escadre et repoussa les pirates jusqu'en Crète. Ils se vengèrent à nouveau de cet échec sur Marc-Antoine qui lui succéda; ils détruisirent sa flotte et rentrèrent avec plus d'audace dans la mer d'Etrurie. Le commerce de Rome faillit être anéanti pour de bon, mais Pompée qui fut choisi par le Sénat pour repousser cet imminent danger, fit de la bonne besogne. En quarante jours il nettoya la mer et, sur les côtes d'Afrique, dans le voisinage de la Sardaigne ou de la Sicile on ne vit plus un seul pirate.

La puissance des corsaires ne se releva ensuite que peu de temps dans la Méditerranée et, chose assez curieuse,

ce fut avec l'aide de Sextus Pompée, fils de leur vainqueur.

Quand la puissance romaine commença à déchoir, les pirates reparurent; cette fois c'étaient des brigands barbares qui ne devaient disparaître qu'après avoir détruit et s'être partagé le monde romain.

Plus tard, de ces mêmes races de pirates scandinaves et de Vandales africains devaient sortir de nouvelles générations de brigands. Les Normands, dont il n'est pas besoin de rappeler les ravages en France au neuvième siècle, les Warèghes qui s'établirent en Russie, venaient tous de la Scandinavie, des côtes de Norvège et des côtes nord-ouest de la Germanie.

Quant aux Barbaresques, les plus hardis pirates des temps qui suivirent, s'ils n'étaient pas les descendants directs des Vandales de Carthage, ils n'en continuèrent pas moins, en dignes successeurs, leurs traditions de vol et de cruauté.

L'histoire consigne à chacune de ses pages les sanglantes déprédations des pirates barbaresques et les héroïques efforts des chevaliers de Rhodes et de Malte pour en purger la mer. Au seizième siècle, la puissance de Charles-Quint lui-même échoua contre l'audace intrépide de Barberousse et au dix-septième siècle les forces imposantes de la marine française purent difficilement tenir en respect les forbans du Maroc, d'Alger, de Tunis et autres lieux.

Avant que Louis XIV eût organisé ses forces navales, les attaques de ces pirates étaient si incessantes que les vaisseaux marchands ne pouvaient se risquer en mer qu'armés en guerre et, dans les ports, des veilleurs faisaient le guet jour et nuit pour annoncer l'arrivée des corsaires.

Ce n'étaient pas là de vaines précautions; en moins d'une année, les Barbaresques enlevèrent vingt-quatre bateaux dans le port et cent cinquante marins. Ailleurs, en quatre mois, ils prirent quatre-vingts matelots qu'ils emmenèrent en esclavage.

D'infâmes trafics encourageaient ces pillards; des chrétiens résidant à Alger achetaient à vil prix les marchandises volées en mer ou dans les ports et les revendaient à bon compte à d'autres navires marchands qui, bien souvent étaient pillés à leur tour. Les mêmes marchandises arrivaient ainsi à produire de fortes sommes et de gros bénéfices malgré leur prix de vente minime à chaque fois. Du reste, comme tout ce qui est volé, elles ne coûtaient pas cher de prix d'achat.

Tout était de bonne prise pour les pirates, les gens comme les marchandises; quand la prise avait été fructueuse, ils célébraient cet heureux événement par de bruyantes orgies et si parmi les personnesc qu'ils avaient capturées il y avait des femmes jeunes et belles, leur joie était à son comble. Le partage, toutefois, n'en était pas aussi

facile que celui des marchandises. Dans le but de se mettre d'accord, souvent ils jouaient aux dés entre eux la propriété de ces belles captives dont on devine les angoisses.

Ceux que le sort favorisait étaient naturellement jaloux par leurs adversaires moins heureux et souvent ils devaient recourir à la force ou à la crainte qu'ils inspiraient pour faire respecter leurs prétendus droits. Souvent aussi un bon coup de poignard dans l'ombre mettait fin à toute rivalité. On imagine quel devait être le désespoir de celles qui tombaient entre leurs mains.

Quelques années auparavant, l'audace croissante des pirates algériens et le nombre effrayant de leurs ravages avaient inspiré à Sidney Smith, amiral anglais habitant Paris, le projet d'une société "anti-pirate" dont tous les partisans auraient pris le titre de libérateurs des esclaves blancs en Afrique. "Aucun marin, disait Sidney Smith, ne peut naviguer aujourd'hui dans la Méditerranée et même dans l'Atlantique sur un bâtiment marchand sans éprouver la crainte d'être enlevé par des pirates et conduit comme esclave en Afrique.

La société antipirate fut un instant constituée; cent cinquante-trois Grecs et trois Autrichiens durent la liberté à ses efforts, puis on n'en parla plus. Smith renonça à cette entreprise qui visait, dit-on, au rétablissement de l'Ordre de Malte dont il serait devenu Grand-Maître.

La prise d'Alger, en juillet 1830, par les Français et les deux traités avec les Beys de Tunis et de Tripoli ont anéanti pour jamais la puissance des pirates africains.

En Asie, la piraterie n'était pas moins audacieuse et entreprenante qu'en Europe. Les Malais y faisaient sur les côtes de l'empire chinois, des ravages continuels. On jugera de leur importance quand on saura qu'une seule de leur expédition ne réunissait pas moins de six cents gros navires, mille jonques et, en tout soixante-dix mille hommes d'équipage.

La piraterie était évidemment un métier lucratif, mais il était dangereux à exercer; on l'a justement assimilée au brigandage exercé à main armée sur les grandes routes, et cela depuis ses origines. Le châtiment était nettement indiqué: la peine de mort.

Anciennement, on appliquait cette peine de façon expéditive. Le pirate qui était pris ne voyait pas les choses traîner en longueur; on ne lui faisait aucun procès, on ne rendait aucun jugement, toutes ces formalités étaient considérées comme parfaitement inutiles; on pendait tout simplement l'homme à la grande vergue de son propre navire.

Plus tard, les choses se modifièrent un peu car il y eut une sorte de piraterie autorisée, celle qu'on appela la "course" et qui était effectuée par les corsaires. Des règles furent établies

pour faire une distinction entre la course et la piraterie, comme pour assurer l'accomplissement exact des formalités à remplir par les armateurs et capitaines des bâtiments armés pour la course.

La course était la liberté complète d'action, en cas de guerre pour certains navires dont les capitaines se distinguaient par une extrême audace. Hors le cas de guerre, tout acte d'hostilité était considéré comme crime de piraterie et entraînait des châtiments en conséquence. S'ils se mettaient dans le cas d'être poursuivis et jugés comme pirates, le capitaine et les officiers encouraient la peine des travaux forcés à perpétuité. Dans les cas de déprédation ou violences commises hors le cas de guerre, la peine de mort était prononcée contre les officiers seulement, mais s'il y avait eu mort d'homme ou simplement blessure, la peine de mort était prononcée sans distinction contre tout l'équipage.

Il est intéressant de rappeler ces anciennes règles aujourd'hui où une sorte de "course" est effectuée par nos voisins des Etats-Unis contre les bateaux qu'ils soupçonnent de convoier de la contrebande de liqueurs. Si ces anciennes règles étaient encore en vigueur, l'équipage tout entier du navire qui a coulé le *I'm Alone* se verrait probablement en fâcheuse posture et aurait des chances de se balancer en plein air avec la corde au cou. Autres temps, autres mœurs...

Le bref récit d'un exploit d'anciens pirates renseignera le lecteur sur leur manière d'agir. Dans l'automne de l'année 1760, un bateau français rencontra, à hauteur de Madère, deux vaisseaux suspects; c'étaient des pirates qui eurent vite fait de s'emparer du bâtiment. Ils le conduisirent à Salé, chef-lieu des pirates du Maroc.

Sans tarder les gens de l'équipage furent conduits au marché public et mis en vente. Les acheteurs examinaient surtout les mains afin de reconnaître la qualité de l'esclavage et la rançon qu'ils pouvaient en espérer. Un chevalier de Malte et sa mère furent vendus 1500 écus. Un autre passager, nommé Mouette, qui semblait représenter encore une certaine valeur, mais moindre, fut vendu 360 écus.

Son acheteur l'emmena avec lui et le traita avec une certaine bonté; il le questionna sur sa famille et sur l'argent qu'elle pourrait envoyer afin de le libérer. Devant les manières presque cordiales du marocain, le sieur Mouette crut pouvoir s'en tirer assez facilement; il déclara qu'il était sans fortune et qu'il ne pouvait payer aucune rançon d'argent.

Le marocain lui conseilla alors d'écrire tout de même à sa famille en lui demandant de réunir la somme nécessaire par voie d'aumône, car, ajouta-t-il tranquillement et avec la même douceur de paroles, "si ta famille n'envoie pas de rançon, je te fais enchaîner et jeter

comme un chien dans un cachot où je te laisserai pourrir." C'était une perspective peu rassurante, aussi le sieur Mouette écrivit sans tarder à sa famille, car il comprenait que le marocain mettrait sans hésiter sa menace à exécution.

Les lettres ne voyageaient pas vite en ce temps-là, surtout celles de ce genre-là, et il fallut de longs mois pour obtenir la réponse qui délivra le prisonnier. Tout d'abord il n'eut pas trop à se plaindre de sa captivité; on l'employait à de légers travaux dont le plus dur était la mouture du grain au moyen de moulins à bras en usage dans ce pays. Mouette parvint même à se faire dispenser de ce travail pénible, et le marocain y consentit volontiers, car il ne tenait pas à faire périr de fatigue un esclave qui représentait une bonne somme d'argent à venir pour lui. Mouette fut chargé simplement de veiller sur l'enfant de la maison.

Les semaines passaient et l'on finit par si bien s'accoutumer à lui qu'on le prit en faveur; le marocain alla même jusqu'à lui offrir une de ses nièces en mariage, personne jeune, riche et belle, s'il voulait se convertir à la religion musulmane. Mouette refusa la proposition et, dès lors, les choses changèrent pour lui.

Cédé à un autre maître, sa vie changea du tout au tout. On le fit travailler durement avec du pain noir pour toute nourriture. La nuit on le renfermait dans la *mazmorra* avec les autres esclaves. Cette *mazmorra* était un affreux cachot auprès duquel, dit-il plus tard, les pires prisons pouvaient sembler des palais.

C'était une sorte de puits creusé assez profondément et dans lequel on descendait le soir les esclaves au moyen d'une échelle de cordes qu'on retirait ensuite. On fermait ce puits et les pauvres esclaves restaient là-dedans toute la nuit sur la terre humide, ne respirant qu'un air promptement vicié. Ils sortaient le matin à demi asphyxiés de ce puits pour recommencer leurs pénibles travaux et le soir ils y rentraient de nouveau.

On comprend que cette vie affectait profondément leur santé et qu'ils ne pouvaient pas résister bien longtemps à ces traitements. Fort heureusement la rançon finit par arriver et le sieur Mouette eut la joie de se voir mis en liberté. Il est probable qu'il ne voyagea plus ensuite sur mer, dans la crainte d'avoir à recommencer une semblable expérience.

Tout cela c'est du passé; il n'y a plus de pirates ni d'esclaves. Est-ce à dire qu'on soit pour cela beaucoup plus en sécurité sur les mers aujourd'hui? Encore un peu moins en temps de guerre et pas beaucoup plus en temps de paix.

L. R.

Nouveau feuilleton du "Samedi"

LA VOIX DU SANG

Par Adolphe D'Ennery

I

Il existe encore, en France, des coins perdus où n'a jamais retenti le sifflet des locomotives, où l'on a jamais entendu le bruit étrange d'un train passant à toute vitesse. Certaines régions de la Bretagne, quelques solitudes des Landes et du Morvan en sont restées au vieux jeu des diligences, aux postillons, aux chaises de poste et aux relais d'autrefois.

A plus forte raison, si l'on remonte à quinze ou seize ans, peut-on dire que ce phénomène était assez fréquent.

Parmi ces pays privilégiés au rebours, il y en avait un de particulièrement charmant. C'était Valamont, petit bourg assis au bord d'une forêt sur la route de Nevers à Lyon.

On entrait dans le village par une large route qui tombait, pour ainsi dire, d'un coteau couvert de hêtres centenaires. Sur une courbe bien dessinée s'élevaient, au midi, les premières maisons. La descente se faisait de plus en plus raide, ou tournait brusquement et, devant un paysage merveilleux, la voiture s'arrêtait à la poste aux chevaux.

Ce jour-là, à la porte de ce relais, un palefrenier lavait les roues d'un véhicule antédiluvien, lorsque tout à coup, on entendit retentir un véritable roulement de coups de fouet. En haut de la côte escarpée, apparut une chaise traînée par de vigoureux perche-rons.

Le palefrenier traversa la route, mit la main en abat-jour sur ses yeux, et grommela :

— Ça doit être lui.

Cinq minutes après la voiture s'arrêtait. Un jeune homme blond, la barbe en pointe, mince, souple, élégant, mettait pied à terre et jetait à la dérobée un regard sur la plus originale maison du monde.

Qu'on se figure une baraque construite avec des troncs d'ar-

bres posés horizontalement, les uns sur les autres et maintenus par d'autres poutres fichées en terre qui encadraient les premières.

Au beau milieu de la façade baliveaux, plantés verticalement, constituaient une sorte de cage où l'architecte avait placé à la hauteur du premier étage une plate-forme à laquelle on accédait par un escalier biscornu, en pierres irrégulières et raboteuses.

C'est vers cet endroit que le jeune homme dirigea son regard. Et, au même instant, éclatèrent des rires contenus, que suivirent des chuchotements animés, puis de nouvelles fusées joyeuses, toute cette charmante musique, enfin, que font deux ou trois jeunes filles, quand elles ont la coquette envie d'attirer l'attention.

Le jeune homme, cependant, levait le nez, écarquillait les yeux et ne pouvait rien voir, ce qui excitait d'autant la bonne humeur des fillettes.

C'est que le long des poutres et de toutes les dalles de cette baraque, des liserons, des clématites et des vignes vierges se mêlaient follement, encadrant les deux étages, enlaçant le pittoresque réduit, le couvrant de verdure et de fleurs chatoyantes.

Les traines de tous ces grimpants gagnaient la façade entière de la maison, encadraient les fenêtres, rejaillissaient au bord des toits et pendaient même le long des cheminées submergées, on ne voyait plus la moindre parcelle du bois primitif. C'était une maison de feuillage, un immense paquet de fleurettes. Rien au monde de plus charmant.

Dans le ruissellement des feuilles, blottie comme au sein d'un nid, Germaine Jacquin, jeune paysanne aux yeux profonds, aux cheveux bruns, un peu ébouriffée, jolie comme une perruche, coquette et gaie comme une mésange, bavardait avec une amie de son âge, tout en examinant le voyageur qui ne pouvait, lui, l'a-

percevoir, tant la lumière pénétrait difficilement sous la ramure touffue.

Les fillettes étaient ravies d'intriguer le jeune homme, et celui-ci se piquait au jeu, voulant les obliger à se montrer, pendant que le palefrenier attelait les chevaux de rechange.

Tout était prêt. Force fut au propriétaire du véhicule de se remettre en route. Renonçait, pour cette fois, à voir celle dont la bonne humeur l'intriguait, il envoya un baiser en l'air, à tout hasard, et remonta, souriant, en voiture.

Les rires s'échappaient du feuillage comme un ruissellement de perles. Le roulement bruyant des roues sur le pavé les domina bientôt, pendant qu'une pétarade de claquements de fouet déchira l'atmosphère.

Le calme se rétablissait alors sous le feuillage. Les jeunes filles réfléchissaient, sans doute, galopant après le beau jeune homme.

Mais rien ne prédisposait aux confidences comme un examen de conscience. Germaine Jacquin fut la première à parler.

— Le trouves-tu bien ? demanda-t-elle. Oui, mais un peu maigrichon pour un homme.

— Oh ! ça n'est point un défaut, pour les gens riches.

— Et il te fait la cour ?

— Quasiment. Tu vois, il regarde ici et puis il fait des manières.

— Est-ce que tu as un coup de coeur de ce côté, toi ?

A cette question Germaine se rapprocha de sa compagne Jeannine et lui dit, tout bas :

— Un coup de coeur, peut-être bien. Il est si gentil et élégant. Et puis ça me paraît si bon de m'asseoir sur le velours ou le satin de sa voiture, que je l'aimerais peut-être rien que pour me sentir rouler en carrosse.

— Allons donc !

— Oh ! ma chère ! avoir de belles robes en soie, des chapeaux avec des fleurs, des dentelles, se sentir emportée à travers le monde par des chevaux qui courent

comme le vent ! C'est ainsi que je comprends le bonheur. Quant à épouser un paysan... jamais !

— Alors, tu ne l'aimes pas du tout ce jeune homme ?

— Oh ! si, tout de même. Je serais très contente d'être sa femme.

— Sa femme ! toi ! sa femme !

Elles en étaient là de leurs confidences, quand une grosse voix retentit de la maison fleurie.

— Et vous n'avez pas honte de dire des choses comme cela, mesdemoiselles.

— Des choses comme quoi ? monsieur Pépin, demanda effrontément Jeannine.

— Faites les innocentes, allez. Vous le trouvez donc bien joli, ce jeune homme qui passe tout son temps sur les grandes routes à se faire carrosser.

— Mon Dieu, monsieur Pépin, il n'est point aussi bien que vous.

M. Pépin était le palefrenier aux cheveux jaunes que nous avons entrevue. Il ne prit pas le compliment au sérieux.

— Mademoiselle Germaine, dit-il, vous devriez avoir un peu d'amitié pour moi qui vous aime tant !

— Je ne me vois pas bien en Madame Pépin.

— Il vaudrait mieux, répondit-il, s'appeler madame Pépin que de s'amouracher d'un godelureau comme M. Raymond Courtenay.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? D'ailleurs, il ne s'amourache pas de moi, lui.

— Oh ! vous savez bien qu'il ne serait pas fâché... Enfin, ce n'est pas pour moi qu'il passe en chaise de poste à Valamont deux ou trois fois par mois.

— Serait-ce pour moi ? demanda Germaine, me ferait-il cet honneur ?

— Ce n'est pas un honneur, ça. Au contraire, peut-être bien.

La conversation en resta là. Les jeunes filles se mirent à chuchoter, Pépin retourna morose à l'écurie.

Huit jours plus tard, Raymond Courtenay repassait par Valamont. Mais, cette fois, il obte-

nait un sourire, et Germaine ne se dissimulait plus avec autant de soin derrière la feuillée.

Quand le jeune homme fut parti. Pépin, toujours bougon, récidiva sa petite scène habituelle, au cours de laquelle Germaine le fit jaser sans qu'il s'en doutât.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur Courtenay ?

— Dame ! il se promène depuis que son père est parti pour l'Amérique.

— Quoi faire en Amérique ?

— Fortune donc !

— Alors, le fils n'est pas riche ?

— Si, par sa mère.

— Pourquoi n'a-t-il pas partagé avec son père ?

— C'est le vieux qui n'a pas voulu. Des idées !

Elle en savait assez sans doute, car elle cessa ses questions.

Puis elle s'enfonça dans une songerie où passèrent des chaises de poste, du satin, du velours et un tout petit peu d'amour.

Cela dura trois semaines, au bout desquelles Courtenay ayant relayé, pour la dixième fois, à Valamont, emporta le souvenir d'un long et tendre regard.

Enfin, un soir d'automne, alors que la maison était toute rouge des feuilles de la vigne vierge, la chaise de Raymond déboucha de la forêt.

La nuit allait venir. Le fouet du postillon et les grelots des postiers résonnèrent aux oreilles de Germaine comme une musique délicieuse. La voiture descendit la côte et vint s'arrêter devant le relais où l'attendait Pépin.

Germaine, toute agitée, toute tremblante, se tenait debout sur le pas de sa porte.

Raymond, la tête penchée hors de la voiture la dévorait du regard.

Aussi émus l'un que l'autre, ils restèrent silencieux, craignant sans doute de rompre, en parlant, le charme sous lequel ils tressaillaient tous deux.

Une voix les réveilla qui annonçait que tout était prêt.

Pépin emmenait à l'écurie les chevaux dételés, le postillon enfourchait le porteur.

Raymond qui tenait la portière entr'ouverte, dit doucement à Germaine :

— Montez.

Follement, sans songer ni au passé ni à l'avenir, entraînée par un sentiment étrange qui tenait, à la fois, de la curiosité, de l'amour et de l'orgueil, la jeune fille fit trois pas... et sauta lestement dans la chaise de poste.

— En route ! cria Raymond d'une voix que fêlait un peu l'émotion et la joie dont il se sentait pénétré.

Enlevée par les chevaux frais, la voiture partit bruyamment.

II

Le sang au front, les joues brûlantes, les yeux baissés, tremblante malgré l'audace qu'elle venait de montrer, Germaine se blottissait avec ivresse dans l'angle de la voiture.

De peur sans doute que la volupté rêvée ne lui échappât, elle savourait à longs traits en entendant que Raymond lui adressât la parole.

Mais Courtenay ne se pressait pas de parler. Très troublé lui-même, il roulait une cigarette, réfléchissant à la folie qu'il faisait et cherchant à se bâtir une conduite pour l'avenir.

Ils dépassèrent ainsi le gros du village et doublèrent le cimetière et l'église. En ce moment le curé revenait d'endoyer un nouveau-né.

Dans les ténèbres il croisa la voiture, et machinalement, jeta un coup d'oeil vers l'intérieur.

Les glaces étaient abaissées à cause de la chaleur et cependant l'abbé Bonfant n'aurait rien vu, si Raymond n'eut, alors même, allumé sa cigarette avec une petite bougie qui éclaira le visage de Germaine.

— La petite Jacquin ! s'écria tristement le bon curé.

Dans le village on n'était pas sans avoir causé, entre bonnes et mauvaises langues des imprudences de la jeune fille.

Quelques âmes charitables, mues par un tout autre sentiment que l'amour du prochain, c'étaient permis d'avertir Honorine Lausier, la tante de Germaine.

Germaine n'eût guère le temps de la réflexion. A peine arrivée à Lyon, Courtenay la mit entre les mains des couturières, qui l'équipèrent de pied en cape, en moins de trois ou quatre jours et le mariage fut célébré aussitôt les toilettes prêtes, car M. Courtenay aimait la belle paysanne.

Les journées se passèrent à essayer des robes, les soirées à courir les théâtres. Puis Raymond lui annonça qu'ils partaient pour l'Italie.

Quelle joie ! quelle ivresse ! Dans les rares journaux qu'elle avait parcourus, Germaine avait lu que les *nouveaux mariés* s'en allaient.

A Gênes, elle eut l'adresse de se faire donner une femme de chambre du pays, qui devait lui servir à la fois de domestique et d'interprète, car celle-ci, outre sa langue maternelle, parlait très convenablement le français.

Décidée à en faire son professeur, Germaine saisit toutes les occasions de sortir avec elle et mit une véritable passion à apprendre un peu d'italien.

De plus, elle montra un singulier goût pour les beaux-arts.

Munie de guides qu'elle avait achetés en secret et qu'elle étudiait quand elle était seule, elle étonnait Raymond par le tact et la délicatesse qu'elle montrait dans ses admirations.

Elle était d'ailleurs merveilleusement douée.

A divers reprises, les hasards des tables d'hôte, des chemins de fer ou des relais amenèrent Courtenay à se lier passagèrement avec des compagnons de voyage.

Dans toutes ces circonstances, Germaine qui, sous ses toilettes élégantes, était jolie à croquer, et avait tout à fait l'air d'une femme distinguée qui ne faisait pas honte à M. Courtenay. Et chaque fois elle commit cette usurpation de qualité avec tant d'esprit que Raymond se contenta de sourire.

— Sais-tu bien, lui dit-il un jour, que tu n'es pas une femme ordinaire.

— Oh ! tu flattes trop une petite paysanne.

— Pas du tout. Il y a nombre de filles de bonnes maisons qui ne te valent pas. Je suis stupéfait de la promptitude avec laquelle tu t'es transformée, depuis notre mariage.

— Que ne ferait-on pas pour vous plaire, signore mio.

— Et pour m'enchaîner, dit-il en l'embrassant.

La jeune femme était ravie.

Germaine flattait d'ailleurs beaucoup l'amour-propre de son mari. Partout où ils passaient on l'appelait la jolie Française.

Douée d'une intelligence peu commune, possédant au suprême degré cette faculté d'assimilation qui est si fréquente, chez les femmes, elle devint réellement, en moins d'un hiver, une femme du monde ou peu s'en fait.

Son bonheur n'était-il pas parfait ? Cette situation particulière et la gloire d'être et de se faire appeler Mme Courtenay, firent

naître chez elle de plus hautes ambitions.

Jusqu'à ce moment, sa préoccupation s'était bornée à développer, ou tout au moins, à conserver l'affection que lui portait son mari.

Mais, à mesure qu'elle prenait part à cette existence dorée, à mesure qu'elle découvrait des sensations et des délicatesses nouvelles dans ce monde élégant auquel elle se trouvait mêlée, Germaine éprouvait un plus ardent désir de changer en réalité le beau rêve qu'elle faisait depuis trois mois.

Dès qu'ils furent revenus de ce côté-ci de la frontière, le voyage en poste, à petites journées, recommença.

Ce fut un nouvel enchantement.

Ils refirent, à l'envers, avec la douceur des souvenirs en plus, le voyage des premiers jours. Il y avait entre eux moins d'émotion et, pourtant, plus de confiance et plus de tendresse.

Germaine voyait grandir ses espérances.

Son mari, toujours empressé, s'amusa à lui réserver, ça et là, d'aimables surprises, rappelant les incidents les plus charmants du premier voyage.

Après Lyon, la jeune femme, sûre de garder l'amour de Raymond, s'abandonna tout à fait à l'ivresse d'un triomphe dont elle ne doutait plus.

Avec une grâce parfaite et des délicatesses délicieuses, elle le traitait comme un roi qu'on adore.

Lui se laissait faire et imaginait des folies.

Un jour, comme ils allaient repasser par Valamont, il lui vint une idée bizarre :

— Puisque tu as conservé tes vêtements de paysanne, lui dit-il, tu devrais les mettre pour traverser Valamont.

— Tiens, dit-elle en riant, se serait amusant en effet.

— Nous retrouverons, en nous rapprochant de ton pays, l'heure divine que nous avons vécue en le quittant, il y a sept mois.

— Oh ! comme tu sais aimer ! lui dit-elle.

Et le lendemain matin, elle revêtit son costume de villageoise qu'elle recouvrit d'une mante pour monter en voiture.

Quand ils furent à quelques centaines de mètres de la poste aux chevaux, Germaine se pencha pour regarder le pays.

— Je ne connais pas de plus ravissant paysage, dit-elle. Avec sincère et d'une rare valeur dans

Quand l'asthme vient ne désespérez pas. Allez immédiatement à l'aide efficace—le Remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg. Ce merveilleux remède vous donnera toute l'aide dont vous avez tant besoin. Les étouffements cessent, la respiration devient naturelle et sans effort. D'autres, des milliers, ont souffert comme vous souffrez mais ont sagement tourné du côté de ce célèbre remède et cessent de souffrir. Procurez-vous en un paquet aujourd'hui même.

la bouche d'une femme qui venait de faire une merveilleuse tournée dans une admirable contrée.

Puis, elle aperçut son ancienne demeure et son cœur battit avec violence.

La voiture s'arrêta. Un valet d'écurie détela les chevaux.

Elle, toujours belle, et tout à fait semblable à la Germaine d'autrefois, regardait autour d'elle avec un frémissement qu'elle ne s'expliquait pas.

En un tour de main, on eut attelé d'autres bêtes. Raymond fit un signe au postillon et imaginant, sans doute, quelque fantaisie aimable, il ouvrit la portière et dit à sa femme :

— Descends.

Elle ne se fit pas prier. D'un bond, elle fut à terre.

Courtenay qui était resté dans la voiture dit un mot, et la chaise de poste, partant à fond de train, laissa Germaine stupéfiée à la porte de sa maison.

III

Tout d'abord, Germaine ne comprit pas. Elle regardait avec stupeur la chaise de poste qui gravissait rapidement la côte, emportée furieusement par les percherons fouaillés à tour de bras.

Eprouvant la sensation de quelque chose de cassé dans sa tête et dans son cœur, il lui sembla qu'il s'écroulait un monde en elle-même.

— Il part ! il part ! s'écria-t-elle.

Le sentiment de son abandon n'éclatait cependant pas encore à ses yeux.

— Il part ! Voilà ce qu'elle répétait, mais cela lui semblait impossible. Seule, au milieu du chemin, en plein soleil, devant la porte, elle n'avait pas conscience de la réalité.

— C'est impossible, pensa-t-elle... Une fois là-haut, il va m'attendre.

Et, sous l'impulsion de cette espérance, elle se mit bravement à monter vers le bois. Mais quel tumulte, quelle confusion dans son esprit !

Elle montait toujours vers le sommet du coteau.

— Oui, oui, c'est une plaisanterie, pensait-elle ; je suis persuadée qu'il a fait remiser la chaise sous un taillis et qu'il va s'amuser à me laisser chercher.

Germaine parlait ainsi, mais, au fond, elle ne croyait pas ce qu'elle disait.

Par un hasard, il n'y avait personne sur la route. On était en

mai. Les paysans travaillaient aux champs.

Haletante, elle avançait le pas, la poitrine broyée par une angoisse toujours croissante.

— Oh ! fit-elle, Raymond m'aurait abandonnée ! abandonnée ! moi sa femme qui l'aime tant !

Et, pour la première fois, peut-être, elle s'aperçut que son orgueil était plus durement atteint que son amour.

Ce ne fut pas une poignante douleur, ce fut une humiliation profonde, une colère terrible qu'elle ressentit.

— Mais, non, non, disait-elle en continuant sa route.

Dans la hâte de sa marche, la jeune femme était oppressée. De son front coulaient de grosses gouttes de sueur.

Quant elle fut en haut, la malheureuse s'engagea dans le bois, marcha pendant une vingtaine de minutes sur un terrain plat et gagna ainsi un détour de chemin.

De là, on pouvait voir la route s'enfoncer à perte de vue dans la forêt sans fin. Et loin, bien loin déjà, comme un point noir, la chaise de poste semblait s'enfuir ainsi qu'un rêve.

Germaine ne pouvait plus douter !

Debout, les bras ballants, sans idée et sans voir, elle resta quelques minutes à contempler le chemin par où s'enfuyaient toutes ses illusions...

A ce rêve enchanté, qui avait duré quelques mois, aux brillantes espérances qu'elle avait conçues et réalisées, à cette existence de richesse, d'éclat, de bonheur, qui venait de se dérouler devant elle, deux mots servaient de prologue à l'épilogue :

— Monte !

— Descends !

C'est-à-dire le triomphe et le désespoir.

Raymond avait été plus cruel qu'il ne le voulait sans doute car, l'ayant poussée, par un raffinement d'égoïsme, à reprendre ses habits d'autrefois, il n'avait pas songé probablement qu'il la laissait sans argent, dénuée de toute ressource.

Elle, non plus, n'y songea pas.

Quand elle eut retrouvé la force de descendre en elle-même et de réfléchir un peu, Germaine, au lieu de pleurer, de gémir, se redressa l'oeil brillant, la lèvre frémissante, et tendant les bras vers l'équipage prêt à disparaître.

— Va ! va ! dit-elle, d'une voix menaçante, je serai à Paris avant toi.

Elle songeait à prendre le chemin de fer et, calculant les re-

lais, se proposait d'aller attendre son mari aux portes de Paris et de le reprendre.

Depuis le jour où elle quittait Valamont jusqu'à cette heure suprême, elle n'avait jamais eu le moindre souci d'argent. Tout lui était venu sans qu'elle eût d'autre effort à faire que de désirer.

— Il n'y a pas plus de quatre lieues pour aller à Clamecy prendre le train, pensa-t-elle. Dieu merci, je suis assez forte pour...

Elle poussa un cri et se fouilla.

— Mon Dieu, je suis sans argent ! Ah ! Raymond ! Raymond ! Oh ! cela est infâme ! abandonner sa femme aussi lâchement !

Une pareille pénurie imposait à la jeune femme le sacrifice le plus douloureux. Il lui fallait rentrer dans sa maison et reparaître au village où chacun raconterait son histoire et parlait d'elle avec mépris, ignorant qu'elle était mariée et ne voulant pas croire à son mariage.

Si encore elle avait pu montrer les restes de sa splendeur et dire aux railleurs :

— J'ai eu, du moins, quelques mois de bonheur ! quelques mois d'orgueil satisfait et j'ai été aimée comme nulle d'entre vous ne le sera jamais.

Mais non, elle était partie paysanne sept ou huit mois auparavant, paysanne elle se retrouvait comme si elle eût dormi et fait un rêve.

Pour rien au monde, elle n'aurait consenti à rentrer dans sa maison en plein jour et devant tous. L'orgueil, qui lui avait fait commettre ce mariage imprudent, la dominait trop.

Elle entra sous la feuillée et se cacha, attendant la nuit noire pour réintégrer son domicile, puisque décidément elle y était forcée.

Quand elle jugea le moment propice, elle descendit à Valamont. Il n'y avait pas de lune et d'ailleurs les paysans occupés par la fenaison s'étaient couchés de bonne honne.

Elle ne fit qu'une seule rencontre, celle du curé qui s'en allait à quelques kilomètres de là confesser et administrer un moribond.

Etrange coïncidence, elle l'avait rencontré à son départ, elle le rencontrait à son retour.

L'abbé Bonfant n'eut pas l'air de la reconnaître.

Il était dix heures quand Germaine arriva au pied du petit escalier raboteux qui menait à son ancien observatoire. Ayant monté lestement, elle frappa. Puis,

comme sa tante ne donnait pas signe de vie, elle heurta plus fort.

Les pas d'Honorine Lausier retentirent à l'intérieur.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix évidemment troublée par l'inquiétude.

— C'est moi, ouvrez, répondit Germaine, sur un ton qui n'exprimait peut-être pas assez d'humilité.

— Jésus ! s'écria la bonne femme, en reconnaissant la voix de sa nièce.

— Ouvrez donc !

— Est-il Dieu possible ! reprenait la vieille. C'est toi, Germaine ?

— Eh ! certainement oui, c'est moi, dépêchez-vous et surtout ne m'interrogez pas ainsi à travers la porte. Il est inutile de réveiller tout le village.

Honorine Lausier tira deux ou trois verrous, entrebâilla la porte. Germaine se glissa dans la maison.

— Et, d'où viens-tu ? lui demanda sa tante. Qu'as-tu fait ? Te voici avec les hardes que tu portais, il y a huit mois. On dirait même qu'elles sont plus neuves qu'alors. Ah ! on en a dit de vertes sur ton compte.

— Ma tante, répliqua la jeune femme, épargnez-moi vos exclamations et vos étonnements. Je suis brisée. Allez vous recoucher et laissez-moi en faire autant.

Le lendemain quand, de nouveau elle voulut interroger Germaine, celle-ci lui ferma la bouche, en disant :

Je suis mariée, je suis très malheureuse ; ne m'en demandez pas davantage.

La bonne Lausier se le tint pour dit, et quand les mauvaises langues de Valamont ayant appris le retour de la fugitive, voulurent interroger la tante, celle-ci leur répondit comme Germaine :

— Elle est mariée, elle est très malheureuse, ne m'en demandez pas davantage.

Cette formule concise et précise eut pour résultat de mettre fin aux curiosités et aux bavardages. En sorte que Germaine reprit momentanément sa place dans son nid de feuillage, réduite à contempler de nouveau les voitures qui relayaient.

Mais celle de Raymond ne reparut pas.

Germaine n'acceptait pas cependant, sans révolte l'abandon de son misérable mari.

Depuis son retour, au contraire, elle pensait à la vengeance, elle brûlait de revoir le fugitif

et de lui dire en face son mépris et sa haine.

Mais où le trouver ?

D'ordinaire, il habitait Nevers; seulement il passait la plus grande partie de son temps sur les routes. Elle se souvenait pourtant qu'il avait projeté de vivre pendant quelques mois à Paris.

Il y avait un notaire à Valamont, Trois jours après son arrivée, Germaine alla le trouver.

— M. Micheau, lui dit-elle, vous savez sans doute que la mai-

cela ne me paraisse pas très facile. Mais pourquoi vendre ce joli nid ?

— Tenez, dit Germaine, si j'avais seulement deux cents francs, cela me suffirait.

Le notaire qui était un bon homme, offrit de prêter la somme. Germaine accepta, et dès le lendemain, partit pour Nevers.

Raymond Courtenay n'y avait pas paru. Mais on savait qu'il se trouvait à Paris, au Grand-Hôtel.

restait aucun espoir. Cet hiver délicieux passé au milieu du luxe et du plaisir, n'était plus qu'un souvenir, quelque chose comme une pièce dans laquelle un rôle lui avait été attribué et dont il ne restait rien, rien, rien !...

Quand elle arriva pourtant, sa tante lui dit :

— On a apporté quelque chose pour toi.

— Quoi donc ?

— Cette grande malle, répondit Honorine en désignant une cha-

mercy, je pense. En tout cas, voilà le papier qu'il m'a remis.

Le papier, c'était la lettre de voiture, Germaine la prit avidement.

— Expéditeur : M. Raymond Courtenay, à Paris.

Puis se tournant vers sa tante :

— On a dû vous remettre la clef de cette malle, dit-elle d'une voix qui tremblait.

— Ah ! tiens, c'est ma foi vrai, répondit Honorine.

Une minute après, Germaine, en qui l'espérance venait de renaître brusquement, s'agenouillait devant sa malle et l'ouvrait.

Ses robes, ses chapeaux, ses jupes, son linge étaient là. Là aussi, les petits bibelots achetés à Naples, à Pompéï, à Rome, à Venise; la corne de corail, le chapelet béni par le saint père, etc.

Mais la jeune femme s'inquiétait peu de cela. Elle bousculait cette riche friperie, et cherchait une lettre, un billet, un indice qui lui fit connaître la pensée, les regrets de Raymond.

Tout au fond, dans la poche d'une amazone, qu'elle avait étreinte aux Cascines à Florence, elle sentit quelque chose de lourd.

— Ah ! fit-elle avec un accent de joie.

C'était une bourse pleine d'or. Courtenay, se souvenant du dénuement dans lequel il avait abandonnée sa malheureuse femme, croyait réparer ainsi son brutal abandon.

Mais, d'ailleurs, pas une ligne de lui qui témoignait d'un remords.

Quand Germaine eut fini de chercher, elle resta quelque temps agenouillée au milieu des falbalas, des dentelles, des chiffons de toutes sortes.

Deux larmes coulèrent de ses yeux.

Son dernier espoir s'envolait !

Tout était bien fini pour elle. Courtenay l'avait trouvée jolie; elle lui paraissait devoir être une charmante compagne de voyage seulement, se disait-elle. Elle était profondément humiliée, ses connaissances ne sachant pas qu'elle était dûment mariée.

A partir du jour où cette vérité lui fut prouvée, elle résolut de ne plus sortir. Aussi bien, il lui serait trop dur d'affronter les regards malveillants.

Elle s'enferma donc chez elle, et, ne prenant l'air que sous sa véranda de verdure, en regardant par delà des coteaux lointains, elle pensait encore se faire illu-

(Suite à la page 16)



Germaine toute agitée, toute tremblante...

son des fleurs, comme on l'appelle, est à moi.

— Oui, mademoiselle.

— Combien peut-elle valoir ?

— Eh ! mon enfant, je n'en sais rien. C'est votre bonhomme de père qui l'a bâtie. Il y a le terrain et puis les matériaux.

— Enfin, pourrais-je trouver cinq cents francs à emprunter dessus ?

— Je ne crois pas.

— Et si je voulais la vendre ?

— Je me chargerais de vous trouver un acquéreur, quoique

Deux heures après Germaine prenait le train.

Quand, au Grand-Hôtel, Germaine demanda Raymond, un employé lui répondit :

— M. Courtenay, mademoiselle, est parti ce matin pour l'Amérique. Je crois lui avoir entendu dire que son père, malade, l'appelait auprès de lui.

Germaine courba la tête, accablée par ce nouveau coup.

IV

Vaincue, elle revint tristement à Valamon. Cette fois il ne lui

restait aucune rangée contre la muraille.

D'un coup d'oeil, Germaine reconnut l'objet. C'était la malle qui l'avait suivie à travers la péninsule italienne.

Une émotion nouvelle la saisit. Ce ne pouvait être qu'un envoi de Raymond.

— Qui donc a apporté cela demanda-t-elle vivement ?

— Un charretier.

— D'où venait-il ? interrogea Germaine impatiente.

— Je ne sais pas, moi, de Cla-

Contes et Légendes



La Chasse-Galerie

En ce temps-là, un groupe de bûcherons de la Gatineau, désireux d'aller voir leurs blondes, la veille du jour de l'An, jurèrent de vendre leur âme à Satan, si celui-ci leur fournissait un moyen rapide de franchir l'énorme distance qui séparait le village natal du chantier où ils passaient l'hiver.

La légende veut qu'ayant pris place dans un canot d'écorce, nos intrépides voyageurs prêtèrent le serment convenu, et qu'aussitôt, le canot, enlevé dans les airs par une force mystérieuse, prit à une allure vertigineuse la direction de Lavaltrie, où il atterrissait deux heures plus tard.

Le retour s'effectua sans encombre, sauf, qu'à l'arrivée, nos astucieux canayens, ayant manqué de parole à Satan, furent précipités par terre, du haut des airs, la violence de leur chute étant atténuée par les branches d'un gros pin.

Cette légende sera reconstituée lors de la parade de la Saint-Jean Baptiste, le 24 juin, à Montréal, par un char allégorique dont nous publions ici le tableau. Les propriétaires de la célèbre bière DOW OLD STOCK ALE sont heureux de coopérer par cette publication, au succès de cette grande et patriotique démonstration canadienne française qui dépassera en éclat tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Surveillez le prochain tableau.

DOW

Old Stock Ale

mûrie à point

Prime par la force et par la qualité !

LA VOIX DU SANG

(Suite de la page 14)

sion et se croire toujours là-bas, aux pieds des Apennins.

Trois mois se passèrent ainsi.

Un matin de septembre, Germaine cousait, les yeux pleins de larmes, quand tout à coup elle redressa la tête, et pâlit affreusement.

Sous l'empire d'une agitation terrible, elle se leva et fit quelques pas sans but, dans sa chambre.

— Allons, allons, murmura-t-elle, du calme ! Je suis folle, sans doute. Ce serait un trop grand malheur et le châtement m'écraserait.

Que craignait-elle donc ?

Hélas ! la malheureuse s'insurgeait contre une des conséquences les plus ordinaires de son mariage ; elle venait de constater des signes de vie d'un petit être innocent, dont l'avenir était bien sombre.

Cette réalité s'appesantissait sur elle de tout son poids.

— Voilà bien autre chose, s'écria la tante Lausier, quand elle apprit l'événement. Il ne nous manquait plus que cela pour nous attirer le respect.

Et ce furent des lamentations auxquelles Germaine ne répondit même pas.

Depuis quelque temps, l'abandonnée, toute pénétrée de colère et de haine, se repliait sur elle-même, dédaignant de se justifier quand on lui reprochait le passé et la vieille Honorine s'en était enhardie d'autant à lui parler avec brutalité.

La nouvelle, bien entendu, se répandit dans le village. Mais Germaine n'en était plus à compter les humiliations.

En décembre elle eut une petite fille.

Dès qu'elle put se tenir debout, elle écrivit à Raymond une lettre très habile et très digne. Pas un reproche, pas une récrimination ne sortirent de sa plume. Elle lui annonçait simplement la nouvelle et lui disait en terminant :

« Votre fille s'appelle Blanche. Si sa mère lui manquait un jour, je prie Dieu que vous vous souveniez de votre enfant. »

Cette lettre resta sans réponse. Germaine ne s'en étonna pas, ayant écrit, à tout hasard, en Amérique, à une adresse qu'elle s'était procurée, elle ne pouvait savoir si Raymond l'avait reçue.

D'ailleurs la jeune femme avait d'autres soucis : son enfant était tombée malade. Mal venue, chétive et sans forces, la petite fille était toujours entre la vie et la mort.

Bientôt même le mal fit des progrès si rapides que, sauf pour la jeune femme, tout le monde regarda l'enfant comme perdue.

Germaine, elle-même, n'eut pas longtemps à se faire illusion. Un jour la frêle créature resta immobile dans son berceau, dévorée par la fièvre. Germaine, épouvantée, demanda le docteur.

V

— C'était un fort honnête homme que le médecin de Valamont, un peu timide.

Et, pour dégager une partie de sa responsabilité, il conseilla de montrer l'enfant au docteur Bouillet, qui justement était venu dans le pays en consultation et avait pris domicile à deux pas de la maison des fleurs.

Ce docteur Bouillet était un praticien de Paris, jeune encore et déjà célèbre. Précisément, il soignait avec succès les maladies d'enfant.

Le médecin de Valamont avait été fort lié avec le docteur parisien à l'époque où ils étudiaient ensemble la médecine et ils étaient restés bons amis.

A la prière de son ancien camarade, M. Bouillet accourut chez Germaine.

Dès le premier examen, l'habile praticien fut fixé.

— Votre petite fille, dit-il, a une hoquet bien inquiétant. Tout l'effort de la médecine doit consister à le faire cesser.

La jeune mère leva sur l'homme de l'art un oeil rempli de méfiance.

— Et si l'on ne parvenait pas à vaincre ce hoquet ? demanda-t-elle.

— Hélas ! madame, il faudrait un talent sans pareil ou un miracle pour sauver la pauvre enfant.

— Enfin, quelle est votre ordonnance ?

— Je vais la rédiger, madame.

De l'air d'un homme qui se livre à une besogne superflue, le docteur Bouillet s'assit à une table où l'on venait de préparer du papier et une plume. Puis, après s'être consulté avec son confrère,

il écrivit quelques lignes et se retira.

Germaine ne manquait pas de tact, encore moins d'intelligence. Du premier coup, elle avait deviné le verdict du médecin.

Quand ce dernier fut parti, il lui fallut une grande force d'âme pour ne pas éclater en sanglots.

Puis, avec une rare énergie, elle se raidit contre la réalité.

— Cet homme se trompe, ou, tout au moins peut se tromper. Il faut que je sauve ma fille et je la sauverai.

Et follement, sans plus se soucier de ne pas se montrer dans les rues, elle courut chez le pharmacien avec l'ordonnance.

L'apparition de cette malheureuse au milieu du village fit une sensation profonde. On ne l'avait pas aperçue depuis son retour et des légendes couraient sur son compte.

Elle était vêtue d'une robe de chambre éclatante. Elle s'était affublée de ces restes de sa splendeur sans y songer et surtout sans prévoir le contraste flagrant de ce déshabillé avec sa poignante douleur.

L'indulgence n'est pas une vertu commune à la campagne. Plus d'une était prête à s'indigner qu'elle osât sortir en une tenue pareille.

Mais la méchanceté ne trouva pas d'écho. Germaine, sans se soucier de soulever sur son passage des réflexions malveillantes, continuait à courir. On la suivait de l'oeil curieusement.

Ses cheveux flottaient à moitié dénoués et encadraient son visage comme d'un nuage sombre. Défaite, les yeux tirés, la bouche déformée par le rictus de son abominable angoisse, elle trouvait encore le moyen d'être jolie.

Çà et là, un jeune homme, ou quelque honnête et indulgente mère de famille prenait sa défense.

A celui qui affectait une trop vive indignation, on répondait :

— Elle n'a pas eu de mère. Sa tante ne sait pas élever les enfants. Et puis, elle est très malheureuse.

Ce dernier mot expliquait tout. En un autre moment, si son inconduite eût été triomphante, on n'aurait pas trouvé de paroles assez dures pour la flétrir.

Mais en présence de ce qui lui arrivait, un mouvement de pitié se manifesta chez ces rudes paysans.

— C'est une mère, dit le curé qui passait. Elle souffre et Dieu a peut-être pardonné son irréflexion. D'ailleurs, ajouta le curé,

elle n'est pas aussi coupable qu'on croit ; elle est mariée ; son mari l'a abandonnée. Elle est plus malheureuse que coupable.

Quand elle eut son médicament, Germaine revint chez elle du même pas hâtif, emportée, sans rien voir, ne songeant qu'à son enfant qu'il fallait sauver.

En trois ou quatre bonds, elle franchit l'escalier tordu de sa maison.

— Le hoquet a cessé, lui dit la tante Lausier, dès qu'elle la vit.

— Ah ! répondit la pauvre mère avec un rayon d'espérance dans les yeux.

Puis, se penchant vers le berceau, elle prit la petite.

— Viens, ma chérie, viens, reprit-elle. Ma tante, vous allez me la tenir pendant que je lui ferai prendre...

Elle n'acheva pas, la tête de l'enfant roulait sur ses épaules. Un cri strident retentit jusque dans la rue :

— Ma fille est morte ! Blanche ! Blanche ! ma fille ! ma fille ! Ah !... je suis maudite.

Et elle interrogeait le petit corps déjà raidi. Les yeux vitreux, les mains froides, la petite Blanche n'était plus qu'un cadavre.

Ce sentiment de pitié se manifestait, quelques instants auparavant, chez les habitants de Valamont, prit encore des proportions plus grandes quand, au cri que chacun avait entendu, on devina le terrible dénouement.

Dans ces circonstances-là, au village, il y a toujours des gens que pousse une curiosité malsaine et qui semblent éprouver un plaisir amer à pénétrer dans une maison mortuaire.

Mais dès que la première comère, après avoir franchi le seuil de la maison fleurie, eut ouvert la bouche pour formuler ses condoléances, Germaine se dressa, le visage inondé de larmes, mais l'oeil irrité.

Puis, courant à la visiteuse, elle la prit par le bras et la mis dehors. Après quoi, ayant fermé rudement la porte, elle revint au berceau de son enfant, devant lequel elle s'agenouilla.

Les sanglots se heurtèrent dans sa gorge, prêts à l'étouffer. Elle trouva injustes les décrets de la Providence, elle eut un mouvement de révolte.

Sa tante vint pour lui parler, pour la consoler. Elle aussi fut mal reçue.

— Laissez-moi, dit-elle, jamais il n'y a eu de femme plus malheureuse que moi. Le sort s'acharne à me frapper.

Sans douleurs et parfaites dans leur action, Miller's Worm Powders sont toujours un certain et convenable remède pour les enfants qui présentent des symptômes de vers. Ces symptômes sont facilement reconnaissables à de la fatigue fébrile se terminant fréquemment en convulsions. Un point de notable importance c'est qu'après que Miller's Worm Powders ont expulsé les vers, l'estomac et les intestins sont remis en très bonne condition de santé.

Les orages les plus violents sont d'ordinaire les plus courts. Chez Germaine, le chagrin se manifesta si cruel, si écrasant, qu'elle n'aurait pu le supporter longtemps, sans tomber malade elle-même.

Pendant plus d'une heure, la tante Lausier put craindre pour la raison de la jeune femme, puis cette exaspération de nerfs se dissipa peu à peu. Germaine tomba dans une prostration complète.

Et l'heure vint enfin où, presqu'à son insu, se dressa dans l'esprit de cette femme ardente et passionnée une pensée dénaturée, un doute odieux et impie.

Elle vit se dérouler devant ses yeux l'existence déplorable que l'avenir eût certainement réservée à l'enfant qu'elle pleurait.

Exposée comme elle l'avait été elle-même la jeune fille aurait eu, sans doute, comme sa mère aussi, des jours d'amertumes, de désespoir et de honte.

Et quel obstacle à son avenir, à elle qui ne voulait certes pas s'éterniser dans ce village.

Elle était toujours belle et se sentait assez forte pour se frayer un chemin et conquérir une place au milieu de ce monde élégant et riche dont elle avait, pendant quelques mois seulement, effleuré les jouissances.

Rien ne la retenait plus maintenant dans ce pays. Elle irait à Paris, libre désormais, puisque sa fille lui était enlevée par l'implacable destin.

Implacable? se dit-elle, devait-elle la maudire, cette destinée qui épargnait de si terribles épreuves à la fille et brisait les entraves de la mère?

Elle en vint enfin à se poser cet épouvantable dilemme: la mort de cette pauvre enfant:

— Est-ce bien réellement un malheur?

— N'est-ce pas plutôt une délivrance?

Et se redressant, calme, froid, impassible:

Eh bien! oui, dit-elle, d'une voix sèche et brève:

« C'est une délivrance! »

A l'instant même où elle prononça ces odieuses paroles, sa tante parut, une lettre à la main.

Germaine la prit, regarda la suscription et s'écria, hors d'elle-même:

— De lui! de lui! Mon Dieu, c'est une lettre de lui!...

VI

Comment décrire l'empressement qu'elle mit à briser l'enveloppe!

— C'est bien de lui, dit-elle, après avoir couru à la signature.

Puis, comme elle commençait la lecture, une pâleur livide qui eût semblé impossible, tant elle était déjà pâle, la rendit effrayante. Seuls, ses yeux, en qui toute la vie était concentrée, ses yeux brillaient, parlaient, traduisaient les sentiments qui se heurtaient dans sa tête, avec une violence d'ouragan.

Un instant, elle fut forcée de s'accrocher à un meuble pour ne pas tomber. Voici ce que contenait la lettre:

« Germaine,

« Laissez-moi commencer par un acte de contrition. Franchement, loyalement, humblement même, je vous demande pardon.

« Au nom de votre enfant, de ma fille, accueillez mon repentir.

« Ce n'est pas seulement pour implorer ma grâce que je vous écris, Germaine, c'est une réparation que je vous offre: Germaine voulez-vous rester ma femme?

« Mon père sait que nous sommes mariée. Il permet que je donne un nom à mon enfant.

L'agitation de Germaine était indescriptible; un frémissement sans fin la secouait. Elle continuait cependant.

« Si vous saviez comme je suis heureux d'être père, avec quelle félicité je remplirai les devoirs que ce nom m'impose! Ma fille! j'ai une fille! Il existe au monde un petit être charmant qui est ma chair, qui est mon sang!

« Vous ne pourriez croire à quelle point cette nouvelle m'a ému. Votre lettre m'a rendu fou de bonheur! Un enfant! un joli petit enfant qui me tendrait ses bras mignons, qui me caresserait de ses petites mains! Quel rêve!..

« Malgré mon coupable abandon, votre image ne s'était point effacée de mon cœur. Je vous aime cent fois plus depuis que vous êtes la mère de ma fille.

« Aucune nouvelle, aucune parole, aucune joie ne m'a plus délicieusement touché que ces quatre mots: Tu as un enfant.

« Quand votre lettre est arrivée ici, il m'a fallu raconter à votre beau-père combien vous êtes spirituelle, charmante et bonne. Votre vue, la vue de mon enfant suffira pour achever de conquérir M. Courtenay! Embrassez bien Mlle Blanche. Ce doit être un divin petit ange, aussi joli que sa mère? Encore une fois, couvrez-la de baisers des

(Suite à la page 18)



Avez-vous toutes vos dents naturelles?

Si vous ne prenez pas des mesures préventives maintenant, vous saurez bientôt, à votre grand regret, que la vraie signification de l'expression "dents artificielles"—le dentier—est souvent la rançon de la négligence sur ce point. Voici la raison et le moyen de sauvegarder votre santé contre cette éventualité.

L'état de vos dents dépend de celui de vos gencives. Et les gencives privées de nourriture et d'exercices occasionnent vite des maladies terribles qui nuisent à la santé et détruisent souvent les dents. Pour prévenir cela, procurez-vous les meilleurs soins qu'offre l'art dentaire moderne. Allez voir votre dentiste au moins deux fois l'an. Et brossez vos gencives quand vous brossez vos dents, matin et soir.

Mais pour cela—servez-vous de Forhan's pour les Gencives... le dentifrice désigné pour raffermir les gencives et les garder fermes et saines, tout en les protégeant contre les attaques de la maladie.

Servez-vous régulièrement de Forhan. Vous serez émerveillé de l'apparence et de la santé qu'elle donne à vos gencives. De plus, vous remarquerez qu'elle nettoie vos dents d'une manière efficace et sûre et aide à les protéger contre la carie. Procurez-vous un tube de Forhan—aujourd'hui

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.

Forhan's Limited, Montréal

Forhan's pour les gencives

* 4 sur 5 après 40 ans et des milliers plus jeunes paient le prix extravagant de la négligence.



NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante?

La guérison est assurée avec le

TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc., etc. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Madame MYRRIAM DUBREUIL

3902 Parc Lafontaine, Montréal, Can. Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

LA VOIX DU SANG

(Suite de la page 17)

pièdes à la tête. Bientôt, je la presserai sur ma poitrine.

« Oui, bientôt, car mon père, un peu fatigué, avait déjà résolu de revenir en France, avant de savoir la nouvelle.

« Donc, le temps de mettre en ordre quelques affaires, et nous partons. Selon toute probabilité, nous arriverons au Havre le 18 mai.

« Inclus un chèque de mille dollars. Nous comptons que Mlle Blanche Courtenay viendra au Havre à la rencontre de son père et de son aïeul. L'un et l'autre embrassent tendrement la mère et la fille.

« Raymond Courtenay. »

P. S. — Votre lettre a couru toute l'Amérique avant de me trouver, sans cela, je vous aurais répondu bien plus vite.

Quand elle eut achevé cette lecture, Germaine fut en proie à un trouble indicible. Il régnait en elle une sorte de vertige; des lambeaux d'idées prenaient corps en son esprit, puis s'effaçaient brusquement. Ensuite, un vide se faisait autour d'elle, comme si elle venait de recevoir quelque terrible coup de marteau sur la tête.

Comme dans les rêves, une idée surnageait, ou plutôt une vision: Raymond arrivant pour embrasser sa fille et ne trouvant qu'un cadavre.

Il s'en fallut de peu qu'elle ne devint folle.

Cette lettre était, en effet, bien claire, bien précise à ses yeux.

Le mari avait disparu, le père lui revenait, et, avec lui, l'honneur, la considération, la richesse! Tout ce qu'elle avait si ardemment souhaité, et l'enfant, en mourant, avait tout emporté.

— Morte! morte! répétait Germaine écrasée par la violence de son désespoir. Morte!

J'allais être heureuse, riche, honorée. Ce monde que j'enviais, j'allais en faire partie. Et, misérable que je suis, je m'écriais tout à l'heure: Cette mort, c'est une délivrance! Non! c'est un châtement!

Alors, avec frénésie, elle courut au berceau, saisit le petit

corps de son enfant, l'agita, et avec des larmes, lui demanda de vivre, comme si le petit cadavre pouvait l'entendre.

— Elle est froide! murmura-t-elle, rappelée à la réalité par la sensation inoubliable qu'on éprouve au contact glacé d'un mort. Mais, surmontant sa répugnance, elle se dit que peut-être en réchauffant sa fille elle pourrait la ranimer.

Alors, elle l'enveloppa dans ses langes et la mit sur sa poitrine nue pour lui rendre la chaleur.

— Vis, ma Blanchette, disait-elle, respire, rends-moi l'espérance.

Mais le petit corps restait immobile et muet. Le mystérieux secret de la vie et de la mort, inviolable pour tant de mères, qui sont des martyres ou des saintes, n'allait pas se révéler à cette coupable.

Germaine ne se rendait pas.

Elle fit une chose terrible. Appliquant ses lèvres sur la bouche de la petite morte, elle se mit en devoir de lui insuffler la vie.

Ah! c'est qu'elle avait bien compris la lettre passionnée de Raymond. Non, ce n'était pas la mère, c'était l'enfant, l'enfant seul qu'il aimait.

Et quand Courtenay arriverait au Havre, si elle n'avait pas son enfant dans les bras, il tomberait de trop haut pour donner suite à ses projets de la reprendre.

C'est pour cela surtout qu'elle était atterrée. Et, comme l'enfant ne se ranimait pas, elle eut un mouvement d'emportement brutal, et jeta, pour ainsi dire, le corps devenu rigide dans le berceau.

Dans un accès de rage, elle leva les deux bras vers le ciel, et, folle d'impuissance, elle lança un cri de révolte et de fureur.

Puis son visage se crispa; quelque chose comme un sourire de damné se dessina sur ses lèvres; elle s'accroupit et resta sans mouvement.

Pendant plus de douze heures, la femme si effroyablement châtiée par la Providence resta au milieu de la chambre, semblable à une statue, sondant la profondeur de l'abîme où s'engloutissaient sa jeunesse et toutes ses espérances, un instant réveillées.

La nuit s'écoula ainsi toute entière.

Vers dix heures du matin, on apporta le cercueil. Quand il fallut mettre en bière la petite morte, Germaine faillit s'y opposer. Il lui vint aux lèvres une protestation.

— Laissez-la moi! fut-elle sur le point de crier, sans elle, plus de Raymond! plus de bonheur! C'est toujours la voix de son égoïsme qui parlait le plus fort en elle.

Une autre mère, en un pareil moment, aurait entretenu l'illusion que Courtenay la consolait avec son amour.

Jugeant Raymond par elle-même, elle se disait que tout espoir était une folie.

Le curé, avec deux enfants de chœur, vint faire la levée du corps. Par charité, il voulut adresser quelques paroles réconfortantes à la mère si rudement éprouvée.

Mais elle :

— Non, M. le curé, non, pas un mot!... Vous ne pouvez pas savoir...

— Je sais qu'il faut avoir du courage, répondit le prêtre.

— Du courage!... reprit Germaine avec un regard farouche.

— Une créature chrétienne, dit l'abbé Bonfant, ne doit jamais s'abandonner au désespoir.

Germaine garda le silence. On enleva le petit cercueil sur lequel le curé venait de jeter l'eau bénite. Et le cortège sortit de sa maison.

Quelques personnes suivaient le convoi de l'enfant. En tête, marchait la tante Lausier qui croyait de son devoir d'afficher une grande douleur.

Quand la courte cérémonie fut terminée, Honorine Lausier revint chez elle. Grande fut sa surprise de trouver Germaine froidement occupée à mettre sa garde-robe en ordre, comme si elle se fut disposée à quitter Valamont, Honorine voulut l'interroger, elle n'obtint aucune réponse.

— Ce n'est pas moi qu'il aime, se disait Germaine, pour la centième fois, non ce n'est pas moi, c'est l'enfant, et l'enfant est mort!...

Et cependant, il faut que je sois madame Courtenay, répétait-elle avec une sombre et persistante énergie. Il le faut... Je le veux.

Et s'obstinant, s'acharnant à découvrir la solution du problème, elle se creusait l'esprit. Parfois son oeil s'illuminait, un rayon traversait son front et sa bouche, ébauchait un sourire.

Puis, elle eut un geste d'énergique résolution. En femme qui prend un grand parti, elle se dressa, jeta un regard de défi et dit à haute voix :

— Il me reprendra!

Le lendemain, elle quittait Valamont.

VII

Nous sommes à Paris. Deux gentilshommes d'un certain âge traversent le jardin des Tuileries, l'un, venant du pont de Solferino; l'autre, de la rue Saint-Florentin. Ils se rencontrent au milieu de la grande allée.

— Beauchamp! s'écria celui qui venait de la rive gauche. Dieu soit loué!

— J'allais chez vous, mon cher d'Héribald, répondit le second.

— Depuis quand êtes-vous arrivé?

— Depuis cette nuit. Se passe-t-il quelque chose de nouveau?

— Rien que ce que je vous ai écrit. Mais avant tout laissez-moi m'excuser d'avoir interrompu votre villégiature. Pardonnez-moi mon égoïsme.

— Ne parlez pas ainsi, d'Héribald. Nous sommes liés par de réciproques dévouements. J'ai vu grandir votre fils. Peut-être, êtes-vous mon seul ami. J'accours lorsque vous avez besoin de moi.

— Merci.

— Votre courte lettre, mon cher ami, ne me dit qu'une chose: Pierre, votre fils, est devenu irrémédiablement amoureux de Mlle Jeanne Maltaverne.

— Et il veut l'épouser à tout prix.

— Vous vous êtes naturellement opposé à cette fantaisie.

— Oui, d'abord, mais quelque répugnance que j'ai à prendre pour bru cette demoiselle, je me suis rendu quand j'ai vu mon fils trop malheureux.

— Eh bien, pourquoi ne l'épouse-t-il pas?

— Mon cher Beauchamp, parce que Jeanne de Maltaverne refuse de le prendre pour mari.

— Quoi! Elle se permettrait de repousser un garçon comme Pierre, beau, riche, fils unique. Enfin, un parti de princesse?...

— Tout ce que vous voudrez. Elle n'en veut pas!

— Qu'il l'oublie alors. Qu'il parte pour le Japon, qu'il aille escalader l'Himalaya pendant deux ou trois ans.

— Hélas! mon cher Beauchamp, Pierre est fou. Il veut se tuer!

— Se tuer! Vous m'épouvanterez! Se tuer, dites-vous?

— Oui, si Jeanne continue à le repousser, il se tuera. Et, malheureusement, les menaces de Pierre ne sont jamais vaines. Je vis dans des transes mortelles. Quel malheur, mon cher Beauchamp, que mon fils se soit épris d'une pareille femme. A vingt ans, une splendide carrière s'ouvrait devant lui. Tout le monde van-

Il prévient l'ulcération de la gorge.— Aux premiers symptômes de gorge malade, qui présagent l'ulcération et l'inflammation, prenez une cuillerée d'Huile Electrique du Dr Thomas. Ajoutez un peu de sucre pour la rendre agréable. Cela dissipera l'irritation et prévient l'ulcération si douloureuse. Ceux qui sont sujets aux quintes doivent s'immuniser contre ces attaques périodiquement.

taient ses brillantes qualités. Maître de lui-même, doué d'une extraordinaire faculté de travail, il semblait réservé au plus brillant avenir.

— Tout cela est vrai, en effet.

Et voilà que cette jeune fille que je n'aime pas, que je redoute, mais que j'accepte, ou plutôt que je suis prêt à subir, cette fille ne veut pas l'épouser.

— Mais, mon cher ami, dit M. Beauchamp que la douleur de ce père désespéré impressionnait vivement, elle l'épousera...

— Hélas! je ne peux plus me faire illusion... elle refuse, elle refusera toujours et mon fils est perdu!...

— Allons donc! C'est impossible!...

— Quelle espérance pourrais-je conserver encore? Foulant aux pieds toutes mes répugnances, je me suis présenté chez M. Saint-Verain, le tuteur de cette demoiselle, et j'ai été poliment éconduit par elle. Ah! s'il ne s'agissait que de moi, vous pourriez me dire: soyez homme et regardez en face un malheur qui n'est encore que menaçant. Mais sa mère! Vous ne pouvez vous imaginer dans quel état elle est depuis huit jours.

— Mais enfin, Pierre est donc un mauvais fils? Parce qu'une femme ne l'aime pas, il impose à son père, à sa mère des souffrances sans nom!

— Mon cher Beauchamp! pensez-vous que je ne lui aie pas dit tout cela? Mais il a totalement perdu l'esprit.

— Comment Pierre a-t-il connu Mlle de Maltaverne?

— C'est, je crois, lors du mariage du duc de Maillepré avec Mlle Diane de Villebault.

— Il y a six mois, alors?

— A peu près.

— Cette Jeanne de Maltaverne n'avait-elle pas une réputation un peu...

— Mlle de Maltaverne, reprit M. d'Héribaldi, s'est trouvée orpheline à l'âge de dix-neuf ans. On lui a donné pour tuteur un de ses oncles, viveur fini, qui pria la comtesse de Villebault, dont elle était parente éloignée, de la recueillir et de redresser un peu ses mauvais instincts.

— C'était, en effet, la seule femme capable de mener à bien une pareille tâche.

— Elle n'y réussit pas, cependant, loin de là, cette déplorable petite fille ne tarda pas, quelques années plus tard, à troubler profondément la maison de la comtesse.

— Aimable personne! dit ironiquement M. de Beauchamp.

— Douée d'une intelligence extraordinaire, très fine, très charmante et jolie de cette beauté pudique et délicate qu'on accorde aux madones, elle était d'autant plus dangereuse qu'elle a, dit-on, le génie de l'intrigue. Menteuse pour le plaisir d'altérer la vérité, mauvaise par nature, elle commença, dès son arrivée dans la maison, par ourdir mille combinaisons perverses.

— Et l'on n'a pas pris une résolution énergique?

— En peu de temps elle eut calomnié Mme de Villebault auprès de son mari, refroidi tous rapports entre la mère et la fille, insinué des soupçons monstrueux sur la conduite du comte lui-même.

— Un serpent, alors?

— Par un heureux hasard, tout l'échafaudage de ses mensonges et de son hypocrisie s'écroula un jour. On put la convaincre de son indignité; son tuteur, obligé de la reprendre, la mit pensionnaire dans une maison de retraite dont la règle était fort sévère.

— Enfin!

— Mais elle avait assisté au mariage de Mlle Diane de Villebault où mon fils s'en était brusquement et follement amouraché.

— Pierre n'était-il pas l'ami du duc de Maillepré?

— L'ami intime.

— Comment celui-ci, alors, n'a-t-il pas mis votre fils en garde contre l'amour d'une si dangereuse personne?

— Il n'y a pas manqué. Sa jeune femme révélait en même temps à Pierre tout ce que Jeanne de Maltaverne imaginait naguère pour troubler sa famille. Elle la peignit sous son vrai jour, la montrant dangereuse et pleine d'artifices, aimant le mal pour lui-même et destinée à remplir dans la vie un rôle d'aventurière.

— Rien n'y fit?

— Rien! avec la décision qui est dans son caractère, il alla trouver Saint-Verain, et lui demanda la main de Jeanne.

— Et Saint-Verain, enchanté sans doute de se décharger de la responsabilité d'une telle pupille, s'empressa de l'accorder?

— Oui, mais mon fils et le tuteur avaient compté sans la fougueuse énergie de Jeanne. Quand Saint-Verain lui amena Pierre, elle déclara qu'elle entendait rester maîtresse de son choix.

(A suivre)

CHAMPION

La Semaine Nationale de Rechange
du 5 au 11 MAI



Synchronisez avec le programme spécial de la Bougie Champion, d'un océan à l'autre, sur le N. B. C. Blue Network (33 postes), samedi soir, le 4 mai, de 11 h. à 11 h. 30 p. m., heure solaire de l'est.

Champion X — Pour Ford Modèle T — boîte rouge — 80c. Champion — pour tous autres autos, dont le Ford Modèle A, les camions, tracteurs et moteurs stationnaires — 90c.

profitez..

du prix des Nouvelles Bougies

UNE FOIS de plus, Champion vous rappelle que pour obtenir de votre moteur un rendement parfait, durant toute l'année prochaine, vous devez dès maintenant y installer un nouveau jeu complet de bougies d'allumage.

Les Bougies d'Allumage Champion elles-mêmes doivent être renouvelées, bien qu'elles donnent un service plus prolongé et bien meilleur que toute autre bougie d'allumage.

Si vous avez fait plus de 10,000 milles avec vos bougies, un nouveau jeu des nouvelles Champion perfectionnées donnera à votre auto plus de force et de

vitesse et diminuera le coût d'entretien en diminuant la consommation d'essence et d'huile.

De plus, les améliorations importantes, les supériorités éprouvées et exclusives des nouvelles bougies Champion perfectionnées doivent vous décider à les utiliser—quelles que soient les bougies que vous employez actuellement.

Profitez de la Semaine Nationale de Rechange Champion pour installer dans votre moteur un nouveau jeu de Champion. C'est la meilleure manière de maintenir à son maximum l'efficacité et l'économie du moteur. Adressez-vous à l'un de nos 12,000 dépositaires.

UN PRODUIT DE FABRICATION CANADIENNE

CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED
WINDSOR, ONTARIO

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA DOULEUR D'AIMER

par ELY MONTCLERC

No 20 (Suite)

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

DEUXIEME PARTIE

VIII

Josette emmenait son frère. Elle eût ardemment souhaité emmener également son amie Solange.

Mais celle-ci refusa.

— Non, non, laissez-moi, dit-elle.

Vous êtes heureuse, vous n'avez plus besoin de mon dévouement ni de ma présence. D'autres devoirs me réclament.

Je me sens attirée vers Bellegarde par une attraction si puissante que je ne résiste plus. Je veux vivre enfin selon mon cœur.

Là-bas, je le sais, je serai bien accueillie. Laissez-moi retourner auprès de celui que j'aime.

Je crois connaître son cœur. Si je me trompe... si quelque jour il est oublieux, ingrat... si, ayant tout reçu de moi, il m'abandonne... advienne que pourra.

— Oh! Solange! mon amie bien chère... je veux croire qu'il appréciera à sa valeur, le don inestimable de votre tendresse. Je veux croire que de beaux jours s'annoncent pour vous.

Si je me trompe, moi aussi, n'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous avez en moi une sœur. Et vers votre sœur, revenez avec confiance.

Solange promit.

De même que l'année précédente, le soir tombait lorsque Solange descendit du train en gare de Saint-Saulge.

Personne n'était venu l'attendre puisqu'elle n'avait pas prévenu de son arrivée.

Depuis un grand mois, même, elle était sans nouvelles de Landry et de Mauvoisin.

Mais emportée par le tourbillon des événements, elle s'était moins aperçue que d'ordinaire de ce silence.

Josette d'Apréval vient d'épouser José Brizeux. Le soir de ses nocces José reçoit une visite d'un homme mystérieux.

José disparaît le soir même de son mariage en envoyant une lettre à sa fiancée dans laquelle il lui dit qu'il se suicide.

La jeune mariée est désespérée.

Un aventurier, Lord Dudley, veut épouser la jeune femme et se fait admettre dans la maison du marquis d'Apréval.

Cet aventurier a surpris un secret de la marquise et il abuse de la situation pour persécuter la pauvre femme.

Il aime la fille de la marquise, Josette, qu'il fait enlever la nuit et qu'il cache dans son château en Angleterre.

Mais des amis secrets font évader la jeune femme pendant que lord Dudley est en voyage.

Sur la place de la gare se trouvait un loueur de voitures avec lequel la gouvernante parvint à s'entendre.

Elle laissa ses bagages en consigne, ne prenant que son nécessaire de voyage, car un sentiment de pudeur bien compréhensible, lui interdisait de paraître vouloir imposer sa présence.

Sous un joli ciel gris pommelée la carriole cheminait.

Les peupliers filaient de chaque côté de la route.

Les blés qui la bordaient, dressaient leurs têtes verdoyantes, et semblaient saluer au passage la jolie voyageuse.

Attendrie, grisée de souvenirs, Solange reconnaissait le paysage familial, les champs, les bois, les collines aux flancs arrondis.

Elle respirait l'air que respirait son maître bien-aimé. Enfin, elle l'allait revoir!

Soudain, Bellegarde apparut à ses yeux.

La cour d'honneur en demi-cercle, la haute grille avec ses fers de lance, le vaste quadrilatère formé par le château... ses toits d'ardoise, ses cheminées, ses fenêtres multiples garnies de petits carreaux verdâtres.

Machinalement elle ouvrit les bras, d'une étreinte éperdue, ces objets inertes.

— On arrive juste à la nuit! observa le conducteur de la carriole en dirigeant son cheval vers l'avenue de tilleuls précédant le château.

Bientôt retentissait la vieille cloche au son fêlé.

Pas une lumière ne se voyait. La demeure semblait déserte.

Mais Solange ne s'en inquiétait guère, connaissant l'aspect peu hospitalier de Bellegarde.

Comme à ce premier coup de cloche, rien ne répondait, on récidiva.

Péniblement, la porte s'entr'ouvrit; Simone parut sur le porron. Elle cria:

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est moi, Simone, répondait la gouvernante, d'une voix où frémissaient toutes ses secrètes espérances. C'est moi! Mme Solange Mornay!

— Ah! ben! Ah! ben! attendez voir un peu!

La servante s'engouffra à l'intérieur, pour reparaitre bientôt, suivie de la vieille Mauvoisin, qui accourait effarée.

Ses mains tremblantes ne parvenaient pas à ouvrir la grille...

Elle s'impatientait, elle pestait après cette grande fainéante de Simone. Les gonds rouillés cédèrent enfin, livrant passage à la voiture.

— Ne dérangez personne, dit Solange, j'ai seulement mon nécessaire.

Veuillez le prendre Simone!

Mauvoisin attira la jeune femme sur sa poitrine, et s'écria:

— Oh! mon enfant! vous voilà enfin! C'est une inspiration du ciel qui vous a poussée.

Car vous ne venez pas en passant? Vous allez rester je suppose?

— Si on veut bien de moi...

— Si on veut bien de vous? Mais vous êtes notre Providence! mais vous m'apportez le salut de ma fille!

Si vous saviez! Ici le malheur et la maladie sont entrés... Vous m'aidez à les chasser.

— Oh! bégaya Solange le cœur affreusement serré, M. de Cimmiez?

Elle n'osa pousser plus loin, tant elle redoutait la réponse.

Mauvoisin haussa tristement les épaules.

— Non, ce n'est pas lui! C'est l'enfant, ma petite Agnès...

Elle délire et vous réclame sans cesse. Moi je n'osais pas, vous pensez! je n'osais pas...

Je suis seule pour la soigner, Landry est parti...

— Parti? jeta la gouvernante dans un cri douloureux.

— Oui, il n'y tenait plus. Il m'a dit:

« Je m'en vais ma vieille. Où? Je l'ignore. Reviendrai-je? »

« Ne reviendrai-je pas? Je l'ignore également! »

Et voilà! et voilà... ma pauvre petite!

Mauvoisin ne vit pas le regard désolé de sa compagne, prendre le ciel à témoin de sa cruelle déception.

Elle ne vit pas le geste convulsif dont celle-ci s'étreignit le cœur, elle n'entendit pas son soupir déchirant.

Accourir vers l'amour, vers la joie, et n'embrasser que le néant, et ne trouver que la maladie... la mort peut-être qui sait?

Caprice du destin, caprice féroce, souffrance injuste pour cette âme tendre.

Mais la souffrance est-elle jamais justifiée?

Cependant la vieille nourrice entraînait Solange vers la maison, répétant:

— Ah! quel bonheur! quelle inspiration étonnante vous avez eue ma fille!

Rien qu'à vous voir il me semble que nous sommes sauvées.

— Allons! murmura la gouvernante dans un nouveau soupir, de résignation cette fois.

Et sa première nuit à Bellegarde, elle la passa au chevet de la petite Agnès.

L'enfant n'était pas seule malade. Sa mère souffrait de la même affection.

Une épidémie de fièvre typhoïde s'étant déclarée dans le pays, Catherine de Cimiez, on ne sait comment, gagna la contagion.

Peut-être fut-ce la Déchelette qui causa innocemment ce malheur.

Son fils, en effet, était venu la voir. Précisément, au village qu'il habitait, on signalait plusieurs cas très graves.

Quoi qu'il en soit, la femme de Landry fut atteinte, et cela si sérieusement, qu'on dut l'enlever de sa cellule pour l'installer avec tout le confort désirable, dans une des chambres du château.

Minée par une fièvre intense, la malheureuse folle n'était plus dangereuse.

Mauvoisin et la Déchelette se relayaient afin de la soigner.

C'est ainsi que la petite Agnès prit le typhus à son tour.

L'enfant, depuis le départ de sa gouvernante, était en proie à une tristesse contre laquelle rien ne pouvait réagir.

Il faut reconnaître d'ailleurs, que Landry, hanté par sa peine intime, que Mauvoisin sans cesse tourmenté, ne constituaient pas pour la fillette, un voisinage bien réconfortant.

Agnès retombait insensiblement dans l'apathie physique et morale dont Solange, naguère, avait eu tant de peine à la tirer.

Et la maladie avait ainsi triomphé de son organisme débilite.

Un vieux médecin, le confident et l'ami du comte de Cimiez venait chaque jour visiter les deux patientes.

Pour l'une, pour Catherine, la période d'incubation entraînait dans la phase la plus critique, et cela ne laissait pas que d'inquiéter beaucoup le praticien.

Quand les fous se mettent à avoir les maladies de tout le monde, il faut un miracle pour les sauver.

D'autre part, dans le cas où une catastrophe surviendrait, comment en aviser le comte de Cimiez ?

On ne savait où le prendre, et depuis son départ, il n'avait pas donné signe de vie.

Lorsque le vieux docteur et Mauvoisin examinaient ensemble cette éventualité, Solange disait invariablement.

— Essayons de guérir Mme de Cimiez. De la sorte tout ira bien.

— La guérir ? Je le voudrais.

Malheureusement j'en doute fort, chère madame, et je crains bien, quand le comte reviendra,

qu'il ne trouve sa femme au cimetière.

Après tout... cette mort serait pour lui un soulagement véritable, toutefois, nous ne devons pas nous arrêter à ces considérations ; faisons notre devoir.

La gouvernante faisait son devoir, largement.

Infatigable, elle allait d'une patiente à l'autre, passait les nuits, luttait contre le mal pied à pied.

Ainsi elle espérait chasser de son esprit les pensées mauvaises, les conseils perfides...

Catherine morte, Landry devenait libre.

Et alors ? Et alors ?...

— Non, se révoltait la jeune femme dans sa loyauté parfaite, non, je ne veux pas t'écouter, voix perverse. Quoi qu'il advienne je n'aurai point un reproche à m'adresser.

Acheter le bonheur à ce prix ? Donner moi-même par ma négligence, le coup de pouce à la destinée ?

Jamais ! C'est une suprême tentation. J'en sortirai victorieuse.

Admirable, dévouée, comme s'il se fût agi de sa sœur ou de sa mère, elle soignait la folle, n'omettant aucune des prescriptions du docteur, exacte comme un chronomètre, ne se laissant rebuter par aucune des besognes auxquelles son rôle d'infirmière la contraignait.

Le succès, malheureusement, ne couronnait pas ses efforts. Catherine allait de mal en pis.

Par contre, Agnès semblait renaître.

Depuis qu'elle avait reconnu sa chère Solange, on eût dit qu'un sang nouveau circulait dans ses veines. Trois semaines après l'arrivée de Mme Mornay à Bellegarde, la fillette entraînait en convalescence.

Alors, Solange lui demanda un grand sacrifice.

— Ma mignonne, fit-elle, maintenant que te voici hors d'affaire, tu vas être bien gentille.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je vous obéirai, vous le savez.

— J'y compte. Tu vas rester en bas avec Mauvoisin, et ne plus remonter jusqu'à ce que Mme de Cimiez soit guérie.

— Oh ! et pour vous embrasser ?

Bientôt je pourrai rester levée tout le jour.

— Tu joueras dans le jardin, sous les fenêtres.

Je te dirai bonjour de temps en temps, mais je ne te veux pas ici.

Il y a du danger.

Nous nous rattraperons plus tard, ma petite fille.

— J'étais si heureuse de vous avoir ! S'il faut encore se séparer !

— Ce n'est point une séparation.

— Si, c'en est une. Je vous aime tant ! Comme ma mère !

Plus que ma mère !... puisque elle... je ne la voyais pas...

Est-ce que vous savez pourquoi ?

La gouvernante se détournait.

— Je l'ignore Agnès, et je n'ai point à le chercher. Toi non plus.

Afin d'éviter de nouvelles questions embarrassantes elle revint à son poste.

Ce même jour Simone descendit le lit de l'enfant au rez-de-chaussée, où elle aurait pour gardienne et compagne la bonne Mauvoisin.

Quant à Solange elle s'enfermait bravement avec Catherine.

La Déchelette l'aidait. Mais la fièvre montait terriblement. D'ordinaire elle baisse après vingt et un jours.

Il y en avait quarante que la folle était alitée, et son état ne faisait qu'empirer.

Elle ne bougeait plus sur sa couche, elle n'ouvrait plus les yeux. Un souffle court et brûlant s'échappait de ses lèvres.

A maintes reprises elle sursautait comme sortant d'un rêve pénible.

Ses mains s'agitaient dans le vide. Sa respiration semblait alors émaner des profondeurs de l'être et s'achevait par un râle bref.

La Déchelette, debout auprès du lit, hochait la tête, et adressait à sa compagne des signes éloquentes. Cela signifiait :

— Elle est perdue !

En effet, d'heure en heure Catherine inclinait vers la tombe.

Les craintes du médecin se transformaient en certitude.

Encore quelques jours, quelques heures peut-être, et Mme de Cimiez ne serait plus qu'une ombre.

Qu'y avait-il derrière ce front sillonné de rides ?

Le souvenir, le remords s'éveillaient-ils durant ces instants suprêmes ? Se rappelait-elle son crime ? En éprouvait-elle du regret ?

Jamais le mystère ne devait être éclairci.

Après quarante-huit heures d'agonie la démente s'éteignit enfin, sans avoir repris contact avec le monde visible, paraissant

(Suite à la page 22)



Conservez la santé des enfants !

Il faut dans la diète de l'enfant, du fer et de la Vitamine ! Sans cela, il ne peut se développer.

La Véritable Mélasse **Extra Fancy** des Barbades, occupe un premier rang parmi les aliments contenant du fer. Les savants ont prouvé qu'elle est riche en Vitamines.

Pour la santé de vos enfants, employez — sur la table et à la cuisine — la Véritable Mélasse **Extra Fancy** des Barbades.

LES BONS EPICIERIS LA VENDENT.

13F



COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Localité

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Frottez-en les reins douloureux. — Une vive friction avec l'huile électrique du Dr Thomas soulagera les reins douloureux. La peau absorbera aussitôt l'huile qui pénétrera dans les tissus et apportera un prompt soulagement. Essayez-la et soyez convaincu. Comme le remède pénètre, la douleur s'en va et il y a ample matière à dire que c'est un excellent produit.

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 21)

ignorer les gens qui l'entouraient, et le lieu où elle se trouvait.

Solange, aidée par la fidèle muette, ensevelit la femme de Landry.

Elle passa dans la chambre mortuaire les heures précédant l'enterrement.

Oh! les tristes funérailles! Trop faible pour escorter sa mère au champ de repos, Agnès resta à la maison avec Simone.

Mauvoisin, la Déchelette, Mme Mornay et le vieux docteur, marchèrent seuls derrière le corbillard.

C'était un jour de semaine, les paysans travaillaient aux champs, l'église, située hors du village, groupait autour de ses murs les tombes du cimetière.

Sans glas funèbre, sans cérémonie pompeuse, la comtesse fut inhumée, après une courte prière dite par le curé de la paroisse.

Bientôt, son nom serait gravé dans la chapelle de la famille de Cimiez, au-dessous du nom de Philippe, le frère de Landry.

Appuyée sur le bras de Solange, la démarche alourdie par les fatigues de ces temps d'épreuve, autant que par l'âge, Mauvoisin disait à la jeune femme en retournant au château :

— Croyez-vous, hein, ma fille, que notre situation est terrible!

Voilà une femme dans la terre et son mari ne sait même pas qu'elle a été malade!

Enfin, nous avons fait tout ce que nous pouvions. Nous n'avons rien à nous reprocher.

Malgré ça Landry n'est pas raisonnable! Où est-il? Que fait-il? Les autres fois, il m'écrivait régulièrement tous les quinze jours.

Maintenant rien, rien de rien! Pas possible, il perd la tête!

— Que voulez-vous? On ne peut qu'attendre.

Peut-être finira-t-il par se décider.

— Il y a des fois où je me fais des imaginations désolantes.

S'il lui était arrivé malheur à son tour? Un accident de bateau, de chemin de fer... la maladie... Tout est possible!

Le voyez-vous sur un lit d'auberge ou d'hôpital, seule comme un chien? Cette idée me rend folle par moments.

Solange ne put répondre, elle étouffait. Une lame aiguë lui perçait le cœur.

Oh! ce pressentiment! ce pressentiment sinistre! Que de fois

déjà il était venu la visiter! Et, à voix basse elle se répétait:

« Je consens à ne jamais le revoir... je consens à finir mes jours dans la solitude et l'abandon. Mais qu'il vive, qu'il vive... »

« Je vous supplie mon Dieu, que je le sache vivant! »

On n'avait plus besoin de la Déchelette.

Une fois que la vieille maison eut repris son aspect normal, une fois que tout fut rangé, l'existence reprit à Bellegarde son cours monotone et régulier.

La muette retourna chez son fils.

On lui devait une récompense pour ses longs services, et son dévouement.

Mais, en l'absence du maître, Mauvoisin ne pouvait en déterminer l'importance.

— Attendez, vous aussi ma pauvre vieille, lui dit la nourrice.

Un de ces quatre matins, il faudra tout de même bien que mon fieu me donne de ses nouvelles, ou que quelqu'un m'en donne pour lui.

Du geste, la Déchelette fit comprendre qu'elle n'était ni inquiète ni pressée. Puis elle partit.

Le vieux château retomba à son engourdissement, Agnès, entièrement rétablie, y apportait seule un peu d'animation.

Solange était à bout de courage.

L'an dernier, Solange avait des curiosités enfantines, aimant à parcourir ces vastes salles, à les réveiller momentanément de leur somnolence maussade... ouvrant les armoires, fouillant dans les tiroirs, ornant de fleurs fraîches les vases et les jardinières...

Il lui semblait que Bellegarde était son domaine, et qu'elle avait pour tâche de l'embellir.

Aujourd'hui rien ne l'intéressait plus, tout lui devenait indifférent.

Elle devait se contraindre pour donner à son élève les leçons nécessaires. Et, malgré les prières instantes d'Agnès, elle ne pouvait se décider à ouvrir le piano.

En proie à une invincible apathie, elle laissait couler les jours, et c'est en vain que l'été étalait ses splendeurs.

Solange restait insensible au charme de la nature. Pourtant, autrefois, la nature était son amie, et sa grande voix savait la consoler.

A cette heure, ce qu'éprouvait la jeune femme demeurait inexplicable.

Un découragement infini, une absence fatale de désirs, quelque

chose qui n'était pas la mort et qui y ressemblait cependant.

Les mois chauds passèrent, l'automne revint.

Peu à peu les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles, le ciel se chargea de lourds nuages, des pluies interminables et fréquentes noyèrent la campagne.

Ce fut la saison mélancolique, les jours brumeux et courts, les nuits froides... durant lesquelles souffle en tempête une bise aigre.

Le long des couloirs de Bellegarde le vent mugissait comme un fantôme irrité.

Parfois, se rappelant les événements de l'année précédente, Solange croyait entendre le frôlement mystérieux contre sa porte, la course éperdue de Catherine dans la galerie.

Son ombre ne revenait-elle pas hanter la vieille demeure?

De Landry, rien toujours.

L'inquiétude de Mauvoisin devenait terrible, et il faut bien convenir que les apparences justifiaient ces craintes. On avait le droit de tout supposer.

Une gêne affreuse pesait sur le cœur des deux femmes.

C'était à tel point qu'elles n'osaient prononcer le nom de l'absent, et que, quand leur regard se croisait, elles étaient obligées de détourner vivement la tête pour ne pas éclater en sanglots.

Un jour, la vieille nourrice finit par déclarer qu'elle n'y tenait plus, et qu'elle allait trouver le notaire des Cimiez afin de conférer avec lui.

Au retour elle dit :

— J'attends jusqu'à la fin du mois, dernier délai.

Si à ce moment mon fieu n'a pas donné signe de vie, le notaire fera les recherches. Il commence à se tourmenter lui aussi. Il me déclarait tantôt :

— Certes, le comte de Cimiez est libre de ses actes, et ne doit aucun compte à personne.

Néanmoins, sans vouloir attenter à sa liberté morale, nous avons le devoir de rechercher ce qu'il est devenu.

Trop d'intérêts restent en souffrance, du fait de cette absence inexplicable.

Solange se cacha le visage dans ses mains. Au mouvement convulsif de ses épaules, la vieille nourrice s'aperçut que sa compagne pleurait.

Elle vit l'embrasser.

— Vous êtes comme moi, n'est-ce pas, ma fille? Vous avez le cœur en peine? Il y a de quoi.

Penser que mon fieu souffre et se désolait au loin quand la route

est libre, quand tout est aplani, et qu'il lui suffirait d'étendre la main pour être le plus heureux des hommes!

— Ah! soupira la gouvernante, je ne me dis pas tout cela.

Je ne songe qu'à une chose, et cette chose est atroce...

— Vous avez peur qu'il ne soit mort?

— Hélas! Quitter la terre seul, en pays étranger, sans une main amie pour vous fermer les yeux... c'est horrible...

— Taisez-vous, taisez-vous, Solange! Moi non plus, je ne peux chasser cette idée.

— Faudra-t-il que mes vieux jours connaissent une pareille douleur?

Faudra-t-il que ma pauvre petite Agnès reste orpheline?

C'est du coup que je dirais au bon Dieu: Vous n'êtes pas juste à la fin!

Chaque soir, sur le calendrier, Solange effaçait un jour.

Le mois s'achevait. Et, coïncidence attristante, le délai que s'était imposé la nourrice expirerait précisément pour les fêtes mélancoliques de la Toussaint.

Gagnée par la tristesse constante de ses deux compagnes, Agnès ne jouait plus, ne courait plus.

Elle restait silencieuse au coin du feu avec un livre, pendant des après-midi entiers.

Poussée par un sentiment inexplicable Solange sortait quand les premières ombres du crépuscule commençaient à s'épandre sur la campagne.

Elle s'enveloppait d'une mante, elle allait s'asseoir à l'extrémité de l'avenue de tilleuls. Une vieille borne aplatie lui servait de siège.

Le regard lointain, elle fixait la route, la longue route par où le maître bien-aimé eût pu revenir, mais qui restait invariablement déserte.

Une intuition trop certainement mensongère lui répétait sans cesse:

— Va! va l'attendre.

Lassé de parcourir le monde, il reviendra un soir chercher le gîte familial, la caresse de sa vieille nourrice, le baiser de son enfant.

Il reviendra seul, malheureux, à pied, comme un voyageur errant, triste, désabusé, meurtri...

Il reviendra avec de grands yeux fiévreux, un visage hâve, des cheveux tout blancs.

Tu reconnaitras dans la pénombre sa haute silhouette, et ton cœur battra plus vite en

écoutant résonner sur la terre, le bruit de ses pas.

Va!... pour qu'il trouve au seuil de sa demeure ton sourire de bienvenue et d'espoir... va, pour qu'il comprenne que le soleil brillera encore sur ses jours.

Elle allait. Elle attendait jusqu'à ce qu'il fût bien tard, jusqu'à ce que tout fût endormi autour d'elle.

Personne, personne... Landry ne reparait pas.

Et le terme approchait.

Cependant, un soir, au moment où s'épaississait la nuit, Solange tressaillit tout à coup.

Quelqu'un marchait non loin.

Était-ce un paysan attardé?

Les pas se rapprochèrent.

Ce quelqu'un venait à Bellegarde car l'extrémité de l'avenue où était la gouvernante bifurquait avec le chemin conduisant au village, et c'est dans l'avenue que s'engageait le voyageur.

Un homme grand, maigre, marchait le dos voûté, s'appuyant sur une canne.

Solange n'y voyait pas suffisamment pour distinguer ses traits, mais, aux battements fous de son cœur, elle ne pouvait se méprendre.

La voix mystérieuse ne s'était point trompée. Il était là le doux ami, il arrivait... il se dirigeait vers son antique demeure, espérant y trouver un refuge.

Elle se dressa, et vint se placer au milieu de la route.

Elle apparut, grande, impressionnante, elle ressemblait à une vision d'outre-tombe.

Le vent rabattit soudain le capuchon de sa mante, éparpilla sur ses épaules les flots de sa chevelure.

Landry s'arrêta, saisi d'effroi.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? demanda-t-il.

— Oh! mon maître, mon cher maître! ne me reconnaissez-vous pas?

Faut-il vous dire le nom de celle qui se consumait en une vaine attente?

— Solange!

— Oui, Solange.

Il lui saisit les mains. Penché sur elle, il la dévorait des yeux.

Les astres nocturnes ne versaient qu'une pauvre lumière; n'importe, une éblouissante clarté l'illumina.

Il reconnut sa bien-aimée, et dans un sanglot l'attira contre son cœur en répétant:

— Merci, merci! Vous avez eu confiance, vous êtes venue, merci!

Dire que je pensais rentrer chez moi pour y mourir seul.

— Vous vivrez, mon ami, vous serez heureux.

Me voici, puisque, quelque indigne que je sois, vous m'aimez. Je vous appartiens...

Oh! que le temps m'a paru long! Six mois, Landry, six mois durant lesquels j'ai désespéré...

.. .. .

Après avoir séjourné quelques mois à Florence, José et sa femme durent quitter la belle et poétique Toscane, car son climat ne réussissait guère au pauvre François d'Apréval.

L'infirme voyait ses forces s'en aller de jour en jour. La phthisie le minait.

Il penchait vers la tombe; il s'y coucherait bientôt, et cela malgré les soins fraternels de Josette et de son mari, malgré tout leur dévouement, toute leur pitié, tout leur amour.

Ce n'est point impunément qu'on subit les intempéries, les mauvais traitements, la fatigue, la faim...

L'heure était proche pour le pauvre François. Bientôt il dormirait du bon sommeil définitif. Bientôt il aurait oublié jusqu'au dernier souvenir de sa vie si courte et si misérable.

Quand, après avoir constaté les ravages grandissants du mal impitoyable, les deux époux se regardaient, consternés, ils ne pouvaient s'empêcher de penser que la mort du pauvre enfant serait pour lui un bienfait.

Que pouvait être son existence? Un lourd fardeau, une douleur cuisante, une humiliation perpétuelle à cause de sa disgrâce physique.

Un remords constant, et vivant, et tangible pour sa mère, un chagrin infini pour Renaud.

Hélas! oui. Si barbare que leur parût ce vœu, ils devaient l'exprimer dans le silence de leur cœur. Mais ils se révoltaient dans leur conscience et dans leur devoir; ils voulaient du moins tout tenter, sinon pour sauver le malheureux enfant, du moins pour prolonger et embellir ses derniers jours.

Ils voulaient qu'avant de quitter la terre, celui qui fut Toine, le souffre-douleurs de l'infâme couple Blumenthal, connût la douceur des soirs embaumés, l'enchantement des pays de rêve, et le bonheur de se sentir aimé.

C'est pourquoi, lorsque s'annonça l'automne, José et sa femme quittèrent Florence. Ils allaient passer l'hiver à Corfou, le pays des miracles.

Là, les malades les plus désespérés oublient leurs souffrances

pour ne goûter que le charme enivrant d'une nature splendide et d'un ciel féérique.

Là, les fleurs sont merveilleuses, d'une grâce non pareille, là, le silence et la solitude sont peuplés de songes enchanteurs, et le murmure de la mer est si puissamment tendre qu'on se croit bercé dans les bras de la nature comme un enfant sur le sein de sa mère.

La villa louée par le docteur voisinait avec les splendides jardins de l'Achilleon.

L'ombre gracieuse de l'infortunée souveraine qui y promenait naguère sa mélancolique nostalgie, et le pressentiment de sa fin tragique ne venait-elle pas, parfois, errer sous les portiques de cette demeure, qui fut son oeuvre caressée et qu'elle aimait tant?

L'infirme vécut en ce lieu des jours inoubliables.

Le soir de sa courte vie fut pareil à une apothéose. Il était heureux, choyé, gâté, chéri; il respirait à satiété l'odeur des roses, il s'emplissait les yeux d'un spectacle de beauté inouïe, il ne sentait pas venir la mort, car prise de compassion sans doute, elle lui épargnait les angoisses, et les affres dernières. Jusqu'à la fin il s'enivrait d'une bienheureuse illusion.

Les choses et les gens lui souriaient. Sa mère elle-même, cette belle créature aux yeux clairs, qui lui manifestait une hostilité si pénible, sa mère le regardait avec bonté, avec tendresse.

Dans son regard plus d'horreur, plus d'effroi, rien qu'une immense pitié, rien qu'un désir éperdu de réparation.

Que dire du marquis d'Apréval? Celui-là c'était plus qu'un père pour François, c'était une sorte de Dieu, et l'infirme l'adorait.

Et puis, Josette si charmante, son mari si dévoué, et puis, la chère petite fille dont les gazouillements d'oiseau égayaient la maisonnette... En vérité, le malade sentait son cœur trop petit pour contenir tant d'amours, tant de joies, un pareil ravissement.

Parfois cependant, il soupirait. Josette un jour le surprit rêveur, des larmes plein les yeux.

— Qu'as-tu, mon frère? lui demanda-t-elle. Quel chagrin?

— Ce n'est pas un chagrin... c'est... c'est une envie que j'ai. Oh! une envie si forte...

— Dis vite. Tu sais bien que nous voulons ce que tu veux.

OUI

vous pouvez facilement
faire les plus
délicieux

Gâteaux. Biscuits. Beignes Galettes, etc.

moyennant la

POUDRE A PATE MAGIQUE

FABRIQUEE
EN
CANADA



MAGIC
BAKING
POWDER

NE CONTIENT
PAS
D'ALUN

LA CIE. E.W. GILLET LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC

— Oui, vous êtes bons... Aussi quand je serai parti...

— Veux-tu bien!... protesta la jeune femme en pâlisant.

— Si, va Josette, laisse-moi convenir tout haut de ce que vous pensez tout bas... Je m'en vais... Ça vaut mieux, même pour moi... Je ne le regrette pas; je suis très bien, très heureux, très content. Et puisque tu affirmes qu'après la mort, notre âme est libre, il me tarde même, de changer mon vilain corps contrefait, ma figure horrible, contre une belle robe tissée de vapeurs et de lumière.

— François! François! tu me causes une grande peine...

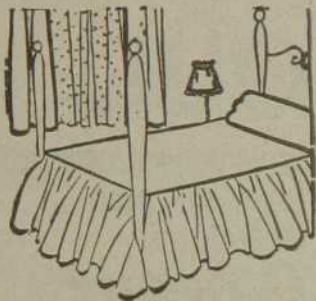
— Pourquoi, ma soeur? Parce que je dis des choses raisonnables? Il ne fallait pas, alors, éveiller mon intelligence endormie... Il fallait me laisser, stupide et bégayant, comme j'étais chez les Blumenthal.

Josette saisit à pleins bras son frère et l'étreignit contre sa poitrine.

— Je t'en prie, assez! Chasse ces vilaines pensées qui me font mal.

Dis-moi plutôt ce que tu désires.

(Suite à la page 24)



PRISCILLA

La garniture idéale

Il est de mode de mettre de la couleur dans les chambres à coucher. Vous obtenez de jolis effets en garnissant vos rideaux, dessus de lits, dessus d'oreillers, etc., de Galon Plié en Biais Priscilla à double plis, ayant soin de choisir des teintes faisant contraste.

Avec Priscilla, rien de plus facile que de garnir les coins carrés ou de festonner. Ce galon étant parfaitement biaisé, ne saurait faire de mauvais plis. Choix de 30 teintes lavables en linon et soie, en une variété de largeurs. Il n'y a pas d'imitations qui valent Priscilla.

En soie, trois verges à la carte.
En linon, six verges à la carte.
A prix modérés partout.

DEMANDEZ LE LIVRE DE MODES
Seize pages de choses intéressantes sur les modes et carte d'essai de Priscilla, grandeur exacte. Indiquez 10 sous en timbres-postes pour le linon, ou 25 sous pour la soie, au choix.

Spécifiez la couleur.

Adressez votre lettre au Dépt. "B".
Écrivez lisiblement vos noms et adresse.

Priscilla
BIAS FOLD TAPE
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE
The Kay Manufacturing Co.
Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

Fait Simple

Les chimistes chercheront longtemps un meilleur dentifrice que la Pâte à Dents à Triple Action Minty. Elle nettoie, polit et protège vos dents, tout en gardant vos gencives fermes et saines. Aucun dentifrice ne peut faire plus

EN VENTE PARTOUT

Pâte
dentifrice
AUX TROIS QUALITÉS
Minty
POURQUOI PLUS? **25¢**

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 23)

— Tu as raison. Eh bien! je voudrais revoir ton amie Solange. Elle me manque...

Elle devrait être ici, près de vous, pour que je sois tout à fait heureux...

— Tu l'aimes donc si fort, François?

L'infirmière crispa ses mains maigres sur son torse débile, et soupira.

— Elle est la première créature au monde qui me sourit avec bonté... Je veux lui dire merci, et l'embrasser encore avant... avant de mourir...

Ecris-lui; je suis sûr qu'elle viendra.

Josette soupira et promit.

Le soir même elle tenait sa promesse.

Ceci se passait au début de l'année nouvelle. En réponse à la demande pressante de son amie, Solange écrivit pour annoncer son mariage avec le comte Landry de Cimiez. Inutile d'ajouter qu'elle était ravie.

Pour obéir au vœu du malade, Solange allait se mettre en route avec son mari et la petite Agnès. Ce serait là leur voyage de noces. Malheureusement certaines circonstances empêchèrent les nouveaux mariés de partir aussitôt qu'ils l'eussent voulu, si bien qu'il s'écoula un mois entre le moment où François exprima son désir, et celui où ce désir devint une réalisation.

M. et Mme Landry de Cimiez débarquèrent à Corfou un soir de février. L'île, paresseusement allongée, exhalait au large ses parfums enivrants. Une floraison splendide, une orgie de couleurs et de senteurs faisait de cette partie du monde un Eden enchanté.

Solange et Landry, saisis par la beauté du lieu, se sentirent comme ravis en extase.

— Quel beau ciel! quelle douceur, quelle molesse dans l'air! Et comme elles sont brillantes les étoiles, dites, mon cher mari?

Cela me fait rêver à des choses... à des choses très vieilles... à une époque où peut-être nous nous connaissions déjà... Mais vous vous moquerez de moi, Landry, si j'exprime ma pensée?

Il ne répondit à sa femme que ces seuls mots, en lui serrant tendrement la main:

— Je ne me moquerai pas, ma chérie, car je suis comme vous. Il me semble, en vérité, que nous nous sommes toujours aimés, et que nous nous aimerons toujours.

Dès que je vous aperçus, mon âme s'élança vers la vôtre...

Tandis que les deux époux devaient ainsi à voix basse, et qu'Agnès s'emplissait les yeux de tout ce qu'ils voyaient d'admirable, la voiture filait, longeant des bois d'orangers, de citronniers, d'oliviers centenaires, cheus et tordus, pareils à des vieillards décrépits.

On atteignit la villa au moment où sonnaient huit heures.

Le coup de cloche des voyageurs résonna bizarrement dans le silence, et tout à coup, sans savoir pourquoi, Solange eut le cœur atrocement serré.

Tandis que deux domestiques transportaient les bagages, Cécile, la femme de chambre de Josette, s'approcha de Mme de Cimiez. Elle dit:

— Ma maîtresse m'envoie prévenir madame la comtesse que le malade est au plus bas.

Il agonise... il a gardé sa lucidité complète et ne cesse de réclamer madame la comtesse.

— Oh! Où est-il? conduisez-nous vite...

— Sur la terrasse. L'air est si doux qu'il ne la quitte pas. Je vais montrer le chemin à Madame, puis je conduirai Mademoiselle auprès de la nourrice, car...

Landry approuva d'un signe. En effet, Agnès ne devait point contempler le spectacle toujours déchirant d'une agonie. Même lorsque cette agonie est une délivrance.

Une superbe terrasse, abritée des vents, occupait une des ailes de la villa. C'est là, qu'étendu sur une chaise-longue, entouré de ses parents, de sa chère Josette, François d'Apresval attendait la mort.

Personne ne parlait, Andrée et sa fille se détournaient vivement quand leurs paupières débordaient de larmes.

Un peu à l'écart, dans l'ombre, Renaud et son gendre échangeaient parfois leurs pénibles impressions.

Elle s'avancait, rapide, la cruelle faucheuse. Ce n'était plus qu'une question de minutes. La langue du moribond s'embarrassait, un râle bref s'échappait de sa poitrine de squelette.

Mais son regard était encore clair, et ce regard apparaissait tellement expressif, qu'Andrée sentait son cœur se briser.

Soudain des pas rapides sur le gravier... un couple survient. La lueur de la lampe éclaire un gracieux visage féminin. Ah! qu'il le reconnaît vite ce cher visage, le pauvre François!

D'un effort incroyable, il se soulève... il tend les bras... il halète:

— Solange!

Déjà elle est à genoux auprès de la chaise longue, et baise ce front d'agonisant.

— Me voici! me voici! murmure la jeune femme en pleurant.

— Trop tard! bégaye François.

Et ses paupières s'abaissent, subitement. Le voile de la mort s'étend sur lui.

Il n'attendait que Solange. Maintenant qu'il a reçu sa suprême caresse, il peut partir...

Il part... doucement, dans un sourire. Voici que son âme est libérée... et qu'elle s'en va vers les pays merveilleux dont Josette lui a tant de fois parlé pour le consoler de sa disgrâce...

Quand Mme de Cimiez se retrouva seule avec son mari, elle ne put s'empêcher de s'écrier:

— Vraiment, le destin est injuste... François était innocent. Pourquoi la fatalité s'est-elle acharnée sur lui de la sorte?

Landry répliqua, songeur:

— Plaignons ce malheureux, mais, connaissez-vous, mon amie, les raisons mystérieuses de ce qui nous apparaît comme une injustice? N'est-ce point au contraire une parfaite justice?

Ne cherchons pas, et contentons-nous de dire avec Hamlet:

Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que n'en peut concevoir notre philosophie.

F I N

Choses Drolatiques

SUR LA RUE

Le petit garçon. — A qui parlais-tu?

Le petit camelot. — A mon associé; nous travaillons ensemble. Il écrit le journal que je vends.

IGNORANCE

— Qu'est-ce que l'ignorance?
— C'est de ne pas savoir ce qu'un autre sait.

DEVINETTE

— Qu'est-ce qui est toujours sur le feu et qui ne cuit jamais?
— La casserole.

EN CLASSE

— Comment, vous écrivez *apercevoir* avec deux p. Voulez-vous en effacer un tout de suite.
— Lequel?

Les Aventures de Marcel

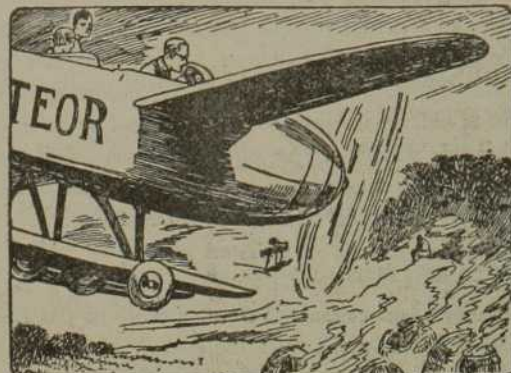
EPISODE NUMERO 123



1—Le chef des marchands complimenta vivement le brave Marcel qui venait de le sauver.



2—L'Oncle René atterrit et Marcel embarqua de nouveau dans le Météor qui se remit en marche.



3—Au bout de quelques heures on passa devant un village indien qui était en flammes.



4—Un jeune indien pleurait devant son village dévasté. Le Météor se posa à terre et on courut s'informer.



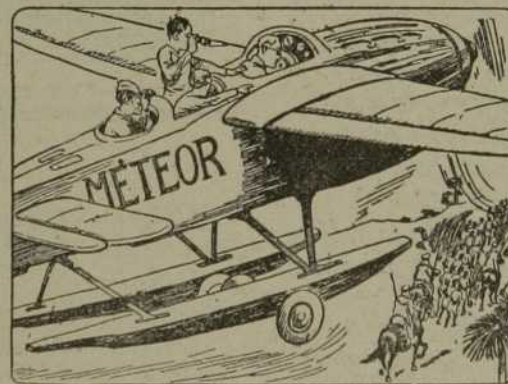
5—Le jeune indien pleurait à chaudes larmes. Marcel l'interrogea. L'indien parlait français.



6—Il raconta que tous les hommes du village avaient été pris par des bandits qui allaient les vendre comme esclaves. Lui seul était sauvé.



7—L'Oncle René voulut aller sauver tous ces pauvres nègres. On partit de nouveau dans la direction indiquée par l'enfant.



8—Bientôt on vit une troupe de noirs conduits par des arabes. Tous les nègres étaient enchaînés.



9—Jamais un spectacle aussi pénible ne s'était offert aux yeux de Marcel et de nos amis.



10—On voulut sauver tous ces nègres, mais le Météor en descendant brisa une de ses ailes sur un arbre.



11—Heureusement il y avait à bord tous les outils nécessaires pour réparer l'avarie.



12—Pendant qu'on travaillait Marcel partit pour voir où étaient les nègres esclaves.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

Monologue comique

MON AMI ET MOI

par PAUL COUTLEE

J'ai un ami qui a établi un record: il a travaillé durant quarante ans pour le même patron.

Moi, je bats son record: je fête, la semaine prochaine, mes noces d'or.

Voilà cinquante ans que je travaille pour la même patronne.

Mon ami a déjà passé trois jours et trois nuits sans dormir.

Moi, j'ai eu douze enfants; je le bats encore.

Mon ami est un virtuose. Il joue tout ce qu'il veut sur le saxophone.

Moi, je n'avais pas un an que je jouais déjà sur le congolém.

Mon ami a une maison de campagne couverte en ardoises.

Moi, j'en ai une couverte en hypothèques.

Mon ami mesure six pieds un pouce.

Moi, je mesure de la dentelle et du ruban à la journée.

Mon ami est célibataire et regrette de ne pas être marié.

Moi, je suis marié et le regrette.

Mon ami possède un coffre plein de linge.

Moi, j'en possède un plein de langes.

Mon ami possède des chemises qui n'ont pas de boutons.

Moi j'ai des boutons qui n'ont pas de chemises.

Mon ami, le soir, entre chez lui quand ça lui plaît.

Moi, je rentre chez moi quand ça plaît à ma femme.

Le samedi mon ami a toute sa paye dans sa poche.

Le samedi ma femme a toute ma paye dans sa sacoche.

Ah! mon ami est un homme heureux tandis que moi... j'entends ma femme... moi aussi, je suis un homme heureux.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons achetez QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1226, rue St-André, Montréal. Prix: Un dollar le volume, au choix.

DANS LE MENAGE

Madame. — Crois-tu que tu as épousé une cuisinière en me prenant.

Monsieur. — Non, mais je ne croyais pas avoir épousé la championne mondiale pour ouvrir les boîtes de conserves.

PAS HEUREUSE

— J'espère que tu es heureuse avec ton mari?

— Comment veux-tu que je sois heureuse. Il passe la moitié de sa vie à parler de lui et l'autre à parler de sa première femme.

LA RAISON

L'enfant. — Ça serait bien mieux, maman, si tu avais mal aux dents au lieu de ma petite soeur.

La maman. — Pourquoi crois-tu que ce serait mieux?

L'enfant. — Parce que tu peux enlever tes dents, et ma petite soeur ne le peut pas.

EN CHEMIN DE FER

Le conducteur. — Votre billet est pour Québec et nous allons à Ottawa.

Le voyageur. — Est-ce que le mécanicien le sait?

PHILOSOPHIE

— Quand chacun aura son petit aéroplane les caractères des individus s'adouciront.

— Comment cela?

— On s'habituerà à passer par-dessus bien des choses.

AU TRIBUNAL



L'avocat. — Vous avez assisté à la bataille?

Le témoin. — Oui, monsieur l'avocat.

L'avocat. — Croyez-vous que l'assaut a été fait avec préméditation?

Le témoin. — Non, monsieur, avec un maillet.

EN PRISON

Le geolier. — Nous vous rendons votre liberté mais vous allez nous promettre de ne plus vous faire prendre encore une fois à voler.

Le prisonnier. — Je vous le promets. Vous allez me remettre mon pince-monseigneur?

ETERNELLE HISTOIRE



Le mari. — Vous êtes toutes pareilles, vous autres, les femmes. Vous demandez toujours de l'argent.

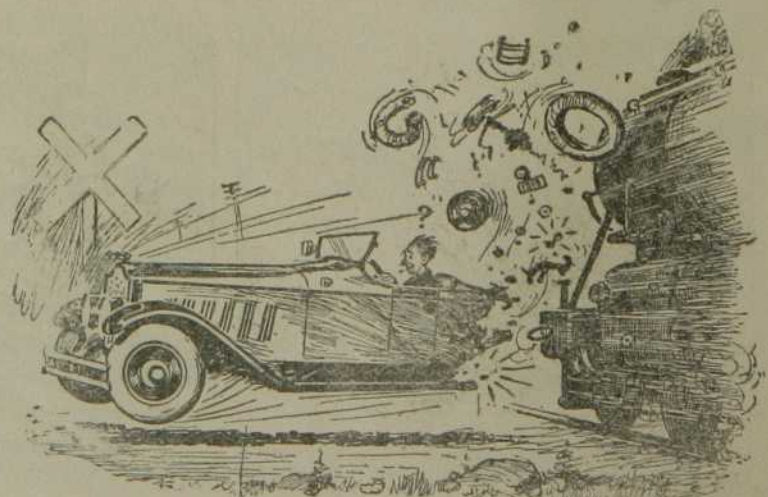
APRES LA CLASSE

L'élève. — Qu'est-ce que j'ai appris aujourd'hui à l'école, mademoiselle?

L'institutrice. — Voilà une question curieuse, pourquoi la poses-tu?

L'élève. — C'est papa qui va me le demander en arrivant à la maison.

EN AUTO



— Je me demande d'où provient ce bruit derrière mon auto.

A LA PHARMACIE



— Vous avez tous vos diplômes comme pharmacien ?
— Oui, madame.
— En ce cas vous allez me donner deux sous de pastilles pour le rhume.

A LA PHARMACIE

Le client. — Monsieur, je crains de m'être empoisonné en mangeant un sandwich.

Le pharmacien. — Vous ne devez manger aucun sandwich à moins qu'il ait été préparé par un pharmacien licencié.

INCONSCIENT



La marque XXX marque l'endroit où le corps a été trouvé.

COUP DE DENT

Edmond. — Son âge m'a surpris. Elle ne paraît pas avoir 28 ans.

Lucette. — Non, plus aujourd'hui, mais elle a paru avoir cet âge autrefois.

LA PREUVE



Eugene. — Les hommes qui ont les cheveux longs ont généralement l'air intelligent.

Oscar. — L'autre jour ma femme a trouvé un cheveu long sur ma manche d'habit et je te jure que je n'avais pas l'air intelligent.

PARI PERDU

Madame. — Tu t'es encore battu ?

Monsieur. — Non. J'ai parié avec Gédéon qu'il ne pourrait pas me monter jusqu'au centième barreau d'une échelle en me portant dans un oiseau et au soixantième barreau il a perdu. Il m'a échappé. J'ai gagné mon pari.

ENQUETE

Le juge. — Etes-vous marié ?

L'accusé. — Non, monsieur, je gagne ma vie moi-même.

AU MAGASIN

Le patron. — Mettez cette marchandise à cinquante sous.

L'employé. — Mais elle nous coûte dix sous.

Le patron. — Ça ne fait rien, nous faisons une vente, nous n'avons pas à nous occuper du prix coûtant.

AVIS

L'hôtel a changé de direction. Le propriétaire s'est marié.

INSTRUCTION

L'enfant. — Quel est le futur du verbe "investir" ?

Le père. — Investigation.

HISTOIRE AUTHENTIQUE

Lui. — Ma chérie, je vais te dire, et tu vas me croire, que je n'ai jamais aimé que toi, que tu es la seule femme sur la terre pour moi et que tu es la seule femme que j'ai embrassée. Tu me crois, n'est-ce pas ?

Elle. — Oui, je crois tout ce que tu me dis et je t'aime comme je n'ai jamais aimé avant toi. Jamais un autre homme n'a su faire battre mon cœur. Tu es le plus fort, le plus beau, le meilleur homme de la terre. Tu me crois aussi.

Ni l'un ni l'autre ne mentait, car c'était Adam et Eve.

LA POLITESSE

La tante. — Ton petit frère est beaucoup plus gentil que toi, vois comme il vient de me dire un affectueux bonjour.

La petite nièce. — C'est vrai, ma tante, mais moi je ne viens pas de briser le vase à fleur de maman.

RECIT DE NAUFRAGE

Le vieux marin. — Et j'étais seul sur le radeau ; j'ai ramé cinq jours entiers avant de voir la terre.

La jeune fille. — Oh, comme ce devait être amusant : J'aime tant à ramer.

APPRECIATION

L'artiste. — Que pensez-vous de mes desseins ? Dites-le moi franchement.

Le critique. — Je ne puis pas, vous êtes plus gros que moi.

EN CLASSE

Le professeur. — Comment appelez-vous une femme qui a perdu son mari ?

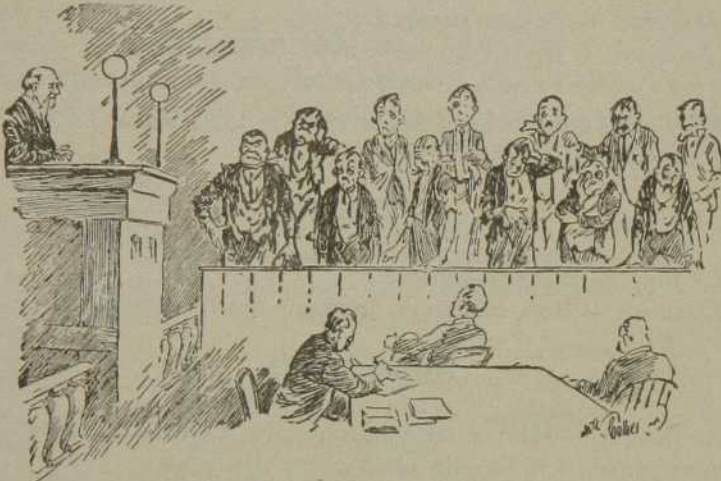
L'élève. — Une sans-soins.

REGRETS

— Encore un professeur de danse qu'on vient d'arrêter.

— Pauvre garçon, de bien tourner ça ne l'a pas empêché de mal tourner.

AU TRIBUNAL



Le chef du jury.—Votre Honneur, j'ai réussi à convaincre les autres membres du jury que l'accusé n'est PAS COUPABLE.

DURANT LES VACANCES

- Oui, mon train est celui de 5.15 heures.
 — Mais je prends ce train tous les soirs et je ne vous y ai jamais vu.
 — Non, je ne l'ai pas encore attrapé.

CHEZ LE MEDECIN

Le médecin.— Pourquoi désirez-vous me voir ?
Le malade.— Mon cœur ne va pas et j'ai les poumons faibles. Je ne vous parlerai pas de mes rognons qui sont en mauvais ordre et de mon estomac qui ne digère rien, seulement, j'ai un petit cor qui me fait souffrir.

INCONVENIENT

- Que faites-vous au sommet de cet arbre ?
 — Je veux me pendre.
 — Mais vous devez mettre la corde autour de votre cou.
 — J'ai essayé mais elle m'étouffe.

AU TRIBUNAL

Le juge.— Pourquoi avez-vous tiré du revolver sur ce joueur de saxophone à deux heures du matin ?
L'accusé.— Je l'ai pris pour un chat.
Le juge.— Mais vous n'avez même pas le droit de tuer un chat.
L'accusé.— J'ai cru que celui-ci était très malade.

CHEZ LA MODISTE



Madame.— Que dis-tu de ce chapeau ?
Monsieur.— Il est idiot. Tu ne verras jamais un homme s'affubler d'un chapeau qui lui donne l'air d'un imbécile.

APRES LE MARIAGE

Madame.— C'est gentil à monsieur Dupont de nous avoir envoyé un cadeau de nocces, nous le connaissions à peine
Monsieur.— J'avais envoyé des fleurs lorsque sa femme est morte. J'ai pensé à lui lorsqu'il était dans le malheur, et il a pensé à moi dans la même position.

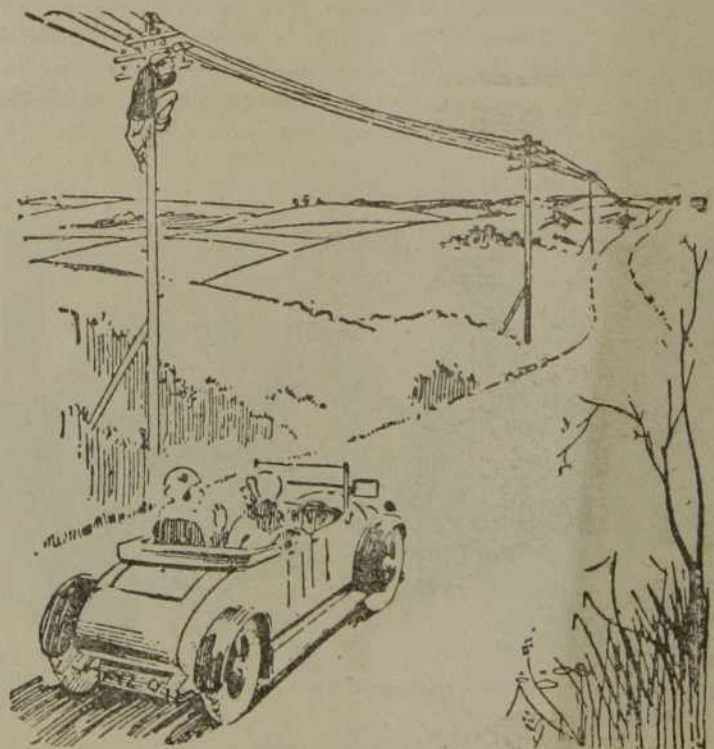
A TABLE D'HOTE

- Pouvez-vous me passer le pain, s'il vous plaît ?
 — Certainement, j'ai remué des pianos tout l'hiver.

GARÇON D'AFFAIRES

La maman.— Tu vois, tu as mangé trop de bonbons et tu es malade. Il va falloir faire venir le médecin.
L'enfant.— Si tu fais venir le médecin je puis bien en manger encore d'autres. Il prendra le même prix pour la maladie.

PRUDENCE



— Que fait votre mari au haut de ce poteau ?
 — Il est allé voir si la route est libre. Il est très prudent.

COMPARAISON

Aline.— Savez-vous, monsieur, que les pieds de la statue de la Liberté dans le port de New-York mesurent seize pieds cinq pouces.
Emery.— On me l'a dit.
Aline.— Sa taille est de trente-cinq pieds. Son nez a quatre pieds six pouces, sa bouche trois pieds, son cou dix pieds. Savez-vous tout cela ?
Emery.— Oui.
Aline.— Alors veuillez m'expliquer ce que vous voulez dire dans votre lettre lorsque vous prétendez que je vous rappelle la statue de la Liberté.

AU MAGASIN

L'employé.— Un faux col est suffisant, madame ?
La dame.— Certainement, croyez-vous que j'ai deux mari

IMCOMPRIS

Armand.— Ma femme ne me comprend pas : la tienne ?
Lucien.— Pourquoi veux-tu que ma femme te comprenne ?

LETTRE DU FRONT

Le soldat (écrivait à sa femme). — Ne m'écris plus, ma chérie, je suis à trois mille milles de chez moi et je veux passer toute cette guerre en paix.

SATISFACTION

L'amoureux. — Dois-je comprendre que vous me refusez la main de votre fille ?

Le père. — Oui, monsieur.

L'amoureux. — Donnez-moi la main et félicitez-moi, votre fille a failli m'avoir.

A DEUX HEURES DU MATIN

Jules. — Sapristi, j'ai oublié ma clef.

Edmond. — Ta femme ne t'ouvrira pas la porte.

Jules. — J'ai mon idée, je vais gratter à la porte et ma femme va croire que c'est le chien. Elle ouvrira.

CHEZ LE CRITIQUE



Le critique. — Dis donc, je ne trouve pas le livre de Durand dont j'ai fait une critique dans mon journal la semaine dernière.

La voix de sa femme. — Je l'ai prêté à une amie.

Le critique. — C'est stupide. Je ne l'ai pas encore lu, moi.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Je ne comprends pas qu'un homme de votre taille puisse manquer de cœur au point de battre une petite femme comme la vôtre ?

L'accusé. — Mais, son honneur, elle me pousse à bout.

Le juge. — Que vous dit-elle ?

L'accusé. — Elle me dit sans cesse : frappe-moi, frappe-moi, tu verras si je ne puis pas trouver un imbécile de juge pour te mettre en prison.

Le juge. — Acquitté.

UNE SANTE

L'orateur. — C'est avec le plus grand plaisir que je me lèves pour porter la santé de la mariée. Quoique ce soit la première fois que j'ai l'honneur de voir la mariée, je la connais beaucoup mieux qu'elle le croit elle-même. En effet, son cher mari a passé des nuits et des nuits à me parler des qualités, de la bonté et de la beauté de sa chère Alice.

La mariée. — Monsieur. Mon nom est Gabrielle.

MAUVAIS NUMERO



La jeune fille du téléphone. — C'est égal, j'ai pris son numéro, c'est : GK 4564.

CHEZ LES AMIS

L'hôte. — Ce n'est pas souvent que je mange un aussi bon dîner que celui que je viens de prendre chez toi.

L'enfant de l'amphytrion. — Nous non plus, monsieur.

LE MODELE

— Vous avez été modèle chez un peintre ?

— Oui, monsieur, j'ai posé pour "Cléopâtre et le serpent".

— Qui posait pour Cléopâtre ?

RIEN DE PLUS

— Avez-vous une oreille pour la musique ?

— Non, j'ai une oreille pour écouter au téléphone et l'autre pour porter ma plume c'est tout ce que j'aie.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Pourquoi avez-vous donné un coup de pieds dans le derrière à cette homme ?

L'accusé. — Parce que je ne puis pas le voir en face.

AU THEATRE

Le régisseur. — Oh ! c'est mort, c'est mort, plus d'action, mettez plus de vie dans votre scène de mort.

CHEZ LE LIBRAIRE



La jeune fille. — Je vous rapporte ce livre, ma mère prétend qu'il n'est pas convenable pour une jeune fille.

Le libraire. — Votre mère est très sévère.

La jeune fille. — Pas trop, je l'ai lu et je suis de son avis.

Roman
Littéraire
du "Samedi"

LA PASSAGÈRE

Par GUY CHANTEPLEURE

No 7 (Suite)

XI

Guillaume regretta ces paroles qui, d'ailleurs, avaient un peu dépassé sa pensée. Il ne niait point le chagrin de la petite Phyl, mais il le jugeait puéril par sa disproportion avec le peu de cas que lui-même faisait de Fabrice. Cette disproportion entre les regrets de Phyllis et les mérites de celui qui les causait l'avait toujours agacé... C'était selon lui, comme de la souffrance gaspillée.

— Ma chère petite, dit-il, je ne doute pas de ce grand chagrin. Mais c'est parce que je sais combien sincèrement votre pauvre petit cœur s'était donné, combien douloureusement il a été meurtri, que je puis prévoir l'inéluctable revanche qu'un jour ou l'autre il réclamera de la vie... Ce jour-là, vous déplorerez amèrement, croyez-moi, d'avoir lié votre avenir à... un frère...

Mais l'éventualité ne préoccupait pas Phyllis.

— En ce cas, dit-elle, nous divorcerions... voilà tout.

— Voilà tout ?

— Certainement. Si vous ou moi nous avions lieu, pour quel motif que ce fût, de regretter notre association fraternelle, nous nous séparerions loyalement... et chacun de nous reprendrait sa liberté.

— Admirable ! Et vous pensez qu'on divorce comme cela, tout simplement ?

— Oh ! répliqua la jeune fille avec le même calme, en matière de divorce, il ne s'agit que de se mettre d'accord... Marraine le disait toujours : c'est une affaire de consentement mutuel...

— Vous êtes très bien renseignée.

— Oh ! j'ai entendu raconter bien des choses, vous savez, quoi que toujours vous me traitiez de fillette !... Naturellement, il faut que nous nous sentions libres... Vous surtout, qui pourriez, —

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Madame Davrançay a adopté sa filleule, Phyllis Boisjoli.

La jeune fille est un joyeux bout en train.

Toute jeune son cœur n'est pas encore donné cependant un jeune homme s'intéresse vivement à elle : Guillaume Kerjean.

Madame Davrançay étant morte subitement sans laisser de testament, Phyllis est obligée de se trouver une position d'institutrice dans des familles privées.

Ayant été insulté par le père d'une de ses élèves elle se réfugie chez Guillaume et lui propose tout simplement... de l'épouser.

qui sait ? tout arrive — aimer une autre femme !...

Kerjean s'énerva. Comment en était-il venu à ergoter sur des imaginations aussi extravagantes ?

— Mais, ma petite enfant, voilà précisément où vous errez, où vous déplacez la question... Si j'ai renoncé au mariage, moi, ce n'est pas comme vous, par « dégoût de l'amour », c'est parce que je tiens à mon indépendance, parce que j'en ai besoin.

Phyllis eut un cri qui exprimait à la fois une désolation si éperdue et une surprise si naïve que Kerjean en fut à la fois attristé et diverti.

— Alors vous avez peur que je vous ennuie, que je vous gêne ? Mais je ne vous gênerais pas, Kerjean, je vous le jure, je...

De grosses larmes perlaient à ces cils.

Certes, elle s'était bien attendu à ce que Guillaume élevât contre une proposition assez déconcertante, elle en convenait, toutes les objections que devait suggérer à l'ami fidèle son souci du bonheur de la petite princesse ; mais que Kerjean pût redouter pour lui-même, comme une complication fâcheuse de son existence solitaire, la réalisation d'un si beau projet, que ce doux lien fraternel auquel elle se vouait sans hésitation, joyeuse et docile, pût être considéré comme une entrave, une chaîne... non, c'était une hypothèse que, pas un instant, sa pensée n'avait sérieusement admise, une possibilité tellement étrangère à son état d'esprit que, de l'avoir envisagée, elle restait saisie et comme désorbitée.

Guillaume protesta, plein de remords, avec l'impression d'avoir touché d'une main trop rude

une corolle de fleur ou une aile de papillon.

— Non !... mais non ! vous ne me gêneriez pas. Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, ma pauvre petite Phyl !... Voilà que je vous fais pleurer, moi aussi... Ma petite Phyl, je serais très heureux de vous avoir toujours auprès de moi... Mais enfin, vous savez que j'appartiens tout entier à ma profession et qu'elle comporte des devoirs de servitudes... des risques avec lesquels il faut bien que je compte...

D'abord Kerjean avait ri des plans de Phyllis ; maintenant, il se sentait très désemparé devant la déception que causait sa trop légitime résistance. Et tout cela l'irritait comme puéril, baroque et ridicule.

— Pensez-vous que je l'oublie, votre carrière, mon ami ? Mais je l'admire et j'en respecterais les obligations comme je respecterais votre travail... J'essayerais de me rendre utile, je serais, si vous vouliez, votre secrétaire... Et puis, Anaïk est vieille, je l'aiderais dans la tenue de la maison... je l'aiderais à vous bien soigner, à vous épargner les menus ennuis quotidiens... Oh ! je me ferais toute petite... Je prendrais dans votre vie la place que vous voudriez bien me donner... Comme j'aime les jolies toilettes, comme, si l'occasion s'en présente, je m'amuse de bon cœur, comme je suis gaie, on me croit frivole et toujours assoiffée de fêtes... On se trompe... Je suis sérieuse au fond, mon ami, très sérieuse. Quant à cette gaieté, bien indépendante du besoin de luxe et de plaisir qu'on me prête, je ne l'attends ni des gens, ni des choses, je la répands, je la fais rayonner autour de moi... parce qu'elle à sa source, son foyer en

moi... Marraine disait : « Le soleil brille quand tu es là, petite Phyllis... » Vous le diriez peut-être aussi, Kerjean. Vous êtes, comme moi, seul au monde... Nous nous aimerions beaucoup... L'amitié est aussi douce que l'amour, et elle est plus fidèle... Je ne suis pas une égoïste, mon ami ; si j'avais pensé que de ma grande idée ne devait résulter de bonheur que pour moi, je l'aurais repoussée tout de suite.

Elle parlait avec cette ingénuité tendre, cette confiance absolue des enfants très choyés qui ne sauraient croire que leur présence pût être jamais importune et qui s'étonneraient, mystérieusement blessés dans la plus délicate sensibilité de leur petite âme pensive, qu'un sourire ne les accueillît pas toujours et partout...

— Ma petite Phyl, reprit le jeune homme, cette joie que vous apportez avec vous, je n'ai pas le droit de la désirer, d'en appeler la douceur... N'ayant plus de famille et ne voulant pas me marier, j'ai arrangé ma vie en conséquence... Je ne puis la modifier, il est trop tard... C'est comme si j'avais acheté, pour y habiter toujours, une maison un peu étroite où il n'y aurait pas de place pour une femme, épouse ou soeur... Mes recherches, mes expériences d'aviation m'absorbent plus que vous ne croyez... Je vis en sauvage... je fuis le monde... Je rentre ou sors à des heures impossibles, je m'absente fréquemment... Voyez-vous l'existence que je pourrais offrir à ma petite compagne ?... Sans compter que, sans cesse préoccupé, hanté par la responsabilité que j'aurais prise de son bonheur et dont je me montrerais peu digne, je me sentirais malheureux, je me sentirais coupable... et serais maussade et désagréable comme l'est d'instinct — vous en feriez vite l'expérience — tout homme coupable ou malheureux.

Très tristement Phyllis secoua la tête.

— Oui, je comprend, dit-elle... Pas de passager ! l'enivrante so-

litude!. Un jour déjà, vous m'avez dit cela, Kerjean.

Puis elle rit sans amertume, quoique sans gaieté.

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez raconté, Kerjean, l'Américaine qui disait à Jouvellin: «Je n'ai pas peur... je crois que je puis vous confier ma vie... j'ai foi!» C'est un peu ce que je viens de vous dire... Seulement... vous ne voulez pas prendre ma vie, Kerjean.

Elle était demeurée à la même place, enfantine et fragile dans sa robe angélique, avec ses deux nattes de pensionnaire et son ruban de bébé. Sa voix était douce et limpide. Ses jolis yeux bruns exprimaient cette désolation que déjà Kerjean y avait vu chez Mme Chardon-Pluche, quand elle avait dit: «Maintenant que je n'espère plus rien, cela me serait égal de mourir.» C'était navrant et c'était absurde. Comment avait-elle pu croire à la possibilité d'un tel mariage?

Il vint s'asseoir près d'elle, prit une des mains qui reposaient, inertes, sur l'étoffe blanche, et y appuya ses lèvres. Puis son regard affectueux se leva vers le jeune visage.

— Non, ma petite Phyl, dit-il, non, je ne veux pas prendre votre vie, parce que ce serait la sacrifier... et parce que ce serait une grande folie... une irréparable folie... parce que...

— Qu'est-ce qu'on entend? reprit la jeune fille.

Kerjean prêta l'oreille.

— C'est Anaïk qui parle avec je ne sais qui... un fournisseur quelconque ou un fâcheux...

— Ecoutez, écoutez, insista Phyllis... on dirait la voix de...

Mais, avant qu'elle eût achevé la phrase, la porte fut brusquement ouverte et repoussant Anaïk d'un geste d'ange exterminateur, Mlle Arguin parut.

XII

C'était une petite femme pâle et brune, de silhouette immatérielle et de mise austère.

Son visage lisse et dur, plus usé que ridé, semblait avoir été taillé dans la pierre pour dormir sur un tombeau, mais ses yeux — des yeux étroits, d'un gris verdâtre — étaient, dans ce masque de mort, vifs, mobiles, et extraordinairement vivants. Aussitôt, leur regard s'abattit comme une griffe sur Phyllis toute blanche, assise près de Guillaume...

— Malheureuse enfant! On m'avait bien dit que je vous trouverais ici! Mais Dieu sait qu'a-

vant de croire pareille chose j'ai voulu voir.

Kerjean s'était levé.

— Pardon, madame, dit-il, sa froideur contrastant avec le ton tragique de la vieille fille, puis-je vous prier, avant toute chose, de me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Très calme, son beau regard d'honnête homme interrogeait. Les petits yeux luisants quittèrent la robe blanche, les nattes blondes, le ruban enfantin pour croiser ce regard, et le défièrent.

— Oh! c'est, j'en suis certaine, un honneur que vous n'attendiez pas, répliqua Mlle Arguin.

— Aucunement, je puis vous l'assurer.

Phyllis n'avait pas fait un mouvement. Jap sauta sur ses genoux, elle la prit contre elle et appuya son front lourd à la petite tête caressante.

— Ce matin à la première heure, monsieur, continua la terrible survenante, Mme Chardon-Pluche est arrivée toute bouleversée, pour me dire qu'ayant fort mal pris quelques justes observations, Phyllis Boisjoli s'était, hier soir, enfuie de chez elle.

— Voilà déjà une assertion mensongère, objecta Guillaume.

Sans avoir l'air d'entendre, Mlle Arguin poursuivit:

— J'ai sévèrement blâmé Mme Chardon-Pluche d'avoir laissé partir à pareille heure une jeune fille sans famille, qui ne devait en vérité savoir où aller... Mais mon amie m'a répondu: «Mlle Boisjoli savait où aller. Elle a fait chercher une automobile par le concierge et, sans la moindre hésitation, a donné une adresse qu'on m'a redite. C'est, n'en doutez pas, celle de son am...» Mes lèvres se refusent à proférer le mot que Mme Chardon-Pluche a cru pouvoir employer!

Phyllis avait tressailli de tout son être, mais elle s'était tue; elle se sentait défendue, protégée, elle s'abandonnait... Après la lutte sourde des derniers jours, au sortir de l'atmosphère hostile, ce lui fut d'une extrême, d'une poignante douceur.

— Vos lèvres font bien de ne pas répéter une aussi stupide, une aussi monstrueuse calomnie, trancha Guillaume. Votre cœur eût mieux fait encore en ne l'accueillant point.

Il demeurait froid en apparence et parfaitement maître de lui, mais sa voix prenait cette résonance sèche et contenue dont l'accent singulièrement impres-

(Suite à la page 32)



CIRE
Liquide
JOHNSON

LE SEUL POLI À MEUBLES
QUI PROTÈGE

\$1.00

LA CHOPINE

AUCUN autre poli ne protège la surface des meubles comme la Cire de Johnson. Formant une couche mince mais extrêmement dure, lustrée tout en restant invisible, ce produit incomparable évite taches, égratignures, et la décoloration par la chaleur et les liquides. A l'encontre des autres pols, il n'est pas gras et les doigts n'y laissent pas leur empreinte. N'attendez pas à demain pour préserver et embellir vos meubles au moyen de la Cire de Johnson.

S. C. JOHNSON & SON, LTD.

Brantford, Canada

Succursales: Vancouver, Winnipeg, Toronto, Montréal



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINTE

« Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années. »

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue
Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, RUE DE BULLION, MONTREAL

UNE MERE DE JUMEAUX SOULAGEE

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham lui redonne sa santé.

Mitchell, Ont. — "J'ai eu des jumeaux, et pendant longtemps j'étais trop faible pour faire mon ouvrage, ayant des douleurs tout le long de l'arrière partie des jambes. Maux de tête, peu de sommeil. J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et bientôt j'ai pu me lever et travailler. J'en ai pris trois bouteilles et me porte bien, fais mon ouvrage sans fatigue, j'engraisse et me fortifie. Je recommanderai volontiers le Composé Végétal." — MME F. STATION, Casier 220, Mitchell, Ont.



4 Tartes pour 15¢

Assez de garniture exquise dans chaque boîte à 15¢ pour remplir quatre grosses tartes.

La ménagère les aime parce qu'avec ces garnitures elle peut faire des tartes délicieuses en peu de temps et elle réussit toujours. Ecrivez pour livret de recettes éprouvées.

Garniture de Tartes (PIE FILLING)

"Meadow-Sweet"

CITRON ANANAS FRAISES FRAMBOISES ORANGES CERISES, ETC.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

LA PASSAGERE

(Suite de la page 31)

sionnant, semble être particulier aux hommes que la colère blémit.

— ... Je respecte trop l'enfant qui nous écoute, madame, pour réfuter devant elle une accusation de ce genre... Mais cette boue-là, Dieu merci, ne salit que ceux qui la jettent... Ce que Mme Chardon-Pluche ne pouvait pardonner à Phyllis Boisjoli, ce n'est pas la question. En toutes choses, Mme Chardon-Pluche vous a menti, madame, ou, tout au moins, a maquillé la vérité, ce qui, le plus souvent et quant aux conséquences, est plus perfide que de mentir... Phyllis ne s'est pas enfuie de chez Mme Chardon-Pluche, elle en a été chassée avec de telles paroles, de telles insinuations — en attendant l'insulte trop claire dont vous avez été la messagère, — qu'elle n'eût pu y demeurer une heure de plus sans lâcheté... Sa première pensée a été d'aller à vous, mais votre accueil en une récente circonstance lui avait nettement indiqué votre désir de ne plus la revoir... Alors, très innocemment, sans supposer qu'un acte, à ses yeux tout simple, pouvait être mal interprété, mal compris par d'autres, elle est venue au vieil ami de son enfance, à l'ami fidèle, éprouvé, qui...

Guillaume eut une imperceptible hésitation puis il acheva :

— ... qui, devant être bientôt son mari, lui semblait être, dès maintenant, son appui, son protecteur naturel...

— Son mari! répéta Mlle Arguin comble de la surprise... Vous épousez Phyllis Boisjoli?

Une fois encore, le profond et pâle regard de Guillaume croisa le regard perçant de Mlle Arguin.

— Phyllis connaît depuis longtemps l'affection que je lui ai vouée fit le jeune homme; elle sait de quelle amitié Mme Davrançay, sa chère marraine, m'honorait, et elle veut bien me confier sa vie, oui, madame.

Sans même y songer, Guillaume avait repris les mots tout à l'heure cités par la petite voix de Phyllis. La jeune fille n'avait pas bougé; elle continuait de bercer Jap, de câliner son front à la petite noirette. Mlle Arguin paraissait saisie, presque décontenancée.

— Dieu soit loué! dit-elle enfin, son contentement presque involontaire d'une solution qui rassurait sa vertu l'emportant à cette heure sur toutes ses antipathies

personnelles. J'aurais mauvaise grâce, monsieur, à ne point vous féliciter d'une décision que j'approuve... Mais il n'en reste pas moins vrai qu'en se réfugiant chez vous, hier soir, Phyllis s'est gravement compromise, qu'elle a donné prise aux commentaires les plus malveillants et qu'une situation aussi scabreuse ne peut durer...

— Non, certes, Phyllis ne peut rester chez moi; en cela, vous avez parfaitement raison madame, repartit Guillaume. Hier soir, je n'ai pu qu'accepter les faits et installer la pauvre fille dans la chambre de ma mère. Aujourd'hui, c'est différent, et je vais m'occuper d'un autre asile, pension ou couvent. Aussi bien la méchanceté d'autrui abrégera-t-elle des fiançailles que la grande jeunesse de Phyllis, son deuil récent et diverses circonstances eussent dû, au contraire, prolonger. Dans un mois, Phyllis Boisjoli sera ma femme.

Mlle Arguin réfléchit un court instant; puis, en termes cérémonieux, par une phrase coupée de parenthèses et nuancée de réticences, elle déclara qu'elle consentirait à loger Phyllis jusqu'au jour de son mariage.

Mais, remerciant assez sèchement, Guillaume refusa.

La vieille demoiselle fut froissée.

— Vous me prêteriez les pires intentions que vous ne me feriez pas une réponse très différente, monsieur Kerjean, dit-elle. J'ai toujours droit, et, n'ayant, somme toute, aucune raison personnelle d'en vouloir à Phyllis...

— Vous n'avez aucune raison légitime d'en vouloir à Phyllis, et vous avez toujours agi selon votre droit, rien n'est plus vrai, madame, fit gravement le jeune homme. Mais, si vous interrogiez votre conscience ou plutôt si, sincère et impitoyable, ne vous contentant point de ses répliques spacieuses, vous lui arrachiez ses secrets, vous vous aviseriez d'une chose que, sans doute, vous n'avez jamais clairement avouée à personne... fût-ce à vous-même, c'est que vous haïssez Phyllis! Cette haine, dont il ne m'appartient pas de chercher ou de discuter les causes, cette haine cruelle, féroce, a été, dans vos rapports avec Phyllis, le principe caché, la passion inspiratrice de toutes les décisions auxquelles vous vous êtes arrêtée, de tous les jugements que vous avez formulés, de toutes les impressions auxquelles vous avez obéi... Oui, je le répète, questionnez votre

conscience, sincèrement, impitoyablement... et vous verrez que je ne me trompe pas.

Les petits yeux verdissants se dilatèrent étrangement, les lèvres froides remuèrent; mais Mlle Arguin ne répondit pas. Elle haussa dédaigneusement ses minces épaules et avança de quelques pas vers Phyllis.

La jeune fille se tenait debout près de la fenêtre, l'ombre du rideau estompant son visage. Toute droite et attentive, raidie dans son immobilité, elle n'avait pas prononcé une seule parole.

— Adieu, Phyllis, fit Mlle Arguin, vous pouvez rendre grâce à Dieu de ses bénédictions particulières. J'espère que vous serez, pour l'homme qui vous prend pauvre et dénuée de tout, l'épouse vertueuse et dévouée en qui le cœur de son mari a confiance et dont le roi Salomon dit qu'elle a plus de valeur que les perles.

Phyllis inclina la tête gravement :

— Je l'espère aussi, dit-elle.

Mlle Arguin sortit avec dignité, suivie de Guillaume, qui l'accompagnait courtoisement.

Presque aussitôt le jeune homme rentra. Un sourire un peu étrange, un peu forcé, détendait son visage sans l'éclairer.

— Eh bien, ma pauvre enfant, dit-il, il semble que la fatalité l'ait voulu.

Mais il n'acheva pas. Avec un sanglot de joie, de gratitude passionnée, la petite Phyl avait couru à lui, elle lui jetait autour du cou ses bras câlins :

— Oh! Kerjean, mon vieux Kerjean, mon fidèle ami, mon frère, cria-t-elle. Vous êtes bon!... Je ne suis plus seule, je n'ai plus peur, je suis contente! Merci, merci, merci!

— Ma pauvre petite fille, c'est, je le dis encore, une grande folie... Puissiez-vous ne jamais le regretter!

— Nous serons très heureux, affirma-t-elle.

Sans répondre, Kerjean baisa doucement la main qui se blottissait dans la sienne. Il pensait :

« Il y a douze heures à peine, j'étais satisfait de mon sort... J'avais une vie libre, laborieuse et belle, un logis dont j'aimais le silence et la tranquillité, des habitudes calmes qui m'étaient précieuses; je rêvais aux joies d'une solitude que le souvenir voluptueux et l'espoir charmant d'autres joies visitaient et qu'aucune présence, même très chère, ne troublait jamais... Je faisais de grands projets presque glorieux et des projets très menus et pai-

sibles... Je louais le destin! Et, parce qu'une petite fille qui ne m'est rien, que je n'aime certainement pas d'amour... et que j'aime bien plus, en vérité, je ne sais pourquoi, que si elle m'était quelque chose, et que j'aime bien mieux que si je l'aimais d'amour, parce qu'une petite fille désolée a imaginé pour elle et moi un plan de vie comme elle eût inventé un jeu, parce qu'elle m'a regardé avec des yeux tristes, parce qu'elle m'a parlé de sa gentille manière douce et résignée de princesse qui se souvient encore d'avoir fait des heureux rien qu'en souriant, parce que deux mauvaises femmes ont voulu salir cette chose toute blanche et toute belle qu'était notre amitié, parce que ma petite amie a été devant moi et bien un peu à cause de moi lâchement et plus sottement encore calomniée; parce que, muette sous l'insulte, elle s'est, de toute sa faiblesse, confiée, abandonnée à moi; parce que, dans sa robe candide, elle semblait vraiment une enfant; parce qu'elle m'est apparue, alors, si fragile, si pure, si désarmée que j'en ai frémi; parce que j'ai vu clairement que, si elle restait pour moi une étrangère, — une amie, — mon affection, mon aide, impuissantes à la servir, ne pourraient au contraire, que déchaîner sur elle toute la méchanceté du monde... parce qu'un élan de mon cœur a bousculé toute ma volonté, toute ma raison, je viens de commettre une grande folie, une énorme sottise, une incommensurable imprudence, je viens de me précipiter dans une aventure bizarre, absurde, et sans issue, qui commence par un mariage invraisemblable et doit finir totalement par un divorce plus invraisemblable encore; je viens de traiter ces choses graves en joujoux qu'on prend ou qu'on laisse, je viens de renoncer à la solitude, au calme, au travail paisible, à l'existence que j'aimais... Je viens de me charger de responsabilités, de troubler et de compliquer mes heures et mes jours, de compromettre mes recherches... je viens d'aliéner ma liberté... et peut-être et sans doute de gâcher ma vie!... Ah! Georges Patain, mon patron et mon ami, comme j'aurais tort de me fâcher, quand vous me traitez de don Quichotte!

Cependant, de sa voix douce, avec cet accent délicat qui des mots semblait faire quelque chose de précieux, changer les paroles en perles comme celles qui, dans le conte des fées, tombent

des lèvres de la belle princesse, la petite Phyl répétait:

— Nous serons heureux, Bizuth-géant... L'amitié, c'est la plus belle et la meilleure des choses... Nous nous moquerons bien de l'amour!

DEUXIEME PARTIE

Journal de Phyllis

I

Bruges, 10 décembre

Bien que je ne possède pas — comme, hélas! quelqu'un que je sais — le secret magique, celui qui, de mots abstraits, fait surgir l'apparence visible, les formes, les couleurs, l'harmonie des choses, je me suis promis d'écrire, au jour le jour, mes impressions de voyage, afin de les retrouver vivantes, plus tard, quand je voudrai me souvenir mieux... Ce ne seront, aussi bien, que de brèves notations, quelques points de repère, offerts à ma mémoire.

Aller à Bruges, voir Bruges, c'était mon souhait ardent! Pourquoi? Je n'ai point à le confesser ici... Ma fantaisie avait décidé que Bruges était le pays du bonheur, de mon bonheur... Ironique et méchante, la vie s'est ri de tant de présomption. Elle a décidé que Bruges serait le pays de ma mélancolie, de mes regrets... Pourtant, j'ai voulu connaître Bruges. Un mystérieux sortilège m'y attirait... Et voici: depuis deux heures, je suis à Bruges! Il me semble que je rêve, il me semble que c'est une ombre, un fantôme décevant, qui va me guider à travers les vénérables petites rues, le long des eaux calmes et tristes de cette ville que Georges Rodenbach a surnommée « la Morte ».

Je suis à Bruges! n'est-il pas singulier que, dans mon existence tout à coup dévastée par la disparition de ma bien-aimée marraine, puis par un autre deuil que mon cœur ne quittera plus, de chers désirs se trouvent encore satisfaits, d'humbles petites joies fleurissent... Et que je sache encore en être contente!

Pendant les semaines que j'ai passées, sur la recommandation de Mme Georges Patain, à ce cher vieux couvent de la Sainte-Foi où les religieuses m'ont accueillie avec une si affectueuse bonté et qui — même pour une pensionnaire débarrassée des servitudes scolaires et libre de sortir à sa guise, dans l'après-midi — est un endroit si parfaitement ennuieux, Kerjean est venu me

voir au parloir tous les trois ou quatre jours.

Ah! si j'ai commis une sottise, ce n'est certes pas faute qu'il m'ait prêché la réflexion, la méditation et autres choses fatigantes, incompatibles avec mon caractère d'abord, et, ensuite, avec la résolution solide que j'avais prise, sans en chercher si long!

Quand la seconde publication a été faite, il m'a apporté cette absolue anticipation: «Vous savez, il est encore temps... Si vous répondez non, à la mairie, je ne me sentirai aucun droit de vous en garder rancune...» Mais, il y a joint une bague, la bague classique, une belle perle entourée de diamants...

Et c'est ce jour-là qu'il m'a dit: «Vous plairait-il de quitter Paris pour une huitaine? Patain m'offrirait quelques jours de congé, à l'occasion de mon mariage... Je n'ai pas osé refuser... Nous irons ou vous voudrez...»

J'ai battu des mains et j'ai répliqué:

— Vous auriez eu bien tort de refuser... Quel bonheur! Nous irons à Bruges!

Kerjean a paru contrarié.

— A Bruges? Ce n'est guère la saison. Ne vous semblerait-il pas plus agréable et plus réjouissant de lézarder au soleil de quelque plage bleue, Cap-Martin ou San-Remo, que de grelotter dans la brume, au bord des eaux dormantes d'une ville comme Bruges?

— Le soleil m'énervait et je déteste le bleu... Oh! non, pas le soleil... J'aime la brume... et les eaux qui dorment... Bruges est l'unique lieu du monde où je me soucie d'aller.

Il a dit simplement:

— Ah!

Et il n'a pas demandé pourquoi. Il n'a vu là qu'une toquade de la petite princesse... et il s'est soumis... Je suis toujours la petite princesse pour Kerjean...

Mon vieux Kerjean! mon frère d'élection! comme il est bon, comme il est dévoué, comme je l'aime!

Avant-hier, quand on nous a mariés dans la petite chapelle du couvent, j'étais triste, très triste... J'avais revêtu, au milieu d'étrangères, cette robe nuptiale à laquelle, petite fille, on songe déjà, et qu'on voudrait belle comme une robe de fée. Je pensais à ma chère marraine, je repensais à l'homme que, tant de fois, mes rêves m'avaient montré agenouillé à mes côtés sous la bénédiction du prêtre... et qui, quinze jours auparavant, avait épousé une au-

(Suite à la page 34)



quand les yeux brûlent

Quand le soleil, le vent et la poussière vous rougissent et brûlent les yeux, recourez à la *Murine*. Quelques gouttes de cette lotion inoffensive rafraîchissent rapidement les yeux et font disparaître les rougeurs. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX



Une
Belle
Taille

Aux Lignes
Harmonieuses

« toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées. Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante. \$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Agents:

PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est. Montréal.

Employez "DEPILO"

Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

LA PASSAGERE

(Suite de la page 33)

tre jeune fille... Je pensais à tout «ce qui aurait pu être...» et ne serait jamais.

Et cependant, je me sentais très calme, je ne tremblais pas, je me disais : «Puisque j'ai renoncé à l'amour, puisque mon roman est fini... à quel être plus sûr, plus fidèle, plus noble eussé-je pu confier ma vie?» je me disais : «C'est beau une amitié comme la nôtre...» Et je priais Dieu qui comprend tout de bien comprendre notre étrange mariage... et même je le lui expliquais un peu.

Un moment, comme nous étions debout, j'ai levé les yeux vers Kerjean, si grand près de moi, grandi encore par cet habit noir que, solennellement, il a mis, sans souci de la mode, et qui fait de lui un peu un autre homme, un homme grave et fin dont les belles manières, à la longue, m'intimideraient. Il était pâle, plus pâle que je ne l'avais jamais vu. Son hâle brun s'était presque effacé; ses cheveux, ses yeux, au contraire, semblaient plus sombres que jamais. Rien de sa pensée ne transparaissait sur ses traits un peu raidis... Mais, moi, je devinais... Si Kerjean priait, il disait à Dieu, du fond de son cœur : «Mon Dieu, aide-moi, dans la tâche que j'accepte sincèrement, bien que je la juge folle... Bénissez ma précieuse petite Phyl, ma petite soeur choisie, faites qu'elle ne regrette pas l'absurde défit que sa jeunesse lance au bonheur... Faites qu'elle soit heureuse, quand même...» S'il ne priait pas, du fond de sa grande conscience, il se disait à lui-même : «Je serai pour cette enfant l'ami fidèle, le frère dont elle a besoin; je la conduirai par la main à travers le monde, je la garderai du mal quel qu'il soit et d'où qu'il vienne... Je prends la responsabilité de sa vie».

Oui, je sais que telle était la pensée de mon ami et que son attitude ferme, son regard droit, le pli de ses lèvres fortes, la blême et inhabituelle rigidité de son rude visage de lutte, mieux que toute parole, exprimaient un serment.

A cause de mon deuil, la cérémonie était simple et très intime. Nos témoins — M. Georges Patain et M. Saugeret, pour Kerjean; Me Baudin et Mlle Laure Arguin — sur sa demande personnelle pour moi — et quelques amis y assistaient seuls. Parmi ces derniers, le brave Lecoulteux se montra particulièrement cor-

dial. «Vous savez, me dit-il, un peu mélancolique, j'avais toujours prévu que cela finirait ainsi!...» Malin, Lecoulteux, n'est-il pas vrai?

Pas de lunch naturellement! Cependant, Kerjean n'avait pu éviter la «réunion de famille» que Mme Georges Patain, répudiant hautement le mot de «réception» avait arrangée chez elle, en notre honneur.

Mme Georges Patain — une jolie femme de vingt-huit à trente ans, très élégante, très mondaine, est charmante, et son mari — notre grand patron — me plaît encore beaucoup plus qu'elle.

Cette petite fête n'était pas très amusante. J'ai donné des poignées de main, murmuré des «mots aimables...» J'ai souri beaucoup... et tout le monde me souriait. On a félicité Kerjean, on lui a fait sur mon compte des compliments sans nombre.

Mais j'avoue qu'il les recevait d'un air ennuyé... Pourquoi? Il devrait être content qu'on me trouve gentille.

Aussi bien l'étais-je très réellement dans ma jolie robe de satin souple aux reflets argentés avec ce voile de tulle diaphane disposé si gracieusement et que retenaient, de chaque côté de mon visage, deux grands lis et des fleurs d'oranger.

Peu de jours après la nouvelle officielle de nos fiançailles, Me Baudin m'a apporté lui-même deux mille francs qu'un anonyme, «quelqu'un» à qui marraine avait rendu un inoubliable service et qui ne s'était jamais acquitté, l'avait prié de me remettre. Je ne voulais pas les prendre.

— Il faut, remarquai-je, que j'en parle à M. Kerjean, qui est en matière de délicatesse d'une sévérité irréductible.

Mais, tout de suite, avec un bon sourire, Kerjean m'a conseillé d'accepter. Et, comme j'observais qu'il était un peu embarrassant de ne pas connaître le nom de ce débiteur mystérieux, il a ajouté : «Que vous importe? Cette somme vous fait plaisir en ce moment... C'est sans nul doute ce qu'à désiré la personne inconnue qui a pensé, très justement, ne pouvoir mieux rendre à la mémoire de votre marraine l'hommage de reconnaissance qu'elle lui devait.»

J'étais très contente, naturellement... et, puisque Kerjean trouvait cela bien... Quelle chance étonnante, n'est-ce pas?

J'ai commandé une très jolie robe de mariée chez une modeste

couturière qui me l'a faite pour rien... quatre cents francs! Puis une robe de voile de soie noire, pour m'habiller, puis, chez un petit tailleur, un costume de voyage, très chic, puis deux chapeaux... Et voilà, c'est une petite princesse fort présentable malgré ses pauvres moyens, qui est partie pour Bruxelles avec le Bizuth-géant. Nous avons dîné dans le wagon-restaurant, ce que ma pauvre marraine ne voulait jamais faire et est si follement amusant!

L'hôtel où nous sommes descendus, à Bruxelles, donne sur le parc, dans la partie haute de la ville. J'ai dit à Kerjean :

— Je veux des chambres qui communiquent, comme avec marraine... parce que, moi, dans les hôtels, j'ai peur...

Bien que je parlasse à mi-voix, le bonhomme de l'hôtel a entendu; il m'a regardée et il a dit gracieusement : «Nous avons ce qu'il vous faut, mademoiselle.» Je pense qu'il a cru que Kerjean était mon frère ou mon oncle...

Kerjean a eu l'air agacé et, à propos de je ne sais quoi, il a bousculé le bonhomme de l'hôtel. Je croyais que j'aurais mon tour et qu'il allait me gronder, mais il s'est contenté de garder sa mine de mauvaise humeur et de me dire bonsoir tout de suite, sèchement, dans le petit salon qui séparait nos deux chambres... Comme j'étais très fatiguée, je ne lui ai pas dit que je le trouvais désagréable, ce que j'eusse fait en tout autre cas. J'étais un peu triste pourtant que ce premier bonsoir eût été si grognon.

Mais j'ai dormi comme une marmotte toute la nuit et presque toute la matinée. Et quand je me suis levée, à dix heures, un beau soleil brillait, se moquant de l'hiver. Il m'a paru que c'était de bon augure.

Aussitôt prête, j'ai frappé à la porte de Kerjean; il était déjà sorti et n'est rentré qu'un peu avant midi. Il avait pris un auto et était allé voir l'aérodrome de je ne sais quoi... Il m'a demandé de mes nouvelles, affectueusement, en souriant :

— Je vais très bien et je me sens heureuse de vivre, ai-je dit. Comme tout est amusant! Ce matin, en m'éveillant je me suis tout à coup rappelé que nous sommes mariés... et je me suis mise à rire toute seule... Et vous Kerjean?

Il m'a répondu :

— Je ris moins facilement que vous... et jamais! il ne m'advint de rire tout seul.

Puis, après une petite pause, il a ajouté :

— Vous feriez mieux, de ne plus m'appeler par mon nom de famille, sans quoi on nous prendra pour des épiciers... ou quelque chose d'approchant.

L'idée m'égayait.

— Tiens! c'est vrai!... Kerjean, c'est votre nom de famille!... Comment voulez-vous que je vous appelle?

— Mais, par mon nom de baptême... Guillaume.

— C'est vrai!... ai-je dit encore. Guillaume le Taciturne! Mais cela me paraîtra si drôle de vous appeler Guillaume... Tout le monde vous appelait Kerjean, autrefois... à cause de l'Ecole... Je ne vous ai jamais entendu nommer autrement... Vous ne me gronderez pas si je me trompe?...

— Non! je me contenterai de vous faire remarquer que vous vous trompez... Autrefois, cette appellation de Kerjean était, en effet, toute naturelle... Maintenant, elle serait ridicule...

Il avait repris son air ennuyé, contraint et même un peu grognon d'hier soir... J'ai appuyé ma tête sur son épaule.

— Maintenant? Pourquoi dites-vous maintenant d'un ton si maussade? Comme si maintenant vous n'alliez plus être le cher vieil ami de naguère?... me suis-je écrié. Il me semble que vous boudiez, Kerj... non Guillaume... Guillaume, il semble que vous ne vouliez plus être bon avec moi... Alors que deviendrai-je?... Est-ce que vous ne m'aimez plus comme avant? Est-ce que quelque chose entre nous a changé?

— Quelque chose a changé entre nous, puisque je n'étais que votre vieux camarade et que vous avez voulu faire de moi... votre frère, dit-il, souriant avec un peu d'ironie.

— Oui, mais ce changement doit rendre notre amitié plus forte et plus tendre... et non pas vous rendre, vous, moins gentil!... ai-je déclaré tout doucement.

Il n'a pas paru entendre et, posant une lettre sur la table :

— Tenez, Phyllis, n'y eût-il que cela, votre nom a changé! Hier nous étions deux êtres indépendants l'un de l'autre, aujourd'hui, regardez...

J'ai pris l'enveloppe cachetée. Elle renfermait les vœux de bonheur que les Mauriceau, absents de Paris, avaient adressés rue Boursault à Mme Guillaume Kerjean.

(A suivre)

Les Trois Meuniers

(Suite de la page 6)

aux traits réguliers, encadrés de cheveux bruns.

Il paraissait de santé robuste mais sa figure avait une expression de mélancolie qu'elle attribuait à la tristesse du lieu. Nanette eut tout de suite le pressentiment que ce jeune homme devait être son cousin. La douceur de sa physionomie lui rendit un peu de courage, et, tenant toujours son léger paquet à la main, elle s'engagea résolument sur la passerelle tremblante du moulin.

A son approche, le jeune homme leva sur elle le regard de ses yeux clairs et sourit. Ce sourire fut pour elle un encouragement. Il s'informa de ce qu'elle voulait et lui demanda qui elle était.

— Je suis Nanette, répondit-elle, la fille de défunt Jacques Michaud.

Le jeune homme avait appris par des meuniers la mort de son oncle. Il prit subitement un air grave, et s'écartant pour laisser passer la jeune fille, il dit :

— Entrez, ma cousine.

Dans la haute salle dallée où, par les fenêtres étroites, le soleil devait pénétrer à peine, ils s'assirent, et restèrent un instant sans se parler, tant ils étaient émus, l'un et l'autre, de cette première rencontre.

Rompant, le premier, un silence qui devenait gênant, le fils de Jean Michaud dit à la jeune fille que l'ombre enveloppait :

— Qu'avez-vous l'intention de faire, ma cousine ?

Le tic-tac monotone de la grosse roue scandait tristement le silence, et Nanette répondit d'un air embarrassé :

— J'étais venue au moulin pour parler à mon oncle.

Le jeune homme n'eut pas de peine à deviner que l'orpheline venait demander l'hospitalité à son père, et sachant bien d'avance que l'avare la lui refuserait, il pâlit soudain et perdit contenance.

Peu de temps après, Jean Michaud rentra, tenant à la main son bâton de cornouiller. Il avait la figure sombre et un mauvais regard. Se tournant vers Nanette il demanda d'un ton rude :

— Qui êtes-vous ?

— C'est Nanette, la fille de mon oncle Jacques, intervint le cousin.

A ces mots, le meunier eut aussitôt un rire mauvais.

— Ah ! ah ! ricanait-il, on vient à moi, maintenant, parce qu'on a besoin de mes services, mais avant on me méprisait... Eh bien, aujourd'hui, on va voir !

Et s'adressant à Nanette dont le cœur se serrait :

— Passe ton chemin, ma fille, dit-il en montrant la porte.

Nanette reprit à la main son humble paquet de hardes, et, sans mot dire, sortit du moulin, suivit du regard par son cousin, un regard infiniment triste, car il savait, par expérience, que toute intercession en faveur de sa cousine eût été inutile.

Il ne restait plus à celle-ci qu'un seul et dernier espoir : l'oncle Joseph ; le frère aîné de son père, celui qui n'était pas marié. Son moulin se trouvait le plus éloigné des trois. Pour ne pas recevoir un si mauvais accueil que celui qui lui avait été fait chez l'oncle Jean, elle décida de ne faire aucune allusion à cette visite.

Après avoir longtemps marché sur le chemin caillouteux qui longeait la rivière, elle arriva au moulin dans la nuit et heurta du poing la massive porte de bois. Un chien se mit à aboyer avec fureur, et prête à défaillir, la pauvre orpheline vit, par les interstices de la porte, une lumière qui filtrait... Un homme, déjà âgé, vint ouvrir à la hâte.

— Je suis votre nièce, dit-elle aussitôt, la fille de Jacques Michaud.

Le bonhomme ne répondit pas mais la prenant par la main, il la mena devant le feu, encore allumé, et le chargea de bûches.

Nanette était trempée et glacée. Elle se chauffa avec bonheur à la flamme qui pétillait. L'oncle la dévisagea durant un instant, puis sa bonne voix engageante se fit enfin entendre... Ah ! combien elle était différente de celle de l'oncle Jean !

— Des meuniers m'ont appris le malheur... Pauvre petite !... Enfin, quelqu'un pense à moi... Tu vas rester ici, je suppose ?

C'était le gîte et l'existence assurés. Nanette, fondant en larmes, s'empres- sa d'accepter et se jeta dans les bras du vieillard. L'oncle et la nièce, les deux isolés, s'étaient compris. Ils restèrent tous deux un bon moment sans parler, regardant leurs membres vaciller sur les carreaux à la flamme dans- sante du foyer. Les bons chiens, flai- rant une amie dans la jeune fille, s'étaient approchés d'elle, et douce- ment lui léchaient les mains.

Nanette se sentit délivrée du poids d'angoisse qui l'oppressait ; elle renaiss- ait à l'espoir, et levait ses yeux pleins de pleurs reconnaissants, sur le grave visage de ce parent qui ne la rudoyait pas.

— Je suis déjà bien vieux, ma nièce, dit l'oncle Joseph en prenant les mains de Nanette dans les siennes, et, pour moi, tu es un peu de jeunesse qui re-

(Suite à la page 38)

GRATIS : Une semaine de meilleures barbes.
Mallez le coupon ci-dessous.



Maintenant votre barbe du matin dure plus longtemps

*plus douce, plus fraîche, toute différente qu'avant,
grâce au principe des petites bulles*

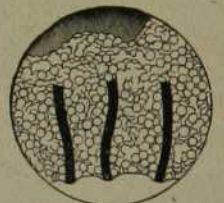
A CINQ ou six heures du soir, vous demandez-vous si vous allez de nouveau vous raser,—ou si votre barbe n'est pas assez sortie pour qu'on la remarque ? En employant la préparation voulue, vous pouvez vous raser de plus près et avoir la barbe fraîche jusqu'à la fin de la soirée. Le tout est de bien humecter la barbe, ce que ne peuvent faire de grosses bulles pleines d'air. Seule la mousse à petites bulles du Colgate donne assez d'eau pour cela. C'est un fait établi.

Une révélation pour vous

Il est maintenant beaucoup plus facile de se raser soi-même, car dès que vous faites mousser la crème Colgate, deux choses se produisent : 1. Le savon de la mousse décape la pellicule d'huile qui recouvre chaque poil. 2. Des petites bulles chargées d'humidité pénètrent par milliards dans la barbe... l'amollissent avec de l'eau.

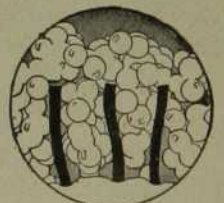
Votre barbe s'humecte et s'attendrit instantanément... étant amollie à sa racine même... ce qui permet au rasoir de raser beaucoup mieux.

Mallez le coupon ci-dessous pour pouvoir faire la comparaison entre la mousse à grosses bulles et la mousse à petites bulles Colgate. Vous recevrez en même temps un échantillon de la Lotion pour la barbe Colgate, une lotion nouvelle—rafraîchissante et agréable... le complément de toute barbe bien faite.



MOUSSE COLGATE

Mousse Colgate (considérablement agrandie) indiquant le contact de l'humidité avec la barbe et son minimum d'air. Un principe scientifique très simple, vérifié chaque jour par des millions d'hommes.



MOUSSE ORDINAIRE

Mousse ordinaire à grosses bulles (considérablement agrandie). Notez les bulles remplies d'air qui ne peuvent amollir la barbe. Les petites bulles seules donnent assez d'eau pour la faire.



GRATIS

COLGATE'S, Dépt. R-312,
353, rue Saint-Nicolas, Montréal.

Veuillez m'envoyer GRATIS, le tube d'essai de sept jours de la Crème à Barbe-Rapide Colgate et une bouteille échantillon de la Lotion pour la barbe Colgate.

Nom _____
Adresse _____



Jolies Toilettes d'Été

2414—Cette toilette ne comporte pas de ceinture. Le jabot en forme d'éventail fait partie du décolletage, écharpe en arrière. Pour la grandeur 36, 3 verges $\frac{3}{4}$ de voile de coton de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 48. Prix, 50 cents.

2502—Le tissu de cette toilette est le crêpe. Un jabot plissé qui court de l'é-

pauve gauche, sur le devant, et sur l'é-pauve gauche, en arrière.

Pour la grandeur 36, 4 verges de crêpe de Chine de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 35 et 36 à 44. Prix, 50 cents.

2516—Crêpe imprimé, tel est le tissu de cette robe sans manches. Les volants arrêtent sur le côté arrière. Des manchettes, au goût. Pour la grandeur

36, 3 verges $\frac{3}{4}$ de soie imprimée de 39 pouces; 1 verge $\frac{1}{4}$ d'uni de 35 pouces. Grandeurs, 32 à 35 et 36 à 44. 50 cents.

2482—Le chiffon est employé pour cette petite robe tout à fait gentille. Pour la grandeur 36, 3 verges $\frac{3}{4}$ de chiffon de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 35 et 36 à 44. Prix, 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.



La bonne cuisine bourgeoise

MERINGUES AUX FRAISES

Ingédients — 3 blancs d'oeufs, 1 tasse un quart de sucre granulé, 3 c. à thé de Poudre à Pâte Royal, un quart cuillerée à thé d'extrait de vanille.

Mode de préparation — Battre les blancs d'oeufs jusqu'à consistance; ajouter graduellement tout en continuant à battre, deux tiers du sucre et battre jusqu'à ce que le mélange prenne forme. Rouler dans le sucre qui reste passé avec la poudre à pâte; ajouter la vanille. Déposer par cuillerées sur du papier non glacé et faire cuire au four lent, à 250° F., pendant 30 minutes.



Augmenter la chaleur jusqu'à 300° F. et faire cuire encore pendant 30 minutes. Enlever toute partie molle du centre des meringues et remettre au four pour faire sécher, après avoir fermé la clef du fourneau. Deux meringues par plat, avec crème glacée à la vanille ou crème fouettée sucrée et garnissez de fraises écrasées ou confitures.

POMMES DE TERRE ROTIES

Ingédients — 12 pommes de terre de grosseur moyenne, 2 c. à thé graisse de rôti, fines herbes au goût, sel et poivre.

Mode de préparation — Faire chauffer la graisse. Eponger les pommes de terre. Faire saisir les pommes de terre, les assaisonner; faire cuire dans un fourneau chaud; les retourner deux ou trois fois durant la cuisson.

SALADE DE POMMES DE TERRE A LA MAYONNAISE

Ingédients — (a) 4 à 6 pommes de terre cuites coupées en carrelets, 2 ou 3 cuillerées à table vinaigre, 1 petit oignon blanc haché fin, 1/2 tasse betteraves coupées en dés, sel, poivre. —

(b) 1 tasse crème, 1 c. à table moutarde, 1/2 c. à thé de sel, 1/2 tasse vinaigre chaud, 2 c. à table farine, 1 c. à table sucre, quelques grains de poivre rouge.

Mode de préparation — Bien mélanger les ingrédients (a), les dresser en pyramide dans un saladier, masquer avec une mayonnaise préparée avec les ingrédients (b) et de la manière suivante: Délayer la farine, la moutarde, le sel, le poivre, le sucre avec la crème froide; faire cuire au bain-marie jusqu'à ce que le mélange soit épais. Verser le vinaigre chaud, laisser mijoter quelques minutes. Faire

refroidir avant de masquer la salade. Décorer au goût avec oeufs durs et persil.

PUREE DE LEGUMES AUX OEUFS BROUILLES

Ingédients — (a) 18 pommes de terre, 1/2 navet, 2 c. à table graisse de rôti, 1 oignon, 1 tasse lait chaud, sel et poivre. — (b) 4 oeufs, 4 c. à table lait, sel, peu de poivre, 1/2 c. à table beurre.

Mode de préparation — Faire cuire les pommes de terre et le navet dans l'eau bouillante salée. Après parfaite cuisson, les écraser avec le presse-purée. Ajouter oignon revenu dans la graisse, sel, poivre, lait chaud. Battre quelques minutes. Dresser en pyramide dans un plat. Faire une cavité au milieu, la remplir d'oeufs brouillés préparés avec les ingrédients (b) et de la manière suivante: Battre les oeufs, ajouter sel, poivre, lait. Faire fondre le beurre dans une poêle, y verser la préparation et la faire cuire jusqu'à ce qu'elle ait une consistance crémeuse, en remuant constamment avec une fourchette de bois.

39 Auteurs de Pâtisseries disent : “Je préfère la Poudre à Pâte Crème de Tartre”



La Royal, Poudre à Pâte
à la Crème de Tartre.
Absolument pure

SI VOUS pouviez demander à l'auteur du Pâtissier que vous suivez de préférence de se prononcer sur le genre de poudre à pâte qu'il préfère, savez-vous quelle serait sa réponse ?

Les auteurs de 44 Pâtisseries recommandables répondirent dernièrement à cette question. 39 d'entre eux, soit le 89%, avouèrent carrément : “Je préfère aux autres la Poudre à Pâte à la Crème de Tartre.” Plusieurs ajoutèrent même : “Je m'en tiens uniquement à la Royal;” “Je n'emploie et ne recommande que la Royal.”

La Poudre à Pâte Royal est connue et justement appréciée, depuis 50 ans, par les ménagères, les médecins et les spécialistes en alimentation, comme la Poudre à Pâte à la Crème de Tartre. Elle est toujours faite de la meilleure crème de tartre, importée de l'Europe méridionale.

Les plus habiles cuisinières du monde entier emploient toujours la Royal. Elle fait toujours lever votre pâte à la perfection. Il n'en faut pas plus que pour 2 cents pour une grosse tarte à la fayette.

GATEAUX POUR LE THE DE CINQ HEURES (cuits dans des moules de papier): Casser 1 jaune d'oeuf dans un bol. Battre bien, ajouter 3/4 de tasse de sucre, lentement, tout en battant. Ajouter 2 c. à bouche de beurre fondu et 1 carré 1/2 de chocolat — fondu. Tamiser 1 tasse de farine préparée, 1 c. à café de Poudre à Pâte Royal et 1/2 c. à café de sel, et ajouter alternativement avec deux tiers d'une tasse de lait. Retourner dans 1 blanc d'oeuf bien battu. Remplir en partie les moules de papier, placer chacun dans un plat à muffin et faire cuire à four modéré (345° F.) pendant 15 min. Garnir de noix ou de cerises, sur glaçage blanc. Fait 32 tout petits gateaux.



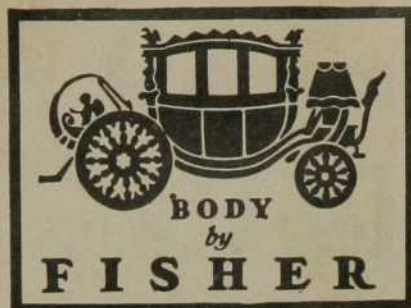
GALETTES DE SON ROYAL (muffins): Bien mélanger 3/4 de tasse de son, 1 tasse 1/4 de farine graham ou moitié farine graham et blanche, 1/2 c. à café de sel, 3 c. à café de Poudre à Pâte Royal et 2 c. à bouche de sucre brun; ajouter 1 oeuf, 3 c. à bouche de shortening fondu, 2 c. à bouche de mélasse foncée et du lait pour faire une pâte molle (environ 3/4 tasse). Bien battre. Mettre 1 c. à bouche de pâte dans chaque moule et faire cuire à 425° F., 20 minutes. Fait 12 gallettes.

THE ROYAL BAKING POWDER CO.,
Dépt. DY, 504, Boulevard St-Laurent, Montréal.

Veillez m'expédier un exemplaire gratuit de votre célèbre livre *Le Pâtissier Royal*, près de 350 délicieuses recettes pour toutes sortes de mets.

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Prov. _____

Gratis!
350 Fameuses Recettes



Le Style et la Valeur des CARROSSERIES FISHER Servent de Modèles dans le Monde Entier

pour la Chevrolet comme pour la Cadillac
la Construction de la CARROSSERIE FISHER
est en BOIS et ACIER

La Carrosserie Fisher donne au Chevrolet une valeur qui, en dehors du groupe des voitures carrossées par Fisher, ne se retrouve que dans des autos beaucoup plus dispendieux. Il en est ainsi de tous les autos de la General Motors, tous carrossés par Fisher. Dans la Carrosserie Fisher fermée, ordinaire, on trouve 200 pièces de bois dont la préparation, avant l'assemblage, requiert 1200 opérations distinctes. Fisher, et Fisher seul, est à même, grâce à sa puissante orga-

nisation, à son énorme production et à ses ressources inépuisables, de fabriquer ces carrosseries *supérieures* bois-et-acier à un prix qui les met à la portée de tous les autos. Fisher suit les mêmes principes de construction pour la Chevrolet comme pour la Cadillac, pour la Pontiac, Oldsmobile, Oakland, McLaughlin-Buick et La Salle. Pour une plus grande qualité, durabilité et valeur, achetez-vous un auto carrossé par Fisher — chacun étant le meilleur dans sa catégorie.

Cadillac — La Salle — McLaughlin-Buick — Oakland — Oldsmobile — Pontiac — Chevrolet
GENERAL MOTORS OF CANADA, LIMITED

Ne manquez pas de lire....



En vente dans
tous les dépôts
15c le Numéro

Le roman que nous publions dans

**La Revue
Populaire**
de Mai

**Le Roman
d'Arlette**
Par Dyvonne

COUPON D'ABONNEMENT

**La Revue
Populaire**

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an
ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à
LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Les Trois Meuniers

(Suite de la page 35)

vient... Ah, si mon frère Jacques avait voulu! Cependant, il n'est pas encore trop tard pour un mot d'amitié.

— Oh! non, il n'est pas trop tard! répondit Nanette en l'embrassant.

Il se leva et la conduisit à une chambre qu'il agença aussitôt, puis, l'ayant toute réconfortée, il la laissa en disant:

— Il ne faut pas que les Michaud soient comme chien et loup!"

Nanette était tombée, épuisée de fatigue sur son lit. Elle se réveilla assez tard, alors que le soleil éclairait sa chambre. Se remémorant les incidents de la veille, et se sentant hors de péril, elle décida d'oublier l'inhospitalier accueil de l'oncle Jean pour ne plus penser qu'au bon cœur de l'oncle Joseph.

Quand elle sortit il l'accueillit par un bon rire franc qui était tout un été après tant de grises journées de pluie, et dit:

— Tu étais l'âme du moulin de ton père; tu seras l'âme de celui-ci, Nanette!

Elle hocha la tête, très heureuse. Son oncle l'adoptait définitivement.

Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions, l'oncle Joseph, car à partir de ce jour, elle devint l'âme de son moulin.

Ce fut un étonnement quand les meuniers lointains revinrent à l'achat de la farine et qu'ils retrouvèrent cette maison, si attristée jadis, maintenant toute fleurie et tapissée en dehors, avec des capucines et du lierre; tandis qu'à l'intérieur, grâce à l'activité ménagère, elle était étincelante de propreté. Il y avait des fleurs partout, sur les fenêtres, sur les poutres; il en poussait jusque sur le chaume.

Les chiens, naguère engourdis de ne jamais sortir, jappèrent joyeusement en accompagnant Nanette au village voisin.

La porte, jusque-là fermée aux pauvres, fut ouverte à tous, et la prospérité sourit enfin au vieux Michaud.

— C'est sa fée qui lui vaut cela! se disaient les bonnes vieilles du pays.

Et la jeune fille avait retrouvé son bon rire de vingt ans, clair comme le babil de la source coulant sur un lit de blancs cailloux.

Bientôt le moulin de l'ainé des Michaud fut aussi fréquenté que l'avait été, autrefois, celui de Jacques.

— Cette petite-là est comme une hirondelle, répondait à tous le bon meunier, elle porte bonheur où elle se loge.

Cet heureux changement revint aux oreilles de l'oncle Jean, celui qui avait rudoyé l'orpheline. Et sa haine s'accrut contre son frère et contre l'hirondelle, comme il appelait Antoinette.

(Suite à la page 39)

Les Trois Meuniers

(Suite de la page 38)

Son fils, lui-même, fut obligé de l'éviter pour ne pas être en butte à ses violences, et la colère qu'il apportait en toutes choses fit que son moulin fut rapidement abandonné, et cela, au profit de Joseph.

Pourtant le fils de Jean n'avait pas oublié la courte visite faite par sa cousine, et il n'avait plus qu'un désir: celui de la revoir. Un soir que Nanette revenait du village avec ses grands chiens, il l'aborda, et chercha tout d'abord à excuser son père, en rejetant sur la maladie la cause de sa mauvaise humeur, et demandant à ne pas être rendu responsable du mauvais accueil fait par l'oncle Jean.

— J'ai beaucoup d'amitié pour vous, cousin, répondit-elle, et quant à votre père sachez que l'Hirondelle ne lui garde pas la moindre rancune.

Ils marchaient lentement le long des haies, et le jeune homme se penchait pour cueillir les fleurs bordant le chemin.

— Souvent, la nuit, avouait-il, je viens en cachette admirer la maison de l'oncle Joseph. Mon rêve serait d'avoir un moulin à moi aussi joliment fleuri et qui serait égayé par le rire d'une gentille meunière.

Antoinette l'écoutait, songeuse, et sentait croître sa sympathie pour son cousin. Ils se revirent souvent. Ensuite ils se rencontrèrent tous les soirs à un endroit qui se trouvait à égale distance des deux moulins.

C'est là qu'ils se fiancèrent, la main dans la main, et qu'ils firent de beaux projets d'avenir.

Cependant, le jeune homme réfléchissait avec terreur au refus de son père, quand il lui parlerait de son mariage avec sa cousine et il l'entendait dire: "Mon fils à l'Hirondelle?... ah! ça, jamais!"

— Si j'avais encore mon moulin, soupirait Antoinette, peut-être ton père donnerait-il son consentement, mais, hélas! il a été vendu et je ne suis plus, à présent, qu'une pauvre fille!

Et elle n'osait pas parler de ses fiançailles à l'oncle Joseph qu'elle aimait bien, par crainte de lui faire de la peine.

De longs mois s'écoulèrent ainsi. Antoinette, minée par la tristesse, avait perdu son gai sourire; elle n'aimait plus les fleurs, n'accueillait plus les pauvres avec bonté et restait indifférente aux caresses des deux grands chiens.

Pierre, le fils de Jean Michaud, ne put y tenir. Il guetta, un jour, la sortie de l'oncle Joseph et se présenta à lui.

— Tiens, voici mon neveu! s'exclamait ce dernier. Après ma nièce, c'est

lui que je retrouve... Et comment va ton ours de père?

Franchement, le jeune homme, allant droit au but, lui fit part de ses intentions, et du refus qu'il redoutait de son père.

— Comment, ce n'est que ça! s'étonnait l'oncle Joseph, et tu n'es pas venu me le dire plus tôt? Tu as eu tort, mon garçon... Va donc trouver ton père et dis-lui que Joseph Michaud a fait de sa nièce sa légataire universelle. Si après ça il ne veut pas!...

Pierre s'empessa de faire la commission; elle fut mal accueillie.

— Epouser une vagabonde? fulminait l'avare, une fille qui n'a plus de père. Jamais! Je la chasserais plutôt.

Et aux supplications de son fils, il opposa un refus absolu qui réduisait à néant les espérances du malheureux garçon.

Heureusement la nuit porte conseil. Jean Michaud, songeant que son moulin était sur le point d'être vendu, comme l'avait été celui de son frère, se prit soudain à réfléchir à l'influence de l'Hirondelle qui apportait le bonheur où elle se posait.

Le lendemain, il allait trouver son frère Joseph, pour s'amender et lui dire qu'il donnait son consentement. Il n'eut pas à s'en plaindre car après le mariage de Pierre, le rire, les roses et la gaieté habitèrent son moulin comme ils avaient pénétré dans celui de son aîné, et ce résultat chassa la haine de son cœur.

Malgré son bonheur, Antoinette conservait encore une tristesse au fond du cœur, et songeant aux beaux jours passés avec son père, elle ne pouvait s'empêcher de regretter son vieux moulin.

Pierre devina son regret et racheta le vieux moulin qui reprit, à son tour, sa parure de fleurs et de gaieté.

Depuis, les trois moulins ne sont qu'à une même famille et Joseph, réconcilié avec son cadet, s'écrit, en vidant avec lui une vieille bouteille:

— On ne dira plus, à présent, que les Michaud sont comme chiens et loups!

Et les gens d'alentour ajoutent:

— Tout cela, c'est à cause de Nanette, la gentille hirondelle qui, partout où elle fait son nid, apporte le bonheur!

JO. VALLE

— o —
AU SALON

Jules. — La nuit dernière j'ai rêvé que j'épousais la plus belle fille du monde.

Juliette. — Etions-nous heureux en ménage.

Les Teintures Véritables Donnent les Meilleurs Résultats



Les Teintures Diamond contiennent de trois à cinq fois plus d'aniline que les autres teintures sur le marché. La prochaine fois, essayez-les. Vous verrez comme elles sont d'un emploi facile. Puis comparez les résultats. Votre linge n'a pas l'air d'avoir été teint. Les couleurs sont douces, brillantes, rafraîchies. Si vous n'admettez pas que les Teintures

Diamond sont les meilleures, votre marchand vous remboursera.

Le paquet blanc des Teintures Diamond sert à toutes les fins et à tous les tissus. Il peut teindre ou teinter soie, laine, coton, toile, rayon ou tout mélange. Le paquet bleu est une teinture spéciale, pour soie ou laine seulement. Pour teindre vos articles de valeur en soie ou laine. Aussi bons résultats que chez les teinturiers de métier. Le paquet bleu teint la soie ou la laine seulement. Le paquet blanc teint n'importe quoi, soie et laine comprises. Votre marchand tient des deux sortes.

TEINTURES DIAMOND

Emploi facile — Résultats parfaits
DANS TOUTES LES PHARMACIES

15c

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

La Revue Populaire

En vente chez tous les dépositaires : 15 Sous

gratuit avec un bidon de
ROGERS
BRUSHING LACQUER
[LE LAQUE À PEINTURER ROGERS]
vendu régulièrement à 50c



Ce magnifique porte-bouquet est un cadeau que vous fait Rogers quand vous achetez le bidon vendu régulièrement 50 centins, du Rogers, applicable au pinceau.

Finissez-le avec votre couleur favorite (vous avez le choix entre 18 magnifiques nuances). Voyez comme le Rogers s'étend bien, comme il sèche rapidement. Remarquez son lustre riche et profond.

Servez-vous du Rogers Liquid Polish pour nettoyer et polir votre automobile et vos meubles. Promptement et avec très peu d'efforts, le Rogers Liquid Polish produit un éclat brillant et lustré.

Ces vases, une fois finis, font des ornements très effectifs et des porte-bouquets—ayant leur place dans n'importe quelle maison. Remplissez le bon ci-dessous et présentez-le aujourd'hui à votre marchand.

Fabriqués sous brevet par les
Compagnies suivantes:

THE CANADA PAINT CO. Ltd. MARTIN-SENOUR Co.

INTERNATIONAL VARNISH Co. Ltd. THE SHERWIN-WILLIAMS Co.

Ce bon donne droit au porteur à une canette de 50 centins de Laque Rogers—applicable au pinceau (d'aucune couleur désirée) et un porte-bouquet au prix inclusif de 50 centins.

F-73

La Santé peut être acquise

MEME un spécimen de physique parfait comme Gene Tunney considère qu'il faut activer sa santé. Il a travaillé ferme, sans relâche, pour se reconstituer et se garder en forme. Il ne prend pas de chances, réalisant l'importance des habitudes régulières.

Pour maintenir le bon fonctionnement de son système, il ne s'en tient pas seulement aux exercices et à la diète. Il s'en assure absolument en prenant Nujol régulièrement, qu'il soit en entraînement actif ou non.

"J'ai commencé à prendre Nujol, il y a sept ans. Dès le premier mois, Nujol opéra des changements remarquables dans mon état. L'élimination devint active et normale—l'appétit augmenta, et il se produisit chez moi un désir d'entraînement intense. Depuis, j'ai pris Nujol cinq soirs par semaine. Je ne prends que la quantité nécessaire pour maintenir l'élimination normale, et si je m'aperçois que j'ai pris plus que la quantité voulue, je cesse d'en prendre une couple de jours; je reprends ensuite mon habitude quotidienne d'en avaler une gorgée à même la bouteille, le soir, avant de me coucher.

"Mon expérience de sept ans avec Nujol, me prouve qu'il ne forme pas d'habitude et n'est pas désagréable ni dommageable."

Tunney est aussi très enthousiaste en faveur de Nujol pour emploi externe. Il exigeait que son entraîneur l'en frictionnât régulièrement.

"J'ai constaté que le moyen le plus pratique est de faire suivre la friction au Nujol d'une autre à l'alcool. Ce qui empêche l'irritation, l'odeur, la déco-

loration de la peau et laisse le corps propre et sans substances huileuses."

Nujol ne contient ni remède, ni drogues. C'est une substance naturelle, pure, perfectionnée par les Laboratoires Nujol (2 Park Avenue, New-York) qui maintient un bon fonctionnement du système, suivant les desseins de la nature. Non seulement il empêche la formation excessive des poisons du système (nous en avons tous) mais il contribue à les éliminer.

Vous, aussi, pouvez acquérir une meilleure santé, en prenant Nujol. Essayez-le donc. Ne se vend qu'en paquets cachetés. Achetez-en une bouteille aujourd'hui, et commencez le sage régime que Gene Tunney recommande.



Gene Tunney

GRATIS Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

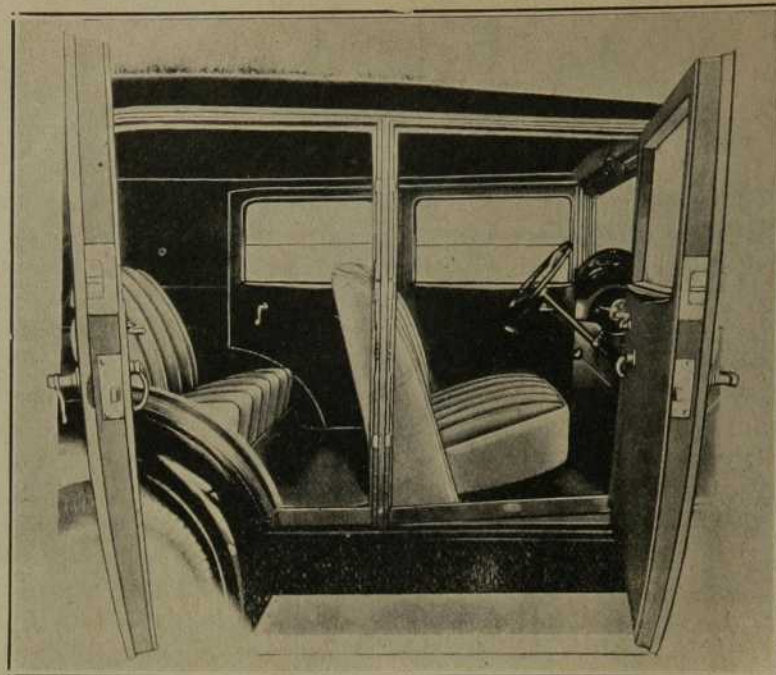
GRATIS. Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE
BOITE POSTALE 2353 — MONTREAL, CANADA

LE CONFORT DE LA CARROSSERIE DU NOUVEAU WHIPPET



La carrosserie du nouveau Whippet Six est plus spacieuse et plus confortable. Telles sont deux de ses plus importantes caractéristiques. Des carrosseries plus longues donnent évidemment plus d'espace pour la tête, les jambes et les bras. Les sièges en sont larges, bien capitonnés et rembourrés. Leurs contours épousent les formes de la silhouette.

PRODUITS DE LA GENERAL MOTORS

Il se vendra plus de camions, plus d'autobus que jamais au Canada cette année, aux dires de M. W. A. Quinlan, de la succursale de la General Motors Truck à Montréal, qui vient de revenir d'un congrès de gérants de succursales et de dépositaires de la General Motors Products Limited (division des camions et autobus), à Walkerville, Ont.

"Le Canada" a dit M. Quinlan, "améliore ses routes de plus en plus et fait un pas en avant tous les ans pour les tenir ouvertes tout l'hiver. La plupart des provinces apportent beaucoup d'attention à la question de la neige et ne négligent rien pour l'enlever rapidement et l'empêcher de s'amonceler sur leurs artères les plus fréquentées. Cette année, l'Ontario a tenu carrossables tout l'hiver 1,200 milles de grandes routes. Ce qui veut dire qu'il se véhicule de plus en plus de marchandises par camion, et que le transport par autobus se développe de plus en plus.

"Cela devient d'importance vitale que les routes du Canada soient suffisamment développées pour que tout le Dominion soit relié d'un bout à l'autre. Le transport du grain au Canada se fait dans une grande mesure par camions, lesquels le font parvenir de la source d'approvisionnement aux principaux élévateurs de centres de chemin de fer. Evidemment, tous ces travaux de voirie signifient qu'on va avoir besoin de plus en plus de camions".

Lors de son passage à Walkerville, M. Quinlan se rendit aux terrains d'épreuves près de Détroit, où tous les autos et camions construits par la division de la General Motors sont mis sérieusement à l'essai avant d'être mis

sur le marché. Les moteurs destinés aux autos et camions de la General Motors doivent subir trois ans d'épreuves avant d'être mis en usage. On les fait marcher jour et nuit pour juger de la somme de travail et de tension que pourra subir chaque pièce. Ensuite on les étudie et les améliore à tel point que ces autos et camions seront en mesure de résister à n'importe quel dur usage pendant des années.

Une voiture de livraison Essex

La compagnie Hudson Motor Car, fabricants des automobiles Hudson et Essex, vient de compléter son programme dans le but de mettre, sur le marché, une ligne complète de véhicules qui seront destinés à la livraison commerciale légère; les voitures seront munies de carrosseries s'adaptant tout particulièrement aux principales lignes de commerce.

Toutes ces voitures seront montées sur châssis Essex.

La ligne complète de ces voitures sera mise sur le marché vers le milieu du mois de juillet et sera offerte en vente par les distributeurs réguliers de la compagnie Hudson et Essex à travers le Canada et dans tous les centres des Etats-Unis.

C'est Monsieur Sam C. Mitchell, qui depuis un très grand nombre d'années fait parti de l'exécutif des ventes de la compagnie Hudson Motor Car, qui a été choisi comme gérant du service des voitures commerciales fabriquées par la compagnie.



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Quatre-vingt-douze pour cent de la population de la province de Québec est né au Canada.

* * *

Le Canada possède 890,282 canadiens nés à l'étranger.

* * *

On estime à 8,000 le nombre de narcomanes au Canada.

* * *

L'an dernier la Canada a importé pour \$5,391,000 de viandes.

* * *

Le commerce total du Canada a été, en 1928, de \$2,596,448,000.

* * *

La population des Antilles anglaises est de 2,500,000 habitants.

* * *

Les tribunaux de Los Angeles accordent chaque année plus de 5,000 divorces.

* * *

Le parc National Buffalo possède un troupeau de 5,000 têtes.

* * *

La province d'Ontario possède deux grands parcs nationaux.

* * *

Les uniformes des Gardes Suisses du Pape ont été dessinés par Michel-Ange.

* * *

La principauté de Liechtenstein a soixante milles carrés et possède une population de 10,000 habitants.

* * *

Un employé de chemin de fer anglais parle et écrit vingt-deux langues différentes.

* * *

Un couple de rats produit en un an 880 rats. La descendance de ce couple s'établit à 387,200 rats en deux ans et à 170 millions en trois ans.

* * *

La Paz est la ville capitale qui est située à la plus haute altitude. Elle est sur une montagne à une hauteur de 12,470 pieds au-dessus du niveau de la mer.

* * *

Les omnibus de la ville de Londres sont au nombre de 4,065. En 1928 ils ont fait 158,324,711 milles de trajet.

* * *

Amsterdam possède une rivière du nom de Y. La Chine en a une qui porte le nom de U. La Suède a une ville du nom de A.

La courbature de la terre est de sept pouces au mille.

* * *

Un moustique possède vingt-deux dents, toutes visibles au microscope.

* * *

Le chrysanthème vient de Chine. Il a été introduit en Angleterre en 1790.

* * *

La plus petite ville d'Angleterre est Wells qui a une population de 4,732 habitants.

* * *

Les navires de la ligne Cunard ont transporté l'an dernier plus de 200,000 personnes.

* * *

La valeur économique des vies dans la province de Québec est estimée à vingt-sept milliards et demie de dollars.

* * *

En 1928 la maladie a fait perdre, en Angleterre, 28,250,000 semaines de travail.

* * *

Le système municipal de la province de Québec a été organisé en 1845.

* * *

La province de Québec compte actuellement 1,392 municipalités.

* * *

Le capital américain placé au Canada représente 12 pour cent environ de notre richesse nationale.

* * *

Ce fut Louis XII qui créa à Paris le premier marché à poissons.

* * *

L'an dernier il s'est perdu dans la ville de Paris 28,749 parapluies.

* * *

La population de la terre est évaluée à environ deux milliards; la répartition s'établit ainsi: Europe, 500 millions, Asie 900 millions, Afrique, 150 millions, Amérique, 220 millions, Océanie, 7 millions.

* * *

Une compagnie d'assurance vient de se fonder en France. Cette compagnie assure les ménages contre les risques de divorces.

* * *

L'Allemagne possède 2,200,000 chômeurs.

* * *

L'an dernier le Canada a exporté au Royaume-Uni pour 447 millions de dollars de marchandises et a importé pour 193 millions, laissant une balance favorable de 254 millions.

CHEVEUX GRIS?

Laissez-moi vous enseigner comment les chasser

ESSAI GRATUIT

N'oubliez pas que vos cheveux resteront gris tant que vous n'aurez pas fait cet essai étonnant... la plus récente découverte scientifique pour rendre aux cheveux leur nuance naturelle. Les étoiles du cinéma font ses éloges. 3,000,000 de femmes l'ont employé avec profit.

Un liquide incolore appelé le Restituteur de la Couleur des Cheveux Mary T. Goldman. Vous l'appliquez en vous peignant. La teinte naturelle remplace promptement les cheveux gris ou changés.

Plus de teintures grossières que tout le monde remarque. Rien qui parte au lavage. Il rend vos cheveux éclatants et forts, et ne les empêche pas d'onduler.



Procurez-vous-en une bouteille à la pharmacie. Restitution complète pour quelques sous. Satisfaction absolue ou argent remboursé. Ou expédiez coupon pour paquet d'essai gratuit (indiquez la couleur des cheveux).

----- GRATIS -----

Dépt. 451-F, Goldman Bldg., St. Paul, Minn.

Nom et prénoms _____

Adresse _____

Localité _____

Restituteur de la Couleur des Cheveux
MARY T. GOLDMAN

Ne grondez pas l'enfant qui mouille son lit: Faites-lui suivre un traitement à la Sphincterine



Ce n'est pas par paresse ni par mauvaise volonté qu'un enfant mouille son lit. La cause en est due à la faiblesse des organes de la vessie.

La Sphincterine contient une plante qui agit directement sur le Sphincter, muscle qui contrôle l'urine dans la vessie. Elle le renforce, et le rend apte à remplir sa fonction naturelle. Chez certains enfants l'effet est très rapide, chez d'autres c'est un peu plus lent mais non moins certain. Tout dépend naturellement de la chronicité du cas, de l'âge

et de l'état de santé de l'enfant. Il est très rare que dans les cas réfractaires à la première bouteille qu'il faille user plus de trois grandes bouteilles.

La Sphincterine se vend sous forme liquide, est très agréable au goût, et peut être donnée sans danger à tout âge de l'enfant. Elle est employée avec succès dans les pensionnats, et les médecins la prescrivent avec confiance.

En vente dans toutes les pharmacies aux prix de \$1.25 et \$2.00. La grande bouteille pour traitement d'un mois est généralement suffisante dans les cas ordinaires.

"SPHINCTERINE"

N. B.—Une bouteille Grand Format vous fera économiser beaucoup!
Distributeurs: FARLEY-MYERS LTD. - Montréal.



VIENT DE PARAÎTRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

Prix \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval),

P. Q.

N'OUBLIEZ PAS
D'ACHETER

La Revue
Populaire

CHAQUE NUMERO
CONTIENT UN
ROMAN COMPLET

En vente chez tous les dépositaires : 15c le numéro



Pourquoi avoir les mains rouges et rudes, lorsque, pour moins de 1 sou par jour, vous pouvez laver votre vaisselle avec le **LUX**

Pour votre protection, le LUX est
toujours vendu en paquet, jamais
en grande quantité.

Lever Brothers Limited L826F

Beauté de Brunette
Les cheveux bruns, ternes
et sans vie, resplendissent
d'une incomparable beauté
après un shampoo de Evan
Williams "Graduated".

Six shampoos distincts pour cha-
que teinte de cheveux, dans toutes
les bonnes pharmacies.

Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITEE
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

Maybelline
Embellit les cils
Transforme instantanément
les cils en une frange som-
bre, riche, abondante.
Rend les yeux plus
brillants, le regard plus
profond. L'embellisseur
des cils le plus facile
à appliquer... Absolu-
ment inoffensif. Em-
ployé par des milliers
de femmes. Essayez-le.
Maybelline solide ou
liquide, noir ou brun, 75c à tous les comptoirs
d'articles de toilette.
Distribué au Canada par
PALMERS LIMITED — MONTREAL

Les vers sapent la force et minent la
vitalité des enfants. Renforcez-les
par l'usage du Mother Graves' Worm
Exterminator pour expulser les para-
sites.

Un Chapeau

(Suite de la page 7)

— Je suis venu, car j'ai quelque
chose de grave à te dire.

— Ah! bah!

— Oui, mais je suis très embarras-
sé. Quand on se connaît trop, comme
nous, certains sujets sont plus difficiles
à aborder. On a peur de n'être pas
pris au sérieux. Ce que je vais te dire,
Etienne, me promets-tu de l'écouter
sans rire?

— Je te le promets, fit-elle, émue
tout à coup par la voix suppliante de
Roger.

— Eh bien, voici! J'ai pour toi
une affection très réelle, très profonde
et qui, ma foi, s'est si bien transformée
depuis quelque temps qu'elle ressemble
fort à de l'amour... Or, quand on
s'aime, qu'est-ce qu'on fait? Une de-
mande en mariage...

Elle ne répondit pas. Il prit ce si-
lence pour un refus et continua:

— Hélas! je te suis indifférent, je
le vois!

— Tu te trompes, dit-elle vivement.
Moi aussi, je t'aime, Roger! Mais il
est si soudain, le revirement que je dé-
couvre en moi! On dirait un voile qui
se déchire. Toutes nos mauvaises pa-
roles, je le comprends enfin, c'était de
l'amour qui se cachait. Et mes yeux
qui s'ouvrent ne peuvent croire à la lu-
mière.

— Alors, s'écria Roger triomphant,
accepte ce petit bouquet!

Elle déplaça le papier et s'arrêta, sur-
prise.

— Tu vois ce que c'est, dit le jeune
homme. Tu peux les mettre dans tes
cheveux: trois brins de fleur d'oranger,
c'est le plus petit chapeau du monde...
plus petit encore que ton chapeau clo-
che...

Etienne sourit et répliqua:

— Après tout, de cette façon, je
veux bien perdre mon pari!

PIERRE NAUROY

Leur Coquetterie

(Suite de la page 8)

sé de croître, et aussi mon attachement
très sincère, très affectueux. Hélas! ces
sentiments ne suffisent pas à me déci-
der. Il y a entre nous un obstacle que
rien ne peut détruire...

— Lequel?

— Votre âge et le mien. Vous avez
vingt-neuf ans et j'en ai quarante-huit.
Ce serait une folie d'enchaîner votre
jeunesse à ma maturité déclinante.
Dans quelques années, vous serez en-
core jeune, je serai vieux. Non, non!
J'aurai de la raison pour deux. Notre
mariage est impossible. Restons amis,
voulez-vous? et, si je vous ai fait du
mal en vous parlant ainsi, pardonnez-
moi! Demain, vous me remercirez.

Hélène ne courba pas la tête. Mais,
le buste tendu en avant, le visage illu-
miné d'une volonté farouche, elle ré-
pliqua:

— Votre franchise appelle la mien-
ne, et j'ai deux aveux à vous faire. Les
sentiments que vous me dites, je les
éprouve, moi aussi. Peut-être est-ce de
l'amour, je ne sais. Cela dépend de
vous. Oui, ce sera de l'amour, si vous
le voulez. L'autre aveu est plus pé-
nible. Mais, après tout, si je me ma-
riais, n'y serais-je pas obligée? Je n'ai
plus vingt-neuf ans, mon ami, j'en ai
trente-cinq. C'est ridicule de se ra-
jeunir à ce point? Il faut excuser les
pauvres femmes que la trentaine effraie.
Avant ce chiffre fatidique, nous faisons
toutes une petites pose de quelques an-

nées. Mais à vous, je n'ai plus honte
de confier mon âge véritable. Trente-
cinq ans. Vous voyez bien que nous
ne sommes plus si loin l'un de l'autre.

Il y eut un long silence poignant.
La voix pathétique du violon montait
des cordes sonores. Fut-ce son charme
inattendu qui bouleversa Maurice
Brienne, ou l'envoûtement du tête-à-
tête avec une femme dont le cœur se
donne, ou le destin simplement qui se
joue des décisions humaines? Tout fut
emporté. Il rapprocha sa chaise du
fauteuil où Mme Jacquemont était as-
sise et, saisissant entre les siennes la
petite main abandonnée, il murmura:

— Nous sommes plus près encore
que vous ne le croyez. Je vous ai men-
ti, Hélène. Je n'ai pas quarante-huit
ans, j'en ai dix de moins. Me vieillir
était ma coquetterie, à moi, une coquet-
terie à rebours et une sauvagerie qui me
permettait, chaque fois qu'on me par-
lait de mariage, de me défendre en ré-
pondant: "Je suis trop vieux." Mais,
en entendant vos confidences, ma réso-
lution a fléchi. J'avoue mon âge. Je
n'ai que trois ans de plus que vous et,
si vous m'aimez...

— Eh bien?

Il ne répondit pas, mais ses regards
dirent le reste. Et leur sourire à tous
deux les lia mieux que ne l'eût fait la
banalité des mots d'amour.

CLAUDE MARSEY

ELLE
PROTEGE LE VISAGE



Une poudre odorante et veloutée qui protège
la figure et relève le charme du teint.
Ecrivez pour échantillon gratuit.

Chamberlain

POUDRE DE VISAGE

CHAMBERLAIN LABORATORIES
Dovercourt Road - Toronto

Vêtements
teints bien

Noir

parfaitement et
économiquement avec le

SUNSET SAVON
Teinture

HEMORROIDES

Les personnes souffrant de n'im-
porte quelle forme d'hémorroïdes
peuvent obtenir un soulagement im-
médiate et certain avec mon nou-
veau traitement absorbant. Pour
confirmer cette déclaration je vous
enverrai un

TRAITEMENT GRATUIT

sur réception de votre adresse. Ap-
pliquez ce traitement vous-même,
chez vous, et vous aurez la preuve
de sa valeur. N'envoyez pas d'ar-
gent mais demandez aujourd'hui
même par lettre le traitement gra-
tuit. Causez de cette offre aux
autres personnes qui souffrent de
la même maladie.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R30F
BOITE 14 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Donne de la Vie et du Charme à un teint jaune

Un teint jaune ou huileux n'est pas normal.
Des cellules et tissus obstrués empêchent la
peau de se nourrir correctement. N'essayez
pas de dissimuler cette condition — corrigez-
la. Il importe de faire fonctionner les tissus
normalement, de raviver les cellules inertes
et, par une circulation rapide, de désintoxi-
quer la peau. Pour faire briller une peau hu-
leuse et jaune, essayez ceci trois fois par se-
maine. Achetez de la Peroxine en Poudre à la
pharmacie. Appliquez des serviettes chaudes
sur la figure et frictionnez doucement avec la
poudre en tournant. Lavez avec de l'eau
chaude, puis froide. Appliquez un cold-cream
(nous recommandons la crème Cerol). Ce pro-
cédé assèche et veloute la peau, améliore sa
texture et rend aux joues leur couleur natu-
relle.

BAGUE CRUCIFIX



LA SAINTE
LE BONHEUR
LE SUCCES

Vous qui cherchez
le bonheur et la
consolation.
Vous qui souffrez,
Portez la Bague
du Christ Roi.
Cette bague est
originale du 15^{me}
siècle et a gagné
la faveur de tous
les peuples Chré-
tiens qui la porte, depuis son apparition chez les
Espagnols.

La bague du CHRIST ROI est portée par
toutes les hautes sommités ecclésiastiques, par
les hommes d'affaires et politiciens célèbres etc.
Cette magnifique bague est un véritable
chef d'œuvre artistique en 14 karats plaqué.

GARANTIE POUR 20 ANS
Envoyez simplement la grandeur de votre
doigt sur une liasse de papier.
N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT
Sur réception de votre commande, votre
bague vous sera expédiée. Vous n'aurez qu'à
remettre au préposé des postes, la somme de
\$1.95

Adresses à
LA SOCIÉTÉ STE-THERÈSE
Caser 42 St-Roch, Québec



Chronique de l'Auto

FORD EN TURQUIE

Une entente, qui a été signée récem-
ment entre le gouvernement turc et la
maison Ford, donne à la grande indus-
trie américaine l'autorisation de cons-
truire, près de Constantinople, une usi-
ne de montage d'automobiles, de trac-
teurs agricoles et d'aéroplanes.

L'accord intervenu entre Ford et le
gouvernement turc est valable pour une
durée de vingt-cinq ans. La nouvelle
succursale des établissements de Dé-
troit sera établie sur le Bosphore, dans
les anciens bâtiments militaires de Top
Hané, qui, aujourd'hui complètement
abandonnés, seront adaptés par les in-
génieurs de Ford à la production in-
tense du matériel indiqué ci-dessus.
Elle commencera à fonctionner d'ici
quelques mois, avec une production
journalière initiale de quarante machi-
nes et un personnel de début de soixan-
te ouvriers. Ces chiffres seront peu à
peu augmentés et atteindront, par ex-
tensions successives, le total maximum
fixé par l'entente, de deux mille machi-
nes par jour, entre les automobiles, les
tracteurs et les avions.

Remarquons que les pièces déta-
chées, arrivant sur le territoire turc,
dans une sorte de port franc, n'auront
pas à payer de droits de douane. Les
voitures terminées, il restera donc à la
nouvelle usine Ford, ou de les faire
entrer en Turquie en payant, cette fois,
les droits habituels, ou de les expé-
dier vers les nombreux débouchés qui
s'offrent dans des pays neufs au point
de vue commercial. Et, à cet égard,
le choix de Constantinople est des plus
heureux. C'est l'endroit le plus sus-
ceptible de développement, puisqu'il
est le point le plus avancé entre l'Occi-
dent et l'Orient. La production des
usines du Bosphore se trouvera en effet
à pied d'œuvre pour alimenter les
marchés de l'Anatolie, de la Syrie et
du Liban, de la Palestine, de l'Irak,
de l'Afghanistan, de la Perse, de la
Russie méridionale, de la Georgie, voi-
re des Balkans et même de la Hongrie,
espère-t-on.

Jusqu'à présent, c'est la production
européenne qui alimentait les besoins
du commerce oriental.

Ce qui fait leur grande
RENOMMÉE--

Ce qui fait la grande renom-
mée des Pilules ROUGES
pour les Femmes Pâles et
Faibles, c'est qu'elles sont
préparées spécialement pour la
femme et qu'elles conviennent
à tous les états de son organis-
me depuis l'adolescence jus-
qu'à la vieillesse. Pour com-
battre la faiblesse, la pauvreté
du sang, les irrégularités, les
douleurs périodiques, les trou-
bles d'estomac, les douleurs
internes, la nervosité, les
troubles du retour d'âge, pour
hâter une convalescence, il
n'est rien de préférable aux
Pilules ROUGES. Chaque
année, des femmes par mil-
liers, préservent ou refont leur
santé à l'aide de ce remède qui
constitue pour elles un traite-
ment certain et peu coûteux.



"Une inflammation de poumons que j'avais eue à la suite d'une grippe un peu
négligée, m'avait enlevé une partie considérable de mes forces. Malgré l'emploi
de différents remèdes, je ne parvenais pas à recouvrer ma vitalité perdue et les
différents malaises que je ressentais me causaient des inquiétudes. Je pouvais
à peine marcher dans la maison tant j'étais faible. J'avais des maux de tête,
presque continuels, des palpitations de coeur, des douleurs dans le dos et dans
tous les membres et je n'avais pas d'appétit.

"Ce n'est que lorsque je me suis décidée, sur les instances de ma mère, à faire
l'essai des Pilules Rouges que mon état s'est rapidement amélioré et que je suis
redevvenue bien portante. Après l'emploi de neuf boîtes, mon appétit était bon,
mes forces s'étaient augmentées, j'avais pris de l'embonpoint et je pouvais aider
à la besogne de la maison sans ressentir aucun malaise." Mlle M. B. LACROIX,
39, rue Thibault, Cap de la Madeleine, P. Q.

CONSULTATIONS MEDICALES. — Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter
GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera tou-
jours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance comme
dans les cas requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs
médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée,
1570, rue Saint-Denis, Montréal. Chez tous les marchands de remèdes, 50c la boîte ou 3, \$1.25.
Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché.

**PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS... EXIGEZ les
VERITABLES**

Pilules Rouges

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

**"Oh! Je ne pourrais pas élever mes ENFANTS
sans OVONOL"**

Voilà un cri poussé du fond du coeur par les mères de famille qui
font prendre l'OVONOL à leurs enfants dans tous les cas de :
**AMAIGRISSEMENT, PALEUR, IRRITABILITE, MANQUE
de SOMMEIL, MANQUE D'ENTRAIN au jeu, à l'étude, MAUX
de GORGE, D'OREILLES, D'YEUX, de RIFLE ou autres
éruptions dans la figure et sur le corps, etc.**

L'OVONOL à base d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, de Jaune
d'Oeuf, d'Hypophosphites composés est un tonique incomparable
pour ramener la santé des enfants. Très agréable au goût, tous le
prennent avec plaisir.

L'OVONOL est aussi la formule du médecin des Pilules ROUGES, qui le pres-
crit, depuis un grand nombre d'années, avec les meilleurs résultats. C'est dire
que l'OVONOL est préparé avec le plus grand soin pour vos ENFANTS. Chez
les pharmaciens ou par la poste, Canada, \$1.00; Etats-Unis, \$1.25.

OVONOL

**1000 Veritable
SEULEMENT 10^c Diamant
Américain**



Rien de plus à
PAYER
Rien à vendre

La plus parfaite imitation au Monde
Vous pouvez être l'orgueilleux possesseur de
cette radieuse pierre ABSOLUMENT GRATIS.
Le Diamant AMERICAIN est la plus parfaite
imitation du diamant au monde. Comparez-le
avec un diamant de \$100.00, si vous pouvez trouver
la différence, retournez-le.
Vous risquez pas un sou. ENVOYEZ SEU-
LEMENT 10 cts dans une enveloppe, pour nous
aider à payer les frais d'emballage et d'expédition.
ABSOLUMENT RIEN DE PLUS A PAYER.
Le Diamant AMERICAIN 1 karat, vous sera
envoyé la même journée sans autres frais.
Profitez-en. Cette annonce ne paraîtra peut-
être plus.
Un seul à chaque client. Timbres acceptés
CANADA DIAMOND CO. REG
Chambre 411-251 St-Joseph Québec, P. Q.

UN NEZ PARFAIT
S'OBTIENT FACILEMENT

M. TRILETY, expert en redressement du nez
Dépt. 3157 Binghamton, N.-Y.

Le Modèle TRADOS No 25
refait tous les nez diffor-
mes, à la maison, sans
douleur et rapidement. Le
seul dispositif garanti re-
dresser le nez. 100,000
clients satisfaits. Recom-
mandé par les médecins.
Modèle 25 jr., enfants.
Demandez notre brochure
gratuite qui indique com-
ment vous en servir.

BRUITS dans la TETE



Traitement de 4 Jours
GRATIS

Ne craignez pas la surdité et ne
souffrez pas de bruits dans la tête
sans avoir auparavant essayé la
Méthode Sproule. Elle jouit de
44 années de succès dans le traie-
tement des oreilles. Constatez,
chez vous, ses nombreux avan-
tages. Ecrivez en anglais ou en
français pour recevoir un traite-
ment gratis de 4 jours.

AURICULISTE SPROULE
409 Cornhill Bldg., Boston, Mass.

Les cors, durs et mous, cèdent tous
deux au Holloway's Corn Remover qui
est complètement inoffensif à l'usage
et sûr et satisfaisant dans son action.



Le rôle d'un dentifrice se borne au NETTOYAGE des dents. Aucun dentifrice ne peut guérir la pyorrhée ou corriger l'acidité de la salive. Toutes les prétentions au contraire sont erronées. Les dentistes les plus éminents s'accordent sur ce point.

Pourquoi le Colgate est devenu LE DENTIFRICE FAVORI AU CANADA

Etonnantes révélations sur la Mousse Pénétrante... qui nettoie où la Brosse à dents ne peut s'insinuer

Si l'on adopte de plus en plus le Colgate, de préférence aux autres dentifrices, c'est tout simplement qu'il nettoie mieux les dents.

Par "nettoyer", nous n'entendons pas que les surfaces apparentes des dents, mais toutes ces infimes crevasses où se logent les débris d'aliments et où commence la carie. Aucune brosse à dents ne peut s'insinuer dans ces recoins. C'est au dentifrice à les nettoyer.

On doit donc juger un dentifrice à la facilité avec laquelle il pénètre dans ces crevasses et les nettoie à fond. Une récente expérimentation scientifique vient d'établir que le Colgate possède un pouvoir de pénétration infiniment plus grand que les dentifrices les plus réputés. C'est ce qui explique pourquoi Colgate nettoie si bien. A l'usage Colgate se convertit en une mousse abondante et agissante. Cette mousse

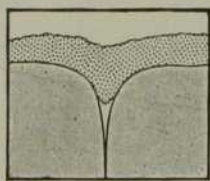
possède une propriété remarquable (une basse tension de surface) qui lui permet de s'insinuer dans les plus infimes crevasses et interstices dentaires. Elle en déloge et charrie toutes les impuretés.

Cette mousse contient une fine poudre de craie, agent polisseur recommandé par les dentistes, qui polit l'émail brillamment et sans danger.

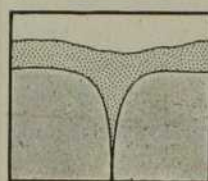
Songez un peu... qu'avec le Colgate vous pouvez nettoyer vos dents à fond, scientifiquement, tout comme votre dentiste vous le conseillerait... et redonner à vos dents et gencives leur charme naturel.

Si vous ne vous êtes jamais servi de Colgate, vous serez agréablement étonné de la façon dont il nettoie les dents. Mallez le coupon ci-dessous pour recevoir un tube d'essai et une brochure sur le soin des dents et de la bouche.

**Comment le Colgate nettoie les crevasses où commence la carie*



Croquis plusieurs fois agrandi d'une petite crevasse dentaire. Notez comment les dentifrices ordinaires (à haute tension de surface) n'arrivent pas à s'insinuer où commence la carie.



Ce croquis indique comment la mousse du Colgate (à basse tension de surface) s'infiltre jusqu'au fond d'une crevasse et nettoie partout où la brosse ne peut s'insinuer aisément.

COLGATE'S, Dépt. B-1934, 353, rue Saint-Nicolas, Montréal. Veuillez m'envoyer un tube d'essai gratuit de la Crème Dentifrice Ruban Colgate, avec votre brochure "Comment garder saines la bouche et les dents".

GRATIS

Nom _____

Adresse _____